

ANDRE WILBAUX

**MEMOIRE
DE
SOHIER
D' ENGHIEU**

ROMAN HISTORIQUE

2009

PREFACE

Ceci se veut être un roman historique. Et l'époque choisie et son cadre semble, à l'auteur, appropriée plus que d'autres. Quant au sujet, il l'a préoccupé depuis longtemps.

Car en fait d'histoire, la vraie, celle qui se veut indiscutable pour les savants historiens, il faut avouer que les deux siècles qui ont suivi l'an Mil ont donné naissance à peu de vrais historiens, même quand ils relatent des événements qui leur sont contemporains.

Pourquoi donc ces préambules ? Tout simplement parce que l'auteur rêve, dans ce roman, de prendre le contre-pied de ce qui est établi comme une indiscutable vérité historique.

Pourtant, à l'époque choisie ici, les historiens ou considérés comme tels, superposaient le vrai et l'inventé, voire le fait miraculeux, dans les relations qu'ils rapportent..

Lettrés, ils écrivaient toujours en latin et même souvent en vers. Et ils ne manquaient pas, cela va de soi, de rédiger leurs écrits dans un sens qui plairait à leurs vrais commanditaires, souvent royaux,... ce qui justifie ma suspicion.

Que n'a-t-on évoqué, à l'époque, de cas de « faussaires » ! Le plus célèbre est, bien sûr Pierquin Warbecq, qui prétendit au trône d'Angleterre et fut pendu à Londres en 1499.

Mais celui qui est sujet du présent roman, a eu, à son époque de 1225, un retentissement équivalent : il s'agit de l'histoire de Bertrand de Rains, faux Baudouin de Constantinople, qui

bouleversa la Flandre à l'époque et y fit trembler durant huit mois jusqu'au roi français, fils de Philippe-Auguste, Louis VIII, époux de Blanche de Castille et père de Saint Louis IX.

Tout récemment encore, un romancier d'occasion relate-t-il cet épisode, sous le titre « Le Lion de Sable ». Mais il ne fait que confirmer cette vérité consacrée d'un faussaire.

Le même récit est rapporté, avant 1914, par un jeune étudiant du Collège français des Jésuites à Antoing : Philippe de Hauteclouque, frère du Général Leclerc, ces deux condisciples du futur Général de Gaulle.

Ils s'appuient tous deux sur les anciens historiens Chotin ou Jean Cousin ! Et ceux-ci font de même, grâce aux écrits d'un chanoine contemporain des événements, Philippe Mousquet, qui écrivit, en vers latins, une Histoire de Tournai.

Dans ce roman, voici donc ceux dont l'auteur va contester l'opinion qu'ils ont de l'identité de ce prétendu faussaire. Mais il faut, pour cela, tout en basant le déroulement de l'action sur celle qu'on rapporte pour vrai, lui donner des explications, qui vont à l'inverse de ce que les historiens ont toujours acceptées et consignées en leurs écrits.

Parlons des personnages historiques mis en scène : ils le sont tous, hormis peut-être un aumônier portugais de Mahaut, la comtesse douairière, ou l'un ou l'autre manants qui donnent vie au récit.

Authentiques donc sont cet « Ermite de Glançon » : l'auteur le tient pour avoir été le vrai Baudouin de Constantinople.

Puis aussi feu sa femme Marie de Champagne, sa fille aînée Jeanne, comtesse de Flandre, son mari Ferrand de Portugal et son « confident » sire de Maceren. Et aussi Mahaut, veuve de Philippe d'Alsace. Et aussi Marguerite de Constantinople, et Bouchard d'Avesnes qui, quoique trésorier du Chapitre de Tournai, fut son tuteur, puis son mari, puis le père de ses deux fils aînés, Jean et Baudouin d'Avesnes. On y trouve évoqués aussi Guérin, ancien Templier et évêque de Senlis, qui conduisit la victoire française de Bouvines, et les frères Clément, conseillers du Roi. Même cette Marguerite Hanekaigne est historiquement réelle. Encore n'était-elle pas que je sache la maîtresse de Gilbert de Sotteghem, beau-frère du conteur de l'histoire...

Car celui-ci, pour donner plus de crédit au roman, il le fallait narrateur à la première personne. Le tout était de le choisir parmi tous ces grands personnages de l'époque.

Généalogie et relations historiques de l'époque font, à l'auteur, apparaître l'étroite parenté qui existe entre les familles qui y sont impliquées : celles de Hainaut, de Flandre et d'Alsace ; celle d'Avesnes avec celle d'Enghien, celle de Sotteghem avec celle de Mortagne ; celle même du Roi de France avec toutes ces familles des deux grands comtés du Nord : car c'est là la raison même des conflits qui éclatèrent durant tout le siècle.

Celui qui est cité avoir participé à la première découverte et apparenté de près à tous ces acteurs, c'est Sohier, fils aîné de la grande famille d'Enghien. C'était donc lui qui devait être le centre et principal narrateur idéal. Son frère chanoine, ses soeurs, comtesse de Mortagne ou moniale sont réels aussi.

Et puis, l'histoire le confirme : il fut, sa vie durant, le défenseur des justes prétentions de Jean d'Avesnes, son cousin, dans ses quarante ans de lutte contre Guy de Dampierre, son demi-frère, qui n'était né qu'en deuxième mariage, tout aussi contestable, de sa mère Marguerite de Constantinople.

Les dates avancées dans le récit correspondent aux chroniques de l'époque : en 1225, Pâques tombait le 5 avril ; et Quasimodo le 17 ; et la Trinité le 31 mai. La Sainte Croix tombait le 14 septembre. Tout s'est déroulé entre ces dates. Mais un grand vide d'archives fait silence sur l'époque de notre célèbre faussaire : n'avait-on pas intérêt à les ignorer...ou à les détruire ?

Puissent les lecteurs flamands pardonner à l'auteur, quand il affirme que le « Lion de Flandre » est bien wallon !

Historiquement, le célèbre empereur disparut, lors du siège d'Andrinople. Certains disent qu'il y mourut. D'autres qu'il fut capturé par les Bulgares et mourut en prison. D'autres qu'il réussit, comme son contemporain Richard Coeur de Lion, à s'échapper, revenir au pays, en s'y dissimulant sous la bure monastique et qu'il y vécut en solitaire...

Dans ce dernier cas, n'y aurait-il pas séjourné en forêt de Mortagne, presque à la frontière de ses états et des terres royales de Picardie tournaisienne ? L'auteur finirait par y croire... comme Sainte-Beuve, voici deux cents ans !...

1. UN SOIR D'HIVER A MAUBRAY

Les sonneries de trompes, le galop des chevaux, les éclats de voix des chasseurs s'étaient vite estompés, dans le lointain des bois. Un brume légère semblait monter du sol. Elle entourait la base des troncs de hêtres dénudés. Leurs ramures tordues se perdaient dans le gris du ciel.

Taches d'un blanc sali sur le tapis de feuilles mortes, quelques larges plaques de neige, oubliées encore par le récent dégel, couvraient le talus de la laie sommière, du côté du nord.

« Neige qui demeure en attend une autre ! », me dit Mathieu, le valet de pied.

Nous cheminions tous deux lentement, tandis que je tenais à la longe mon cheval blessé, qui boitait bas. Je m'informai :

« Sommes-nous encore loin du village ? »

- A peine un quart de lieue, à ce qu'il me semble. Voyez donc là-bas, Monseigneur ! Au fond du vallon, c'est le ruisseau de la Marnière : il mène tout droit à Maubray !
-
- Ne le perdons pas de vue ! Nous serons ainsi plus vite rendus ! »

Le rieu était gonflé par le dégel. Des glaçons s'accrochaient aux berges peu élevées. Ils lançaient, par moments, quelques éclats de feu, quand le pâle soleil d'hiver entrouvrait, un instant, le lourd rideau de nuages.

Au détour d'un mamelon, au pied d'un énorme chêne, voici que se campait une cabane en rondins maçonnés de mousse et couverte d'un chaume épais. Face à la porte basse, sur la rive opposée du ruisseau, deux troncs d'épicéas faisaient une croix sommaire plantée en berge.

« Qu'est-ce que cette cabane peut abriter là ? C'est logement de quelque lépreux, peut-être ?

- Nenni, Messire : c'est un ermitage ! »

Je ne l'avais jamais vu auparavant, au cours de mes visites à Mortagne. Mais il me faut avouer qu'il y avait bien longtemps que je n'étais plus venu en forêt de Flines.

« Voici deux ans à peine, ajouta Mathieu, il a été construit par un moine solitaire : ici, au village, ils l'appellent l'ermite du bois de Glançon. »

En descendant vers le cours d'eau, le chemin atteignait l'orée du bois. Au travers d'un dernier rideau de bouleaux, y apparaissaient les toits pointus des premières habitations. Mon cheval se traînait d'avantage : il appuyait avec peine la jambe blessée, dont la paturon s'enflait.

« Nous n'aurons plus loin à aller, Monseigneur : le travail du marescal est juste à l'entrée du hameau. Et mon oncle demeure presque en face. Pour sûr qu'il nous accueillera ce soir !

-J'aurais regret de devoir le déranger !

-Le déranger : pensez-vous ? Recevoir sous son toit le sire d'Enghien en personne, ce sera pour lui, bien au contraire, un honneur extrême ! Pour sûr qu'on en causera au village,

pendant longtemps ! Mais ne vous attendez pas, Messire, à y trouver le confort qui est vôtre au château de Mortagne !
-Penses-tu ? La dernière fois que je vins ici, c'était le soir d'avant Bouvines : il y plus de dix ans de çà ! Nous étions alors vingt mille wallons, au bivouac du bois de Glançon. Qu'aurions – nous donné, ce jour-là, pour une paille sous un toit de chaume !... »

Mathieu avait vu juste : l'oncle nous reçut, comme le roi en personne ! Femme, filles, servantes s'affairaient pour préparer un dîner improvisé. Sous la crémaillère, l'âtre, réveillé d'un grand fagot, crépitait joyeusement dans la pénombre. Autour de la table, quelques voisins s'étaient joints à notre hôte.

Le vieil homme s'empressait, fier de faire partager l'heureux moment de cette visite impromptue. Son seul souci de l'heure consistait à maintenir les gobelets emplis !

Etait-il assez corsé ce vieux cidre qu'il était allé chercher, au fond du cellier ?

Le neveu rentra de l'écurie : mon cheval y avait trouvé bon gîte, jusqu'au lendemain. Et, comme paraît-il, le marescal joignait à son art de ferrer certains talents de rebouteux, la jambe blessée, demain ou dans deux jours au plus, ne serait plus qu'un mauvais souvenir !

Le ciel s'était éclairé avec le soir. Une brise tiède de dégel pénétrait par la porte ouverte. Les derniers rayons du soleil incendiaient les rubans de brume au couchant.

La conversation, empruntée et polie à ses débuts, s'était animée à la venue de Mathieu. Chacun avait une expérience,

un souvenir à évoquer, sur telle ou telle blessure à son cheptel, à son troupeau...

Mais un étonnant silence tomba soudain : Là, à cinquante pas, sur le chemin qui serpentait vers le bois, une grande silhouette passait et s'éloignait vers la rivière : sous sa longue barbe d'un gris cendré et une couronne de boucles blanches, l'homme portait la bure brune des franciscains, serrée d'une ceinture de cuir, où pendait une gourde d'eau. A son épaule, la besace semblait bien légère.

Malgré l'austérité de son vêtement, les pieds nus, que même une sandale ne protégeait des rudesses du chemin, sa démarche, souple et comme féline avait une telle noblesse qu'elle évoquait celle d'un dix-cors dans son empire forestier.

Il s'arrêta, peu avant le pont. Il s'accroupit au bord de la rive, pour y emplir sa gourde dans le courant. Puis, à grandes enjambées, il passa la rivière et disparut dans le premier taillis

« C'était lui, me souffla Mathieu : lui, ce moine mystérieux :
L'ERMITE DE GLANCON! »....

2.

L'ERMITE DE GLANCON

Fatigue d'un jour de chasse ? Chaleur de la chambre de l'oncle ? Suites de son plantureux souper ou de son aimable boisson ? Je dormis, cette nuit là, comme une souche ! Mais ma nuit fut émaillée de rêves, de visions, qu'avaient du forger en moi les propos entendus, la veille.

Toute la soirée, jusque tard dans la nuit, on avait évoqué nombre d'histoires de moines mendiants, des « Louez-Dieu » comme on les appelait, des chevaliers errants rentrant de croisade.

Nombreux étaient, en effet, ceux qui, de retour au pays, endossaient aujourd'hui le cilice et le froc de François d'Assise. Le saint homme lui-même n'était-il pas, lui aussi, parti en Palestine ? C'était au lendemain de ce premier rassemblement de Notre-Dame des Anges, qui avait réuni plus de cinq mille de ses disciples !

Certes, ils n'étaient pas tous des anachorètes. Mais combien d'hommes de guerre, vigoureux et batailleurs au cours de leurs lointaines expéditions, n'avaient souffert de blessures, de maladies, qui leur faisaient augurer leur trépas ?

Combien, à l'exemple du Poverello, n'avaient pas alors fait vœux de pauvreté et de retraite, en cas de guérison ?...quand ce n'était pas semblables vœux qu'ils formulaient, pour apaiser leur conscience de quelques crimes et quelques

vilénies, qui valaient aux Francs une si fâcheuse réputation, en terre sarrazine !...

Ah ! Que François avait eu raison d'aller prêcher la compréhension, le pardon et l'accueil des pèlerins au fils du grand Salah-el-Din, le Saladin de nos trouvères ! On ne l'avait pas éconduit. Au contraire, on avait reçu le saint homme qu'il était, quel que soit la foi de ses hôtes.

Alors, qu'en était-il de ce mystérieux solitaire ? Etait-ce un manant ignare ? Un bateleur ? Un simple mendiant, profitant de la facile et naïve crédulité de villageois, avides de mystère et de merveilleux ?

Je ne l'avais vu que de loin, presque de dos. Mais ce pas, cette démarche souveraine ! Etait-ce bien là l'attitude habituelle d'un humble contemplatif ?

Non : elle ne semblait pas à ce point naturelle, qu'elle ne pouvait être ancrée en lui depuis toujours. Une telle noblesse d'attitude avait du être sienne depuis sa tendre enfance. Elle devait lui être restée, malgré bien des années d'errance et de souffrance...Et cette façon de s'accroupir, pour puiser l'eau !...

De lointains souvenirs, vieux de trente ans peut-être, se bouscullaient dans ma mémoire...

Au lever du jour, je décidai d'en savoir d'avantage. De toutes les façons, il faudrait deux jours au moins, pour que le maréchal, rebouteux ou non, réussisse à remettre mon Albaran sur pied. Je le ferais ferrer par la même occasion.

En descendant de ma chambre sous les combles, j'en instruisis Mathieu, avant de prendre la collation du matin. Puis je fis honneur, comme il se doit, au lait bouillant, au pain de seigle, au beurre frais encore mouillé et au miel doré, comme le teint et le rire de la jolie fille qui me les présentait.

Après un tour à l'écurie, je parcourus à grandes enjambées le chemin du hameau. Je descendis jusqu'au marais, qui le limite au nord. Puis, obliquant vers le soleil levant, j'atteignis le bois et pénétrai sous couvert des frondaisons.

Là, je suivis un chemin vers la droite, en retournant au sud, pour rejoindre le cours de la Marlière : il me conduirait à coup sûr vers l'ermitage.

Il valait mieux suivre la rive gauche que la droite. De la sorte, je préviendrais d'avantage de ma venue : pourquoi surpréndrais-je l'ermite par une arrivée à l'improviste, ce qui pourrait le heurter ?

J'escaladai le coteau peuplé d'aulnes et m'arrêtai à son sommet.

En bas, au pied de la croix, l'étrange religieux semblait en prière. Il avait coiffé la capuche de son scapulaire. Je remarquai qu'il tenait en mains ce qui me paraissait être un livre d'heures. Il l'enfouit sous sa bure à mon approche.

Je m'arrêtai. Il se redressa, de toute sa haute taille.

« Je vous dérange sans doute dans vos prières ?

- Toute heure est bonne pour cela. L'accueil d'un visiteur est aussi une oeuvre qui plait à Dieu.

- Excusez ma curiosité, je vous prie. Mais j'étais à Maubray, hier soir, quand je vous vis passer, prendre de l'eau et regagner votre logis.
- Les villageois vous ont donc dit où je demeurais ?
- -Non, même pas : j'étais passé, en fin de journée, devant la porte de votre cabane. Et mon valet, qui est du pays, m'a instruit de la personnalité de son occupant. »

L'ermite m'invita à s'avancer. Il me désigna une souche où m'asseoir.

« Vous n'êtes pas de ce pays ?

-Je n'y viens que très rarement : c'était, cette fois, pour une battue qu'organisait mon hôte, le sire de Mortagne.

-Ah oui ?

- Mais je n'étais plus venu jusqu'ici depuis onze ans : c'était quand les troupes impériales, dont j'étais, campaient sous ces hêtres, la nuit d'avant Bouvines...
- - Guerre et chasse procèdent du même appétit de sang et de destruction ! Nul ne devrait tirer l'épée à tel escient. Tuer un animal ne devrait pas être un jeu de seigneur, mais un nécessaire besoin pour la survie de l'humble ! »

Etait-ce là le propos d'un simple « Louez – Dieu » ?...

Quelle grandeur et majesté, dans son allure et ses propos !

Je n'osais l'entreprendre trop vite sur le mystère de ses origines. L'entretien dévia donc sur un centre d'intérêt plus banal pour un être tel que lui : le renouveau franciscain.

Il l'aborda avec passion, quoique sans acerbe critique au sujet des abus de la Curie romaine : Oui, il avait connu François

d'Assise. Il avait assisté, cinq ans plus tôt, au premier chapitre de l'Ordre et y avait endossé l'habit.

A ma grande stupeur, il m'apprit qu'aux dires des frères de passage, le Poverello avait miraculeusement été frappé des stigmates, les marques de la Passion du Sauveur.

Il connaissait aussi le jeune Antoine de Padoue, de vingt ans son cadet, dont les prêches bouleversaient les foules à Toulouse et à Montpellier.

« De Padoue, dites-vous ? En mission en Aquitaine ? Est-il lombard ou natif de l'Ombrie ?

-Ni l'un, ni l'autre : il est portugais. Il est même né à Lisbonne. Et, qui plus est, il portait nom de Ferrand... »

Un silence. Puis, il ajouta, d'une voix sourde :

« ..comme tel prince, baptisé dans la même église et la même année et que vous devriez connaître, si vous fûtes de la journée de Bouvines !...

-Vous parlez de notre comte de Hainaut et de Flandre : Ferrand de Portugal ?... »

Un instant seulement, je vis briller une flamme dans son regard d'acier. Mais il se reprit bien vite et retrouva l'humble attitude commune au frère prêcheur :

« Qui donc porterait semblable prénom dans ce pays ?

-Excusez-moi ! Mais on me rapportait hier que vous n'êtes ici que depuis deux ans...

-C'est la vérité. Mais alors ?...

-Alors ? Vous me semblez bien connaître la vie de nos princes. Et pourtant, voici plus de dix ans que le comte est à Paris, en donjon du Louvre, prisonnier du Roi de France !

-Pensez-vous qu'on ne le sache pas au loin ? Que croyez-vous que nous rapportent, au carrefour des routes, pèlerins, moines ou compagnons ?

- Vous me disiez tantôt n'être religieux que depuis cinq ans. Peut-être auriez-vous pu l'apprendre, dans le courant de votre vie antérieure ! Quelle fut-elle ?

- Pourquoi vous intéresse-t-elle ?

- Vous l'avouerez-vous ? Plus je vous vois et vous entend, plus il me semble vous avoir connu. Mais il y a si longtemps !...

- -Quelque ressemblance, sans doute ! Mais que vous importe : moine je suis, moine je resterai.

- Simple curiosité de ma part. Pardonnez-moi !

-

- Sans vouloir me comparer à Notre-Seigneur, a-t-on jamais rapporté quelque trait de sa vie, entre la prime enfance et ses trois années de prédication ?

- Il est vrai. Mais, aussi bien, le Nazaréen passa-t-il de l'état d'humble charpentier, vivant en secret, à celui de Messie, de fils de Dieu vivant, majesté qu'il affirma jusqu'à la mort...

(j'hésitais à poursuivre !) Votre vie,

au contraire, avant cette humilité d'aujourd'hui, aurait pu atteindre des sommets, jadis, auxquels vous avez renoncé sous la bure...

- Ne comparons pas, voulez-vous ! A quoi servirait-il que j'évoque ces anciens jours ? »

Il s'était redressé en parlant et avait rabattu sa capuche.

Puis il me proposa de prendre avec lui un gobelet de tisane : il la tenait au chaud, disait-il, au bord de ce feu de braises, qui rougeoyait dans l'ombre de l'ermitage.

Alors, quand il se retourna et qu'il se pencha pour franchir la porte basse... JE VIS !!

Je vis, entre les boucles argentées, derrière le lobe de son oreille droite, comme une étoile de peau blanche : les cheveux n'y poussaient pas !...

Cicatrice ancienne, sans nul doute : elle me troubla très profondément. Mais il ne vit pas mon émoi. Quand il revint, tenant les deux coupes de terre cuite, j'avais repris l'attitude sereine, qui convenait à semblable instant.

Nous bûmes en silence l'infusion de tilleul qu'il m'offrait. Puis je hâtai les adieux : il fallait éviter que me reviennent, sur les joues, quelques rougeurs : cela aurait trahi la houle de sentiments que j'éprouvais :

C'était LUI : ce ne pouvait être que LUI ! Mais m'avait-il reconnu, après un quart e siècles d'absence ?...

J'étais si jeune alors !!!

3. RETOUR A MORTAGNE

J'attendais la remise sur pieds de mon Albaran, à qui je rendais de fréquentes visites. J'évitais le plus possible les conversations avec mes hôtes ou leurs voisins, pour ne pas leur découvrir mon émoi.

J'optai pour des promenades solitaires, au long des prés et des labours. J'essayais de mettre de l'ordre dans mes idées et d'aboutir ainsi à une ligne de conduite, vis-à-vis de ce « revenant », dont je ne pouvais plus ignorer l'identité...

Car, pour moi, le doute n'était plus permis : le moine solitaire n'était pas un quelconque homme de Dieu, ni même un paumier, chevalier anonyme, retiré en ermitage pour quelque voeu de pénitence ...

...ou alors la coïncidence aurait été vraiment prodigieuse !

Non : cet anachorète était bien l'Empereur, notre Baudouin de Hainaut, puis de Flandre, disparu depuis vingt ans. Certes, il avait vieilli. Mais la taille, les traits, même les gestes, tout cela trahissait, bien sûr, l'origine aristocratique du personnage, ce qu'aurait pu constater quiconque l'aurait approché quelques instants. Mais, pour moi, il y avait un élément bien plus probant et combien plus manifeste !

Que de fois, mon père, Englebert, troisième du nom, m'avait raconté ses souvenirs de jeunesse : c'était au temps

où notre châteltenie d'Enghien n'était pas encore l'objet de la rivalité entre Brabant et Hainaut, ce qui causa plus tard la destruction de notre château.

Lorsque mon grand-père se rendait à Valenciennes, pour y rendre visite à son suzerain, Baudouin le Preux, il amenait avec lui ses deux fils aînés.

En ces jours, racontait mon père, Hugues, son frère aîné et lui, partageaient leurs jeux avec les enfants du Comte de Hainaut : c'étaient Baudouin, le futur Empereur de Bysance, Philippe, le futur comte de Namur, Henry qui allait succéder à son frère disparu, en occupant le trône de Constantinople, et les deux filles : Isabelle l'aînée et cette peste de Sibylle, la cadette.

« Isabelle, se rappelait mon père , était si fraîche, si jolie ! J'entend encore parfois en rêve son rire lumineux, lors de nos courses et de nos cachettes...Un jour, elle m'annonça :
« Sais-tu, Englebert, la grande nouvelle? Non, ce n'est pas, une farce : c'est on ne peut plus sérieux, tu sais : je vais devenir reine !...

- Reine, dis-tu ? Es-tu folle ? Et reine d'où ?
- Mais reine de France, voyons !
- Mon Dieu, est-ce possible ? »

C'était pourtant vrai : le roi Louis le Pieux venait de mourir. Et Dieudonné -autrement dit Philippe-Auguste, qui était déjà roi depuis le dernier septembre, avait pris comme premier conseiller de la couronne l'oncle Philippe d'Alsace, le comte de Flandre. Celui-ci était venu, la veille, rendre visite à son beau-frère, Baudouin V de Hainaut, le père d'Isabelle. Et il avait demandé la main de la fillette, au nom du Roi !...

« ...au nom de Philippe-Auguste ?... »

Je la regardais avec des yeux ronds, continuait mon père : Elle...ma princesse lointaine ! Celle que, dans nos jeux, je défendais contre les Krolls et le Lumeçon ! Elle nous quittait...à onze ans à peine !

« Ne pleure pas, mon Englebert ! Quand je serai reine, je te ferai duc ! Et tu seras toujours le bienvenu à Senlis ! »...

Hélas ! Pauvre Isabelle : femme-enfant, elle régna juste huit ans. Elle avait donné le jour à un fils, Louis Huitième, très justement nommé Louis le Lion, puisqu'il héritait aussi des armes de son grand-père... Mais, l'année suivante, elle mourut en accouchant de deux jumeaux morts-nés...à dix neuf ans !...

Si la jeune comtesse était ma Dame de coeur, continuait mon père, son frère lui était comme mon dieu ! Tout en lui était majesté. Courage et audace le portaient toujours à se dépasser : il n'était pas rêveur, lui !

Moi, je m'inventais des phantasmes, à tel point que j'étais parfois cloué sur place par la peur. Mais, pour lui, un jeu n'était digne d'intérêt que s'il s'y mêlait, au décor imaginaire, tel exploit physique à réussir telle difficulté à vaincre.

Baudouin était grand et droit. Son nez, déjà busqué, son regard pénétrant me faisaient penser à quelque noble rapace.

Un jour, nous simulions un combat contre les Infidèles. Mon frère et lui, avec Henri (le sien) avaient au poing leurs épées en bois.

Ils allaient prendre un fortin, que Philippe, Isabelle et moi allions défendre avec nos arcs.

Le « futur Empereur » discutait des modalités de l'assaut avec mon frère Hugues. Je leur décochai une flèche. Elle alla frapper Baudouin à la tempe, derrière l'oreille droite.

Il vacilla. Le sang ruisselait sous sa main, qui pressait la blessure.

Isabelle s'était précipitée à son secours !

J'étais atterré. Mais il ne cria point. Il n'éleva même pas la voix contre moi. J'avais quitté mes « remparts », pour voler à son aide et lui présenter mes excuses.

Mais il me répondit que c'était le jeu : je n'avais fait que mon devoir ! Puis, il me pria de taire l'aventure à mes parents : c'était un secret entre nous. Par chance, la petite raccusette de Sibylle, ce chameau, était rentrée, pour bouder au fond de sa chambre.

Les mois qui suivirent, la cicatrice me rappela l'exploit et l'accident de ce matin de printemps : au point d'impact du trait au cuir chevelu arraché, une étoile à quatre rais en marquerait à jamais le souvenir... »

Nous écoutions, ravis, le récit des souvenirs enfantins de notre ère. Et je pus en constater l'exactitude plus tard, car je remarquai la cicatrice, chaque fois que je croisais plus tard notre suzerain, devenu comte de Flandr à la mort de sa mère.

Alors, par quel prodige le mystérieux ermite aurait-il pu être frappé, au même endroit, d'une marque de semblable aspect ?...

C'était vraiment hors du domaine du possible !

Plus j'y pensais alors, plus je demeurais interdit...Devrais –je renouveler ma visite au noble solitaire ? Une démarche insistante n'allait-elle pas le faire fuir ?

Avant d'aller plus avant, je décidai ne m'en ouvrir à mon beau-frère et à ma soeur, dès mon retour à Mortagne.

J'y revins, en remontant l'Escaut, par le chemin de halage de sa rive droite, au sortir du bois. Le passeur d'eau me transporta sur l'autre rive du fleuve.

Trois jours après la grande battue en forêt de Flines, le manoir de Mortagne avait retrouvé son habituelle quiétude.

Vu du fleuve, presque à la pointe de la presque île que forme le confluent de la Scarpe et de l'Escaut, il dressait ses trois tours crénelées et ses murailles aveugles, dans la blanche clarté du soir.

Je m'annonçai à la poterne. Le garde en ouvrit un vantail. Je descendis de cheval et confiai mon Albaran à un palefrenier.

Dans la légère brume d'hiver, en fond de la cour dallée de pierres noires, les étroites fenêtres du corps de logis flamboyaient sous les derniers rayons du couchant.

Evrard Radulf, le maître des lieux, s'avança à ma rencontre et m'introduisit dans la salle d'armes. Sa femme, ma jeune soeur, m'invita à m'asseoir devant elle, près de l'âtre. Elle était tout sourire :

« Que vous voilà bien tard arrivé, mon frère ! Vous a-t-il fallu trois jours, pour déboucher de Flines ? Ou avez-vous fait quelque conquête en chemin ? »

Je badinai avec elle :

« Ah ! Si cela pouvait en être la raison, Elisabeth, je n'irais pas te le crier sur tous les toits !

-Et pourquoi non ? Le récit d'une bonne fortune est toujours plaisant à entendre !...

-...d'autant que, pour un homme de mon âge, le fait n'en serait que plus rare et plus original !..

-Tais-toi donc ! Tu portes fort bien, ma foi, tes trente cinq printemps. Et, n'était note parenté, qui sait si je ne m'en laisserais pas conter ?... »

Evrard souriait : il adorait les propos légers de son épouse. Visiblement, les quelques jours de chasse, qui avaient réveillé le logis de sa torpeur, avaient laissé d'heureuses séquelles dans l'esprit de la maîtresse de maison.

Après l'échange de ces quelques propos badins, celle-ci s'excusa : elle devait aller donner des ordres aux sujets, pour le dîner de ce soir.

Eclairés par le seul halo de la cheminée, nous restions seuls, son mari et moi. L'ombre s'épaississait autour de nous.

Il s'informa : « Et ton cheval, Sohier ? Etait-ce grave ?

-Ah non : pas vraiment. Mais je n'aurais su lui imposer un si long retour jusqu'ici. Ton valet de pied, Mathieu, m'a conseillé de le ramener à Maubray.

-Pas étonnant : il est du pays, je crois.

-Certes. Son oncle, comme il me l'avait prédit, m'a reçu chez lui, comme un roi. Sont-ils assez accueillants, ces Picards du Tournaisis ! »

Le sire de Mortagne semblait prendre ces propos pour un compliment à son endroit : que diantre ! Ne s'agissait-il pas d'un compliment destiné à ses gens à lui ?

L'heure était propice aux confidences. Je m'enhardis :
« Mais, sans que j'eusse réussi quelque plaisante conquête, comme l'imagine Elisabeth, j'ai pourtant fait une singulière rencontre. Et elle est bien autrement étrange !

-Etrange, dis-tu ?

-Oui. Au point que j'en voudrais parler en tête-à-tête et je profite de ce moment. Je t'en demanderai discrétion, tant elle pourrait être d'une importance extrême.

- Tu as ma parole : je n'en dirai pas un mot

- Même pas à Elisabeth ?

- Même pas à elle, si tu le souhaites. Mais tu m'intrigues vraiment : quelle découverte as-tu donc pu faire ?
 - C'est à l'orée de la forêt, au nord, peu avant Maubray. Au bord du ruisseau de la Honnelle, je crois, se dresse, depuis deux ans, un curieux ermitage.
- Ah oui ?...Quand tu me le dis, je crois me souvenir que mes gens m'en ont déjà parlé, ces derniers temps.
- Et tu n'as pas cherché à en savoir plus long ?
 - Par Dieu, tu sais, de nos jours, François d'Assise a fait bien des adeptes. On ne compte plus les anachorètes et autres moines mendiants.
 - Je sais. Mais si tu avais vu celui-là !...Si, comme moi, tu avais pu passer quelques moments avec lui !
 - Comment ? Vas-tu conclure que tu prendrais la bure, à son exemple ?
 - Non, Dieu m'en pardonne : je n'ai pas cette vertu-là ! »

Allais-je lui dire tout le fond de mes pensées ? Et les raisons de ma conviction ? Quelque chose me persuadait, au contraire, de garder une certaine réserve. Après tout, ne valait-il pas mieux éprouver d'autres que moi ? Me rendre compte d'abord de l'effet que produirait, sur eux, la personne même de l'ermite de Glançon ?

J'ajoutai donc, de manière un peu sybilline :

« Mais, si je ne compte pas porter son froc aujourd'hui, du moins m'est-il permis de penser que je n'ai porté et ne porterai jamais des vêtements et des titres qui furent les siens !

- Que vas-tu chercher là ? Les Enghien, comme les Radulf, les Croy, les Avesnes ne sont pas, quand même, si petits que tu l'avances ! »

Il s'animait, bien sûr : il savait que nombre des nôtres, croisés étreints de remord sur leurs comportements passés, faisaient retraite, pendant une période plus ou moins longue sous le cilice des ermites, comme d'autres prenaient le chemin de Compostelle. Mais de là à prêter à un moine mystérieux un état antérieur qui fut supérieur au sien !...

« C'est pourtant ma conviction, rétorquai-je.

-Ils ne courent pourtant pas les routes, les rois, princes ou ducs, qui se pourraient dissimuler ainsi

-Et si cela était ?

-Ta raison s'égaré, mon frère : nous les connaissons bien, que diantre !

-Oui, peut-être !...Mais n'as-tu pas souvenance de quelques-uns d'entre eux, présumés morts, que jamais l'on ne retrouva

-Tu finirais par m'intriguer vraiment !..De qui veux-tu parler ?

Allais-je lui révéler ?..Eh bien, non ! qu'il veuille bien m'excuser et m'écouter encore quelques instants :

Non, disais-je : je ne croyais pas avoir rêvé. Mais cette apparition soudaine, que dis-je : cette RESURRECTION, me semblait à ce point incroyable que je ne lui donnerais encore guère plus de détails. J'aimerais mieux que d'autres que moi, froidement et l'esprit libre, fassent, à leur tour, pèlerinage en bois de Glançon. Ainsi pourrais-je savoir si leur sentiment, leur conviction personnelle sur l'identité ancienne de notre ermite concordait bien avec celle que je lui prêtais en ce moment. Peut-être arriveraient-ils à me remettre en selle et me faire croire que j'avais rêvé aujourd'hui.

« C'est élémentaire prudence, j'en conviens, conclut Evrard. Mais tes réticences et ton extrême prudence n'en viennent à me rendre tes propos encore plus étonnants..

-Alors, accepterais-tu de me croire, sans plus rien ne me demander, en fait d'autres détails ? »

En souriant, mon beau-frère me frappa le genou et continua :
« Que quelque humble manant, ou même bourgeois un peu crédule fasse mystère, prodige ou miracle d'un rare ou inexplicable événement, cela n'aurait rien pour me surprendre. Mais venant de toi, comme je te connais !...Je n'ai même pas été loin de penser que tu voulais m'amuser à me rapporter le fruit de ta chasse...faute de n'y avoir pu « servir » une biche ou un sanglier !..

-Soit, j'entends bien. Et que conviens-tu, à présent ?

-Ecoute-moi bien ! Pour ce soir, nous en resterons là. Même,

nous cacherons à table, sous d'autres propos anodins, le sujet de notre entretien présent. Mais demain, à tête reposée –et je pense surtout à la tienne, mon cher Sohier, nous aviserons !

-Y retournerais-tu avec moi, à cet ermitage ?

-Non. Pas plus que je n'inviterais ton ermite ici au manoir... du moins pas pour l'instant : cela ferait bien trop jaser !

-Qui m'accompagnerait alors, car je voudrais en être ? Mieux vaudrait que ce soit un des nôtres !

-Je pense à Arnould de Gavere, par exemple, rétorque mon hôte. Après la chasse, il est parti faire visite à un sien cousin, qui est moine à Saint-Amand. Mais il repasse par ici demain, m'a-t-il assuré.

-Arnould ?...Peut-être bien : il est d'âge...à se rappeler.

-Eh bien, nous lui demanderons de t'accompagner auprès de notre étrange religieux. Cela te convient-il ?

-Oui : le connaissant comme je le connais, tout à fait !

-Et maintenant, passons à table, veux-tu ? Et tu nous y raconteras ta joyeuse entrée en pays de Maubray ! »

4.

PROPOS DE CAVALIERS

Le sire de Gavere avait accepté de m'accompagner jusqu'à l'humble cabane, au bord de la Honnelle.

A la veillée, Elisabeth s'était retirée. Nous nous étions retrouvés entre hommes. J'avais, devant lui, relaté mon étrange visite. Le côté mystérieux de l'aventure avait éveillé sa curiosité. Il n'avait guère fallu insister pour qu'il se joigne à moi, dès le lendemain.

Au botte à botte, nous cheminions dans les chemins forestiers, creusés d'ornières. Les chevaux y pateageaient lentement, imposant leurs écarts subis à mon lourdeau compagnon.

J'avais beau interroger Arnould sur sa visite à l'abbaye, sur son cousin qui devait y être hospitalier ou sur les journées de chasse, dont nous raffolions, il semblait prendre un malin plaisir à détourner la conversation.

Il prenait particulièrement soin de me poser, à mon tour, diverses questions, pour en connaître d'avantage l'objet de notre chevauchée. Il fallut bien que je m'excuse de n'en pouvoir dire plus : je voulais laisser son jugement libre de toute préalable influence.

Il n'insista plus. Mais pourquoi donc se mettait-il, dès lors, à cancaner sur la comtesse Jeanne et sa soeur Marguerite, les deux filles de Baudouin ? Avait-il un pressentiment ?

« M'est avis, lui dis-je, que tu ne sembles guère tenir en grande estime notre comtesse de Flandre et Hainaut !

-Comment les affaires pourraient-elles être gérées convenablement par une femme ? Et quelle femme encore !

-Est-ce donc sa faute si son mari fut capturé à Bouvines par le roi Philippe-Auguste, son oncle ?

- Capturé, non ! Mais maintenu en geôle, je ne serais pas si formel !
- Que vas-tu me chanter là ?
- Mais rien que la vérité, mon bon ! Oublies-tu que la chère âme est soumise au roi ? Que notre suzerain bien-aimé s'est perdu en croisade, lui et sa femme Marie, morte, elle à Saint Jean d'Acre ?
- Non, bien sûr.
- ...que la comtesse douairière Mahaut fit conduire les fillettes auprès du roi, leur oncle ? Il les prit sous sa protection, disait-il ; et il les garda six ans à Senlis !
- Demeurer si longtemps en un tel giron a du laisser des traces, je te le concède volontiers. Pourtant, il ne s'opposa pas, que je sache, au mariage de Jeanne avec Ferrand de Portugal !
- Tiens donc ! Il devait bien cela à Mahaut, tante de cet impétueux jeune homme, qu'il avait aussi gardé à Senlis : tout, pour le roi de France, est préférable à un mariage anglais. Et ce malin de roi a, comme toujours, profité fichtrement de son approbation : il ne l'a lâchée que contre espèces sonnantes et trébuchantes !

- Tu parles sûrement d'Aire et Saint-Omer, que les époux ont du lui abandonner, pour leur investiture ?
- Tiens, cela s'achète, une telle liberté ! Enfin, parlons-en de cette liberté ! Comme le couple, en remontant en Flandre, devait passer par là, Philippe a dépêché son fils Louis, notre roi actuel, pour occuper les deux villes avant leur passage !
- J'en ai entendu parler, oui. Et alors ?
- Comme Louis craignait qu'un mouvement populaire ne vienne jaillir au passage du jeune couple, ses cousins, il les a retenu en route, jusqu'à ce que la prise des villes soit chose faite : quelle délicatesse, non ?
- Je commence à comprendre pourquoi Ferrand a eu un tel ressentiment contre son royal suzerain ! Ce fut une des causes principales du combat de Bouvines !
- Aussi l'a-t-il payé chère, jusqu'ici , notre défaite! Son séjour en prison en donjon du Louvre n'est pas prêt de finir, j'en suis sûr !
- Mais Jeanne n'a-t-elle pas tenté de l'en délivrer, si, comme tu me le dis, elle a la faveur du roi ? Elle a bien de quoi payer une rançon, même coquette. Une pareille résignation me semble bien étrange !
- Penses-tu ? Mais tu ne connais pas la fille, mon bon ! Elle vit, dit-on, un heureux célibat avec son chevalier servant !

- A qui donc penses-tu,
- A Josse de Matere, tiens ! Il est parti en croisade avec Baudouin, soit. Mais il en est bien vite revenu, lui ! Et sois persuadé que sa protection, il l'assure à la comtesse autant la nuit que le jour, ah ah ah ! »

Il éclata d'un rire large et sonore. Bedonnant comme il l'était, il semblait que son ventre en sautillait plus qu'il ne devait le faire, quand sa monture prenait le trot.

« Donnes-tu toujours l'écoute à tous ces cancans ?

- Mais c'est la vérité, mon pauvre ami ! Seulement Jeanne n'est point sottre : elle fait taire tous les ragots, en distribuant des prébendes à ses fidèles...
- Tu m'en diras tant...

-...et en fondant, avec son bel ami, hospices et abbayes, pour le plus grand profit des gens d'église !

- A tout bien considérer, cela coûte moins cher à nos comtés que les combats meurtriers, qui lui ont fait perdre tant de villes !
- Sans doute. Mais sois sûr qu'elle en lâcherait bien une de plus à Louis VIII, pour qu'il maintienne encore quelque temps son cher époux en Paris !
- Quelle hargne, mon cher ! Tu ne me sembles guère apprécier le gouvernement des femmes !...

- A chacun son métier ! Homme au labour, femme au pétrin !...sans compter que la chère âme n'est guère tendre avec les tenantes de son sexe : sa soeur Marguerite pour commencer ! »

Quel bavard, cet Arnould ! Cela promettait une entrevue, sans nul doute pittoresque, avec l'ermite de Glançon ! J'eus le malheur de lui rappeler que notre hôte, Evrard et moi-même, avions été apparentés à Marguerite, lors de son éphémère mariage avec notre oncle, Bouchard d'Avesnes, dont elle était séparée depuis sept ans. Du coup, il en était devenu vraiment intarissable !...

« Ah oui ! Pauvre Marguerite de Constantinople ! Margot la Noire ! Dès la prime enfance, elle avait perdu sa mère, la comtesse Marie de Champagne, partie rejoindre son mari en Terre Sainte...

-Prime enfance, dis-tu ? C'est le moins qu'on puisse dire : à peine relevée de ses couches, elle est partie pour rejoindre Baudouin. Seulement, elle ignorait que cette quatrième croisade fut détournée vers Constantinople par les bateaux vénitiens. Et, quand elle a rejoint l'armée de Saint Jean d'Acre, la peste y régnait et l'a fait mourir !

-Je sais : elle est même morte dans les bras de Jean de Nivelles : a-t-on idée, quand on est mère de deux fillettes, de les abandonner, pour aller se croiser avec les hommes !

-Peux-tu reprocher à une femme de trop aimer son mari ?

- Je ne sais pas : je ne suis pas marié, grâce à Dieu ! Il n'empêche que toutes ces belles expéditions vident nos contrées de toute une chevalerie, qui leur serait bien nécessaire, pour les défendre contre leurs rapaces voisins . Ah, la belle croisade que le Pape Innocent a prêchée là !
- Mon oncle Hugues y fut aussi. Tout comme tes frères Raisse et Roger, si je ne me trompe...
- Ce n'est pas ce qu'ils firent de mieux ! Mais Baudouin, dans sa folle vaillance, leur a, pour sûr, tourné la tête. Et pour quel résultat, je te le demande !
- Oui da ! Et pour quel résultat !
- Tu vois : on a écartelé l'empire bysantin, pour le seul profit de ces mercantis de Vénitiens ! »

Et mon Arnould repartait de plus belle :
 Pendant ce temps, nos contrées demeuraient sans maître, dirigée par la douairière Mahaut de Portugal, veuve de Philippe d'Alsace, aidée par Philippe de Namur, frère de Baudouin. Les deux fillettes, en fin de leur séjour français, revinrent au pays : Jeanne, en âge d'être mariée comme il s'est dit. Tandis que Margot, à dix ans, fut confiée à la tutelle de mon oncle, Bouchard d'Avesnes, un frère cadet de ma mère...

« Ah ! Je connaissais bien votre cher oncle, continuait mon compagnon. Comme il l'aimait, sa petite Margot ! Tant et tant que, quand elle fut nubile, ce qui fut tôt, il en fit sa maîtresse...

-Mais non, voyons : il l'épousa ! C'était en 1212, si ma mémoire est fidèle. Et sa soeur, la comtesse Jeanne y a consenti, ce me semble ! Et cela s'est même fait en grande pompe, au Cateau-Cambrésis !

-Mais c'était deux ans avant Bouvines, très cher ! Tout a changé depuis lors : le vainqueur a emprisonné Ferrand et a repris main-mise sur Jeanneton ! Et quand Bouchard a réussi à s'échapper après la défaite, ...

- ...il a fui en Ardennes avec sa petite femme de treize ans, à Houffalize, il me semble...C'était tout de même mieux que rester prisonnier au Louvre, non ?

-Mais tu penses : le roi s'est bien arrangé pour faire casser son mariage à Rome. Et tu connais la stupide raison ? Parce que Bouchard avait, jadis, été élevé sous-diacre à Tours ! Ah, comme si.. ! Même certains rois de France ont été relevé de leurs vœux, même de prêtrise, comme jadis ce Chilpéric II, pour commencer ! On fait dire à Rome ce qu'on veut, quand on est roi : la vraie raison, c'est qu'ainsi, les enfants nés du mariage, deux garçons, je crois, resteront bâtards : ils ne pourront donc pas hériter du comté flamand !

-Et qui serait l'héritier, alors ?

- Certainement pas des enfants de Jeanne, qui n'en a pas ! Forcément, puisque son homme est en prison. Et ce n'est sûrement pas Louis VIII qui l'en délivrerait, puisque alors, c'est lui l'héritier... »

La lisière n'était plus loin. Déjà nous parvenait le clapotis des eaux de la Honnelle, gonflée par le dégel... Dans quelques minutes, nous serions en vue du fameux ermitage...

5. UNE SECONDE ENTREVUE

Un peu avant la boucle du ruisseau, nous avons arrêté nos chevaux, dans le creux d'un taillis. Un léger rehaussement de terrain nous cachait la cabane.

Le sire de Gavere s'était tu : ce n'était pas trop tôt !... Mon bavard compagnon devait sentir, lui aussi, la proximité d'une présence insolite.

On entendait, près de nous, les coups sourds d'une cognée s'abattant sur un tronc. Sans nous concerter, nous nous glissâmes hors des fourrés. C'est alors qu'il nous apparut.

Presque au sommet du mamelon, sa silhouette forte et élancée se découpait sur la résille des frondaisons dénudées. Le froc remonté, maintenu par la ceinture, il fendait, à larges coups, des troncs de plus d'un pied !..

« Regarde, me souffla Arnould : il les débite d'un seul coup de hache !

-Et qu'en penses-tu ?

-Qu'il la manie...comme une épée d'arçon ! Ah ! Quel étrange moine que voilà ! »

Les coups s'étaient arrêtés. Nous le vîmes s'essuyer le front. Il planta le fer dans un billot et se chargea d'une brassée de bois. Puis il disparut derrière le tertre.

Je proposai :

« Le moment est propice, je crois. Prenons les chevaux à la longe et avançons ! »

Arnould ne me suivait pas, oh non : il me précédait, tant il avait hâte de rencontrer l'étrange personnage.

Nous arrivâmes, presque en même temps que lui, à la cabane en rondins.

« Veuillez nous pardonner, dis-je, d'interrompre votre travail !

-Il peut attendre, si c'est pour une oeuvre pie. Prenez donc place sur ces troncs ! Je n'ai rien de mieux à vous offrir.

-Aussi bien y serons-nous mieux que sur les selles de nos montures, dit mon compagnon... Ils sont plus stables au moins que celles-ci, dans ces chemins boueux !

- Pour un cavalier de votre conformation, à coup sûr, lui commenta le moine en souriant. Votre cheval doit être bien vigoureux !... Un roussin de Condroz vous siérait mieux.

Arnould en convint :

- Je n'ai, je le sais, les qualités qu'on peut attendre d'un chevalier d'aujourd'hui. Plus que les plaisirs de la guerre, ceux de la table me sont familiers !...

Et il ajouta :

-....à l'inverse de vous, ce me semble !

- Les uns comme les autres me sont étrangers, comme vous pouvez le constater par mon état.
- Pour la table, je vous le concède. Mais, quant aux autres, il n'en fut pas toujours ainsi, si j'en crois mes yeux.
- Et d'où vous vient semblable affirmation ?
- C'est qu'en arrivant ici, nous avons pu admirer, là haut, une silhouette maniant la cognée avec un art consommé !

-Ah ? Vous trouvez ?

- Vous semblez à ce point expert, que je vous imaginais l'épée au poing, pourfendant les Sarrazins...(il marqua un temps d'arrêt)..ou les Bulgares !

-Votre imagination vous égare sans aucun doute, répondit l'ermite, qui avait sursauté, comme piqué.

-Mais non ! Vous ne m'en ferez pas accroire ! Des religieux de votre sorte sont denrées rares ! Il y eut bien le frère Jean, en forêt de Sherwood, qui maniait la masse mieux que le goupillon, paraît-il. Mais c'est peut-être une légende...

- Croyez-vous donc que je sois plutôt un Robin Hood ?

- Oh non ! Mais, en gardant cette même comparaison, et franchement, je vous verrais plutôt... en roi Richard ! »

Notre étrange religieux ne répondit pas. Il se leva, rentra dans sa cabane et en revint avec un bol de noisettes, qu'il nous offrit.

Arnould s'enhardissait :

« Allons, Monseigneur !...Acceptez que je m'adresse à vous en ces termes ! Ce titre, dans l' Eglise, vaut aussi bien qu'en chevalerie ! Mon ami, qui vint vous trouver, voici quatre jours, a du, en vous voyant, avoir même impression que moi aujourd'hui.

-Et laquelle donc ?

-Moine vous êtes, mais depuis peu. J'ignore ce qu'il a pu en apprendre de vous. Et, malgré mes questions, il n'a pas voulu me faire part de ses doutes et de ses pensées. Ceci, disait-il, pour me laisser l'esprit libre. Mais ma nature répugne à la réserve...

-Ah ! Pour ça, bien vous vous connaissez ! sourit le moine.

- C'est pourquoi, tant à lui qu'à vous, je découvrirai ma conviction : plus je vous vois, stature, regard, visage et chevelure, plus je vous entend, timbre de voix et rire narquois, plus je suis assuré de ne point me tromper !
- Et que viens-tu à en déduire ? lui demandai-je.

- Mon cher ami, ce n'est pas pour rien que notre hôte et prodigieux inconnu que voici a établi son ermitage ici. Oui : tu remarqueras que c'est en couture de terres de France et d'Empire, de comté de Flandre et d'Hainaut : c'est qu'ils sont siens, l'un et l'autre...
- C'est-à-dire ? dis-je en frémissant.
- C'est-à-dire qu'il n'est rien moins que notre seigneur, notre cher Baudouin, notre illustre empereur d'Orient ! Tout comme son ami, le roi Richard Coeur de Lion, il revient au pays ! »

Plein d'émotion, Arnould mit un genou en terre devant le moine...

Le spectacle de ce gros homme, naguère acerbe et moqueur, à la limite de la remarque sacrilège, était vraiment insolite. Le voir ainsi agenouillé, sur le feuillage détrempe, était à la fois ridicule et profondément émouvant.

« Relevez-vous donc, dit calmement l'ermite. Quelques ressemblances fortuites vous auront sans doute abusé. »

Dieu sait s'il m'en coûtait de ne pas surenchérir, en y ajoutant les preuves, à mes yeux formelles, de l'exactitude des opinions d'Arnould de Gavere. Pourquoi donc me suis-je tu ? Je ne sais. Mais j'avais le sentiment que, plus tard, quelle que puisse être la suite de l'entrevue, Baudouin m'en saurait tenir gré.

Mon compagnon se relevait lourdement :

« Vous me connaissez mal, Monseigneur. Je n'ai pas les talents guerriers de mes deux frères, Raisse et Roger de Gavere, qui vous firent escorte en croisade. Non, je n'ai pas leurs appétit pour les armes. Mais je vous ai, quoique dans l'ombre, assez souvent rencontré jadis, à Gand ou Bruges, Mons ou Valenciennes, me rappelant votre mise, au point de vous reconnaître, après de si longues années. »

Un souffle de vent se leva. Quelques bûches s'effondraient au dessus du bûcher. Le solitaire, en silence, entreprit de les rempiler.

Quand ce fut fait, il revint vers nous :

« Et vous, sire d'Enghien ? Partagez-vous cet avis ? »

Follement les idées tourbillonnaient dans mon esprit : ainsi, Baudouin m'avait reconnu ! J'en avais douté ; maintenant j'en étais sûr : simplement par cette seule question, où Arnould ne pouvait voir malice, il me l'affirmait clairement.

Car lui-même et moi, en effet, pouvions savoir que, lors de notre première entrevue, tout comme celle d'aujourd'hui, je n'avais décliné ni mon nom, ni mon titre. Tout simplement, ainsi, il me faisait savoir que, quelle que puisse être son attitude future, il réserverait à moi seul ses confidences.

Les oreilles me brûlaient les tempes. Je m'entendis répondre sourdement et presque à mi-voix :

« Monseigneur, pouvez-vous en douter ? »

Comme la première fois, son regard d'acier s'alluma : il

me pénétra jusqu'au fond de mon être. Ce n'avait été qu'un éclair. Car il reprit aussitôt son attitude d'humble et pieux homme de Dieu :

« Mes fils, j'ignore quels desseins vous ont menés jusqu'ici. Mais peut-être rêvez-vous trop des jours anciens, qui furent les vôtres. »

Je me taisais. Mais Arnould éclatait :

« Vous vous méprenez, Monseigneur ! Je suis venu ici - et Sohier m'est témoin !- sans aucune idée préconçue. Oui, ma conviction n'est née qu'en ce moment -même!

-Vous imaginez des fables invraisemblables. Laissez donc de telles légendes se colporter, à l'écrienne, dans les mesures de campagne !

- Il en est parfois de plus folles, qui s'avèrent pure vérité : le retour de Richard en Angleterre, par exemple...
- De miraculeuses aventures comme celle-là, n'ont lieu qu'une fois. Mais que n'en invente-t-on pas depuis lors !
- Et voulez-vous que je taise ce que vous appelez des rêves fous, qui sont les nôtres ? Pourriez-vous nous avouer qui vous êtes ?
- Ermite je suis, ermite je resterai. Pourquoi ne tairais-je pas un passé, que j'estime ne pas devoir se réveiller ? Allons ! Laissez-moi, ajouta-t-il, dans la paix de ma retraite ! Et priez Dieu pour moi, comme je le prierai pour vous ! »

Il nous donna notre congé. Arnould n'osa plus répliquer : silencieusement, il s'inclina et il retourna, pensivement, rejoindre les chevaux. Je me levai pour le suivre.

Et passant devant l'anachorète, je lui murmurai tout bas :
« Quant à moi, mon père, tant que je le pourrai, je me tairai sur tout ceci, soyez en sûr ! »

Pour m'approuver, l'ermite de Glançon cilla des yeux. Mais il ne dit plus rien et nous regarda nous éloigner.

6. LA NOUVELLE SE REPAND

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le trajet du retour fut bien différent de l'aller !

Arnould avait de longs moments de silence. Je n'avais cure de déranger sa rêverie : il semblait proprement « sonné », comme un joueur de quintaine maladroit, qui aurait reçu la bastonnade...

Dame ! Cet homme, habituellement ironique et sceptique, se moquait bien de tous les racontars des simples, de tous ces gens crédules et friands de mystère. Alors, s'entendre dire qu'il affabule et se laisse aller à ses rêveries, c'était, à proprement parler, porter atteinte à l'image qu'il voulait qu'on se fit de lui !

Parfois pourtant, son naturel bavard ressurgissait : il quittait un instant sa réserve, pour donner le change.

« Tu ne m'avais guère aidé, tout à l'heure, Sohier ! Si tu m'avais soutenu d'avantage, peut-être l'aurions-nous fléchi !

- Que voulais-tu donc que j'ajoute ? Je n'aurais su trouver d'autres arguments que les tiens !

-Je ne sais pas : quelques souvenirs personnels, peut-être, l'auraient obligé à un aveu.

-Crois-tu donc qu'un Baudouin, comme nous le pensons qu'il est, aurait pu se laisser abuser par une ruse de quelque sorte ?

- Tu as sans doute raison. Nous sommes bien naïfs, ne trouves-tu pas ? Ah, il est bien trop grand pour nous ! »

Et Arnould retombait dans ses méditations.

Le vent, presque trop tiède, venait du plein sud. Il avait chassé les nuages. Il était presque midi. Un soleil, bien pâle il est vrai, tiédissait nos visages, quand nous traversions la clairière.

« Ne m'as-tu pas dit, hier soir, qu'il se disait franciscain ?

- Oui : il m'a évoqué le premier chapitre de l'Ordre, où il était. Il y vit, m'a-t-il dit, François d'Assise et Antoine de Padoue.

Ah oui ? j'ai eu connaissance de ce rassemblement : cinq mille moines, paraît-il ! Et guère plus de dix ans après la fondation ! Quel succès !

- Pourquoi me demandes-tu ce détail ?

-Parce que, lors de la création d'un nouveau couvent, les religieux d'un ordre ont coutume de se réunir, pour la bénédiction inaugurale. Or, l'an dernier à Gand, a été fondé le couvent des Frères Mineurs, le premier aux Pays-Bas, je pense...

-Tu y as été ?

-Oui : le château de Gavere n'est qu'à quelques lieues.

- Et tu chercherais à savoir si notre ermite s'est déplacé à cette occasion ?

-Oui. Et, à l'inverse, pourquoi, en le sachant, ne s'y est-il pas rendu ? Parce qu'il n'y était pas !

- Crois-tu qu'il aurait eu peur d'y être reconnu ?

- Certainement... Surtout que le généreux donateur, qui a fondé le couvent, aurait toutes raisons de le reconnaître et d'en être rien moins qu'heureux...

- Qui est-ce ?

- Jean de Macere, mon bon ! Celui dont nous parlions tantôt : le confident et « protecteur » de la comtesse Jeanne, qui est la fille de Baudouin ! Ah ça : édifier un couvent...et à ses frais encore ! Semblable prodigalité n'est pas à la portée d'un simple chevalier ! Faut-il que sa « protection » lui ait apporté de solides et sonnantes compensations !...

- Et comment Baudouin connaîtrait-il ce chevalier ?

- Mais il l'a accompagné en croisade, avec mes frères. Mais seulement, après la défaite d'Andrinople, il a eu tôt fait de rentrer au pays, où sa fortune serait plus assurée »

Je ne savais que dire, n'ayant pas, comme lui, de rancœur particulière contre Jeanne et les siens. Comme il se taisait à nouveau, j'étais trop heureux du calme de notre chevauchée pour ne pas réveiller, par quelques commentaires, la vraie pie jacasse, qui chevauchait à mon côté...

Du reste, la lisière se devinait, au bout de la laie sommière, annonçant la berge du fleuve.

A peine la poterne franchie, nous aperçûmes mon beau-frère, qui sortait des écuries. Dès qu'il nous vit, il s'avança à notre rencontre :

« Vous voici revenus ! Et alors ? Dis-moi donc, Arnould : les soupçons de Sohier, qu'il m'a avancés hier, étaient-ils fondés ?

- Plus que fondés, à ce qu'il me semble ! Si tu as encore souvenance des propos qu'il nous avait tenu, par deux fois, il avait voulu rester sur une prudente réserve...
- Il me semble, dis-je, qu'il était absolument nécessaire de ne pas influencer à l'avance le jugement d'Arnould, par l'énoncé de mes propres convictions.
- Tu fus sage, très cher, commenta Evrard. De la sorte, son avis n'en peut être que plus probant. »

Mon compagnon approuva notre hôte. Puis, il ajouta à voix basse :

« Mais il siérait que nos conclusions te soient dévoilées en un endroit discret : elles me semblent d'une importance telle, que nous ne savons ce qui pourrait advenir, si...

- Et bien, retournons aux écuries, puisque vous devez y desseller vos montures ! »

Tandis que nous enlevions les harnais des chevaux, le sire de Gavere raconta, dans le détail, la visite de la matinée, nos opinions sur l'identité de l'ermite, les dénégations de ce dernier, dans les termes mêmes qu'il avait employés.

Le seigneur de Mortagne était stupéfait. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il me demanda si tout ce qu'Arnould avait narré était bien exact. Je n'aurais su ni voulu y ajouter quoi que ce soit.

Evrard Radulf était de nature prudente, si les circonstances l'exigeaient :

« Une nouvelle pareille, si imprévisible, pourrait avoir des conséquences insoupçonnables. Vous imaginez, je suppose, ce qu'elle pourrait provoquer de tempêtes dans la vie de nos comtés !

- Le crains-tu donc ? lui demanda Arnould. Comment Flandre et Hainaut pourraient-ils pâtir d'avantage qu'en ce moment, quand Jeanne et son « protecteur » sont ainsi aux ordres du roi de France, leur cousin ?

- Pâtis-tu tant que cela de la situation, ricana Evrard.

- Je ne parle pas de mon cas personnel, bien sûr.

- Mais encore ?
- Je pense, pardi, à la perte de nombre de villes et de seigneuries subies en nos régions, depuis la malheureuse croisade voulue par le Pape Innocent III. Pourquoi notre Baudouin s'est-il cru obligé d'y participer ?
- S'il était resté à Gand, il n'y aurait pas eu Bouvines : c'est à cela que tu penses ?
- Oh oui ! Et aussi à la main-mise de Philippe-Auguste sur les filles : lui d'abord et son fils aujourd'hui, n'ont cessé de profiter de la faiblesse de leurs petites cousines et de leur grande-tante, la comtesse douairière Mahaut ! Que de villes perdues en Flandre française !
- Eh quoi ? Te sens-tu prêt à prendre les armes, pour la reconquête, comme l'essaya Ferrand ? Tu ne me sembles pas fort taillé pour les combats, très cher ! »

En souriant, Evrard Radou se tourna vers moi :

« Et toi, Sohier, mon beau-frère ? Que crois-tu qu'il faille prendre comme attitude, s'il apparaîtrait vraiment que c'est l'Empereur, qui se cache sur la bure d'un ermite ?

- Que ce soit lui ou non, dis-je, il me semble que nous devrions observer ce que le personnage souhaite et ainsi respecter son anonymat.
- Comment ? explosa Arnould : vous laisseriez passer une occasion pareille de redonner au Hainaut et à la Flandre

un chef véritable ? Celui avec qui Louis le Huitième serait bien obligé de composer ?

- En quoi ce retour saurait-il modifier son comportement ?
- Parce que, mon cher, il doit le respect à l'Empereur, qui est son oncle, même s'il le combat. Et Louis ne ferait pas le poids contre un Baudouin, qui n'a pas hésité, quand il était plus jeune, à combattre son père et à lui reprendre les villes perdues par toutes leurs manigances. Pourtant Philippe-Auguste était un autre bonhomme que son fils !
- Dans tout ceci, dis-je, il y a du vrai. Mais tu oublierais que notre Baudouin, encore avec son père, ont tenté cette reconquête des terres de Flandre française, mais qu'ils en ont subi jusqu'à une excommunication. Et c'est peut-être, du reste, pour s'en libérer que l'Empereur est parti en croisade et a quitté ses comtés !
- Modérez un peu vos propos, fit remarquer notre hôte, à voix basse. Même en ces lieux, les murs y peuvent avoir certaines oreilles ! »

Hélas ! Plût à Dieu qu'ils n'en aient pas eu, des oreilles : cent fois hélas, un palefrenier, dans le fenil surplombant l'écurie, avait entendu nos propos !

De bouche à oreilles, les gens du château l'apprenaient, le jour même. Et la nouvelle se propagea comme incendie en forêt... encore plus vite même !: « Le comte est revenu au pays !...Il se cache sous la bure d'un paumier, en bois de Flines ! »

Et la rumeur s'amplifiait :

« Vingt ans ont passé, depuis qu'il a disparu en Andrinople !...
« La période de pénitence qu'il s'imposait va se terminer !...
« Est-ce pour rien qu'il séjourne aux frontières du comté ? »

Bientôt, toute la région fut en ébullition....

Si Mortagne bourdonnait le lendemain, Maubray, Condé, Saint-Amand, Antoing et puis Tournai et Valenciennes l'avait appris en moins de huit jours.

Pour protéger l'anachorète des nombreux pèlerins, affluant de toutes parts, Evrard dut poster des gardes dans les alentours, afin de défendre l'accès de ceux-ci à l'ermitage.

Cela ne faisait qu'augmenter l'émotion populaire. Combien de temps cela pourrait-il durer ? Il fallait prendre d'urgence bien des autres mesures.

La semaine ne s'était pas écoulée, qu'on voyait arriver à Mortagne une nombreuse troupe de cavaliers : Philippe de Namur en personne la commandait : le frère de Baudouin ! Et, avec lui, Bouchard d'Avesnes, grand bailli du Hainaut, qui était mon oncle et celui d'Evrard, car marié à ma soeur.

Le château s'agitait, comme une fourmillière, où l'on aurait planté un épieu ! A l'étage de la grande tour d'angle, la salle d'armes réunissait en conseil les visiteurs et leur hôte !

J'étais atterré : il était trop tard, bien trop tard, pour savoir étouffer la nouvelle !

Devant le comte de Namur et son compagnon, je fus, bien malgré moi, contraint de refaire le récit de nos expéditions à l'ermitage. Le comte Philippe l'écouta, perplexe et silencieux.

Puis, sortant de sa réserve, il demanda :

« Croyez-vous, mon cher Sohier, ne pas vous être laissé abuser par un quelconque faussaire, qui profiterait de certaines ressemblances avec mon frère ?

- Si telle est la vérité, intervint Arnould, un aventurier aurait-il eu, à mon endroit, une telle attitude ? Il m'a proprement donné mon congé, Monseigneur !
- Il ne souhaite, dis-je, que prolonger sa vie de solitaire, dans le secret de l'anonymat.
- L'anonymat ? s'exclama Evrard ? C'est, hélas, bien compromis, à ce qu'il semble. Mes gens ne pourront indéfiniment monter la garde en forêt de Flines. Il faut, d'urgence, prendre d'autres dispositions !
- Si nous sommes accourus, ce jour, déclara Philippe, c'est bien parce que nous sommes conscients de l'importance de la nouvelle. Il ne convient pas d'attendre plus longtemps, chers cousins!
- Voici mon avis, dit Bouchard d'Avesnes, qui s'était tu jusque là. De deux chose l'une : ou bien l'empereur se cache, bel et bien, sous le froc, de ce paumier, ou celui-ci est quelqu'un d'autre, faussaire ou non !
- Faussaire, le coupa Arnould. Un faussaire voudrait-il donc ainsi garder l'anonymat ?

- Bien, reprit Bouchard. S'il n'est pas faussaire, il peut être quelque sosie involontaire. Qui plus habilités que nous en pourrait-il juger avec certitude ? Et vous surtout, oncle Philippe, le propre frère de notre Baudouin, qui l'avez connu, dès l'enfance ? Vous qu'il chargea, en son absence, d'exercer la régence avec moi, durant la minorité de ses filles, qui allaient devenir, l'une ma belle-soeur, l'autre ma femme ?

Le comte de Namur se leva et marcha en silence, pendant un long moment. Avec émotion, chacun de nous attendait son avis, sa décision :

« Il est vrai, j'en conviens, Bouchard. Ne laissons pas les évènements nous contraindre. Dirigeons-les plutôt ! Y a-t-il loin jusqu'à cet ermitage de Glançon ?

-Une heure à peine, lui dis-je.

- Et bien, conclut Philippe, décidons-nous donc de nous y rendre immédiatement ! Mon cher Evrard, accompagnez-moi avec Bouchard ! Notre religion sera vite faite. S'il s'agit d'une ressemblance fortuite, nous prierons l'ermite de quitter les lieux et lui donnerons escorte, au besoin jusqu'au fond des Ardennes, où l'esclandre ne sera pas parvenue.
- Et sinon ? lui demanda Evrard.
- Sinon, nous lui éviterons les folles manifestations populaires, en l'amenant d'abord ici au château : ces murs seront bien plus faciles à garder qu'une forêt. Et

nous conviendrons avec lui des suites à réserver à son retour.

- D'accord, dit mon beau-frère. Mais comment éviterons-nous les commentaires des paysans ? On me rapporte que l'effervescence est grande aux alentours, depuis l'arrivée du comte de Namur et de sa suite !

- Essayons, avança Bouchard, de donner quelque peu le change : faisons-nous accompagner par deux ou trois fauconniers ! Ainsi, nous semblerons partir en quelque chasse improvisée. Et, s'il se fait que nous reconnaissons l'empereur, nous attendrons la nuit, pour rentrer avec lui au château ! »

Une heure ne s'était pas passée que l'équipage s'enfonçait en forêt. Arnould déclina l'offre d'accompagner : il se devait de regagner au plus vite ses domaines, car son séjour s'était prolongé anormalement et devait causer inquiétude...

Je ne pouvais m'ôter de l'esprit que sa hâte de conter l'aventure et, par là, de diffuser en Flandre la nouvelle, se joignait bien au souci qu'il avait pour les siens...

Je restai seul, pour tenir compagnie à Elisabeth. Angoissés, ma soeur et moi attendîmes la fin du jour. Je craignais d'avoir à me trouver en présence de l'étrange moine : il pourrait, à bon droit, me suspecter d'être l'auteur de cette indiscretion, qui avait causé tant d'émoi.

Aussi, au crépuscule, j'embrassai Elisabeth et me retirai dans ma chambre.

Vers les huit heures, dans l'obscurité, les « chasseurs » s'annonçaient au castelet d'entrée.

Capuchon sur les yeux, un étrange cavalier accompagnait la troupe : l'ermite de Glançon faisait son entrée au château de Mortagne...

7. MATINEE AU CHATEAU

Je me levai, à la pique du jour. Je descendis aux écuries, pour prendre des nouvelles de mon Albaran. C'est ainsi que je rencontrai Mathieu, qui faisait du fourrage.

« Vous voici, Monseigneur ? me dit-il. Que n'avez-vous assisté à la chevauchée d'hier !...

- En avez-vous été aussi ?
- Mais oui : j'étais un des « fauconniers » : le maître m'avait désigné, pour guider plus sûrement l'équipage, puisque je connaissais la destination des cavaliers.
- Avez-vous assisté à l'entretien ?
- Plus ou moins : c'est selon !... »

Et, tout en continuant d'alimenter les crèches, il me relata, à ma demande, les détails de l'expédition : lorsqu'ils étaient arrivés à proximité de la cabane, Mathieu s'était avancé seul : l'ermite revenait justement d'une cueillette de baies sauvages...

« Je ne l'avais pas encore vu d'aussi près. Je ne sais pas si c'est pour l'avoir entendu autour de moi, mais c'est bien vrai qu'il avait un air...pas comme d'autres « Louez-Dieu » qu'on voit chez nous d'habitude !

-Et lui avez-vous parlé ?

- Je lui ai demandé s'il voulait bien recevoir ces messieurs, qui attendaient dans le layon... »

Le moine y avait consenti, en apprenant qu'ils étaient la cause de cette sorte de quarantaine, qui avait frappé le bois depuis peu. Car la garde empêchait toute manifestation populaire autour de l'ermitage. En conséquence, bien sûr, elle freinait aussi les déplacements de l'ermite au dehors : il était comme prisonnier du sous-bois !

Mathieu était retourné jusqu'au chemin. Les trois seigneurs, dont le domestique taisait l'identité à l'ermite, démontèrent et partirent à pied, s'avançant jusqu'à la rustique demeure du franciscain.

Les « fauconniers » étaient restés en place, à la garde des chevaux. Parfois leur parvenaient quelques échos de la conversation, quand le vent portait. Tout au moins avaient-ils la vision de l'entrevue. Et, connaissant la rumeur publique qui bouleversait les alentours – et dont ils n'étaient pas étrangers à

la propagation !- ils avaient conscience d'assister, quoique de loin, à un moment historique... Plus tard, à la veillée, quel ne serait pas leur prestige, quand, s'en remémorant, ils pourraient affirmer : « J'y étais ! »

« Nous n'avons vraiment rien entendu de leurs propos, Messire. Mais nous n'étions pas assez loin, pour ne pas voir le comportement du saint homme !

- Quel fut-il ?
- Figurez-vous que Monseigneur Philippe était demeuré en arrière, en laissant s'avancer d'abord, avant lui, Messire d'Avesnes et notre maître. Il n'arriva qu'après, quand le moine était rentré au logis, un instant...
- Et quelle fut sa réaction, quand il en ressortit ?
- Ah ! Si vous aviez vu le sursaut, le recul qu'il a marqué, en apercevant le Comte de Namur en personne !.. »

Par Dieu ! Les serviteurs n'en croyaient pas leurs yeux : c'était vraiment pour croire qu'ils se reconnaissaient ! Les voir ainsi, face à face, fut-ce de loin ! Même silhouette, et mêmes gestes ! Comment n'auraient-ils pas pu être, tous deux, princes du même sang ?

Les quatre personnages, assis sur des rondins au bord de la rivière, discutèrent un long moment. Puis le moine, très lentement et sans mot dire, se redressa, rabattit sa coule sur les yeux et, d'un geste las, rompit l'entretien.

Puis, comme en une tacite convention, ils revinrent vers les chevaux. L'ermite fermait la marche. Evrard lui présenta sa jument blanche, que l'inconnu enfourcha prestement. Mais sa tenue en selle ne pouvait provenir que d'une pratique et longue habitude à la chevauchée : elle détonnait avec cet accoutrement du cavalier !

Un des valets avança se monture à mon beau-frère et monta en croupe derrière Mathieu. La nuit tombait, quand tout l'équipage se remit en route, pour le chemin du retour.

« Ils n'ont pas dit un mot, durant toute la chevauchée, conclut mon narrateur. L'homme de Dieu paraissait perdu dans ses prières. Il me semblait qu'on prenait part à la procession de pénitence, qui se fait à Tournai en fin d'été, pour nous protéger du Feu Saint-Antoine ! »

C'est de la fenêtre de ma chambrette où je m'étais retiré, que j'avais deviné, plutôt que vu, le retour au château de l'étrange cortège. Mais j'appréhendais, comme bien l'on pense, une entrevue avec l'ermite : elle me paraissait inévitable ! Aussi est-ce avec soulagement que j'appris la suite de l'histoire : Mathieu n'avait pas achevé son récit : plus rien à craindre : les événements s'étaient précipités durant la nuit !

Avait-on tenu conseil, à la table d'hôtes, hier soir ? Le valet n'en savait rien. Il était parti se coucher, vu le travail qui l'attendait, ce matin. Mais il avait appris qu'un messenger était parti vers la minuit. Il n'était rentré, paraît-il que peu avant l'aube.

Mais, dès son retour, un cheval avait été sellé de surcroît : le mystérieux paumier y montait promptement ; il avait quitté le

château, dès les premières lueurs de l'aurore. Le seul messenger d'Evrard l'accompagnait, pour lui ouvrir le chemin.

Ils avaient pris la direction du Sud, suivant le chemin de halage d'un Escaut désert à cette heure. On n'avait, depuis lors, aucune nouvelles des deux voyageurs...

Le jour était levé, à présent. Je fis un tour dans le verger, et ce, jusqu'à la pointe du confluent où se joignent les eaux de la Scarpe avec celles du fleuve. Puis je rentrai au château. Il bourdonnait d'une activité plus grande que les autres jours.

Domestiques, servantes, soldats hennuyers ou namurois de passage semblaient, par petits groupes, commenter les événements de la veille.

A la table d'hôtes, Philippe le Noble et Bouchard d'Avesnes devisaient avec ma soeur et mon beau-frère. Ils terminaient déjà la collation matinale, que j'achevai avec eux.

Elisabeth voulut me résumer les nouvelles de la nuit : je lui dis que Mathieu, rencontré aux écuries, m'avait tenu au courant de l'arrivée et du départ précipité de l'ermite de Glançon. Mais je ne savais pas pour quelle destination...

« Ce n'est encore, me dit Evrard, qu'une solution provisoire pour lui éviter tout contact avec le monde. J'ai envoyé un messenger à Valenciennes, cette nuit. Dès qu'il est rentré avec une réponse favorable, nous avons proposé à Baudouin de se retirer à l'abbaye de Fontenelle : hormis la Mère Abbessse, qui taira l'identité de son hôte, aucune moniale ne sera au courant. Pourquoi s'étonneraient-elles, du reste, qu'un religieux descende à la maison d'hôtes ?

- Et comment l'avez-vous pu convaincre de vous suivre jusqu'ici ?
- Il était, tu le devines, me dit l'oncle Bouchard, bien conscient que son séjour en cet ermitage devenait intenable : plus moyen, pour lui, de pouvoir circuler encore en pèlerin mendiant, dans les environs !
- Je l'imagine sans peine !
- Inutile de te développer les récriminations qu'il nous a faites à ce sujet. J'ai cru nécessaire de lui dire que toute l'agitation, qui avait causé ces ennuis, ne provenait que d'une malencontreuse indiscretion.
- J'en suis aussi fâché que lui, dis-je. Et je crains qu'il n'ait, à mon endroit, quelque ressentiment ! Il doit être persuadé que c'est moi qui ai provoqué toute cette émotion populaire !
- Sois rassuré, mon cher Sohier ! m'assura le Comte de Namur. J'ai expliqué à Baudouin que tu avais, dès l'abord, été la discrétion même et que tu défendais, le mieux de monde, le respect de son anonymat. Tout le malheur provenait d'une triste indiscretion domestique
- Si vous l'avez ramené avec vous, dois-je comprendre par là que le doute ne vous semblait plus possible ?
- Il n'a, lui-même, ajouta Evrard, pas changé sa ligne de conduite initiale, que tu nous décrivais. Même devant son frère et son gendre qui le reconnaissaient formellement, il

prétend demeurer inconnu, tel un banal chevalier retiré du monde sous la bure franciscaine.

- Une autre attitude m'aurait étonné de sa part.
- Et, pour répondre à la première question, j'ajouterai qu'il n'a accepté de nous suivre que parce que nous lui avons proposé une retraite discrète, dans une abbaye voisine.
- Elles ne manquent pas dans la région !
- Oui. mais les abbayes masculines ne me paraissent pas présenter une suffisante garantie de discrétion. j'ai proposé celle des moniales de Fontenelle, près de Valenciennes, qui me paraît plus retirée du monde. Et, devant l'impossibilité manifeste de poursuivre, ici, sa vie en ermitage, il a accepté cette dernière proposition.
- Ce couvent, du reste, ajouta Philippe de Namur, se trouve dépendre du diocèse de Cambrai puisque situé sur la rive droite de l'Escaut. C'est donc en Hainaut et en terre d'empire et pas en Tournaisis, qui appartient au roi Louis.
- Il reste qu'à présent, conclut Bouchard, des dispositions doivent être prises pour l'avenir. Comme vous le disiez hier soir, mon oncle, avant notre visite à l'ermite, il convient de diriger les événements, non de nous laisser emportés par eux ! »

Durant cette conversation, Elisabeth m'avait longuement regardé, sans mot dire, curieuse de connaître mes réactions. Mieux que les autres, elle connaissait, depuis l'enfance, mon caractère et mon habituelle modération.

« Mon oncle, dit-elle à Bouchard d'Avesnes, ne croyez-vous pas que toute décision à ce sujet devrait appartenir à l'Empereur, votre beau-père ? N'est-il pas le principal intéressé ? Mon frère doit partager mon avis, je crois bien. N'est-ce pas, Sohier ? »

J'abondai dans l'opinion de ma soeur. Evrard intervint :

« Peut-être aurais-tu raison, si Baudouin avait connaissance de tous les accidents politiques de ces dernières années. Mais les a-t-il perçus dans le détail, lui qui a vécu si longtemps retiré du monde ?

- Je crois, pour ma part, ajouta Elisabeth, que le vie des deux comtés, les tragédies familiales qui les ont secoués, n'ont pu lui parvenir que déformées par la rumeur publique et il ne peut donc en juger, dans l'ignorance qu'il doit avoir du fond de chaque problème. »

Philippe de Namur approuva : Baudouin, c'est certain, comptait s'informer discrètement de l'état des domaines, en restant ignoré du monde. N'était-ce pas la raison du choix de l'emplacement de sa retraite, qu'il voulait discrète à souhait. Et voici qu'elle devenait inhabitable.

« Il est donc urgent, insista Bouchard, d'informer mon beau-père plus directement de tout ce qui s'est passé, durant ces vingt dernières années. »

Je proposai une solution :

« Après-demain, ce sera le dimanche des Rameaux. Et donc l'ouverture de la Semaine Sainte. Savez-vous que notre soeur cadette, Marie, est moniale à Fontenelle ?

-J'ignore ce détail, dit le comte de Namur.

- Qui s'étonnerait, ajoutai-je, de m'y voir faire retraite et assister aux offices, en logeant à la maison d'hôtes ? Entre les offices, j'y aurais l'occasion de m'entretenir, en tête-à-tête et loin du monde, avec un certain religieux qui est aussi présent, partageant la même dévotion...
- Voilà une disposition qui me semble tout à fait adéquate, commenta Bouchard. Sohier me semble, de nous tous, le porte-parole le plus discret. Sa parenté, tant en Flandre qu'en Hainaut, lui a fait connaître bien des événements, tant politiques que familiaux.
- Bien pensé, conclut Philippe le Noble. Et j'ajouterai que nul mieux que lui n'est apte à faire sortir mon frère de sa réserve, s'il y consent, bien sûr, et juge qu'il y va de la vie future de ses comtés. Convenons donc de nous retrouver, ici même, dès le Lundi de Pâques. Nous prendrons alors toutes dispositions que nous jugerons les plus adéquates. »

L'après-midi, je quittais le château, à mon tour. Le matin même, un courrier d'Evrard de Mortagne était parti annoncer ma visite prochaine à l'abbaye. Et le soir venu, je logeais à Fontenelle, sous même toit que l'Ermite du bois de Glançon...

8. SEMAINE SAINTE A FONTENELLE

Les offices du début de journée s'étaient achevés par la messe. Les religieuses l'avaient chantée, à l'abri de la grille du cloître. Ces voix hautes et détimbrées semblaient jaillir d'un autre monde, invisible depuis la petite nef réservée aux visiteurs et au public.

Seul, l'officiant pouvait voir ces cinquante silhouettes de moniales. Dire que, pour leur vie entière, elles allaient demeurer enfermées, dans le secret du couvent ! Et ma jeune soeur Marie partageait cette commune destinée !

Devant moi, j'aperçus la bure sombre du mystérieux paumier. Il semblait s'enfermer dans une méditation profonde, que je n'osais interrompre.

Il se redressa enfin et fit une lente gémulation. Puis, en se retournant vers la sortie, il m'aperçut et eut un léger recul. Je le saluai et le rejoignit sous le porche d'entrée.

« Me reconnaissez-vous, Monseigneur ?

-Plaise à vous de ne plus m'appeler de cette façon ! Je ne suis que le frère Bertrand de Rains, simple disciple de François d'Assise.

- Comme il vous plaira, Padre ! Je crains que vous n'ayez, contre moi, quelque ressentiment que je voudrais dissiper.
- Rassurez-vous donc ! Mes visiteurs d'hier m'ont expliqué les raisons de la soudaine émotion, qui a frappé la région. Dieu l'a voulu ainsi ! Vous n'avez été que le premier rouage du mouvement.
- Aussi bien ai-je défendu, autant que je l'ai pu, le secret de votre retraite...et de votre réelle identité...
- Comment la pourriez-vous connaître, mieux que d'autres ?
- Je n'aurais garde de vous le faire savoir, si vous ne m'y aviez, vous-même, autorisé, en quelque sorte !
- Ah oui ? Et comment donc ?
- En m'appelant par mon nom, en présence d'Arnould de Gavere : Nous ne l'avions, ni lui, ni moi, énoncé devant vous !

L'ermite de Glançon garda un moment le silence :

- Distraction passagère de ma part, il est vrai. En avez-vous déduit qu'elle était voulue ?
- Certainement. J'en fus profondément bouleversé. je l'ai compris comme la reconnaissance du bien fondé de mon opinion. Mais aussi comme un appel à la discrétion, devant la brutale manifestation de mon trop bouillant compagnon.

- Bouillant, sans aucun doute, sourit le moine. Mais une discrétion, hélas bien inutile, comme la suite le prouva !
- Toujours, mi Padre, ai-je maintenu l'opinion que vous seul, s'il vous plaisait, deviez décider d'abandonner ou non votre retraite. »

Mon interlocuteur s'avança dans la lumière de la cour d'entrée, pour gagner la maison d'accueil.

« Une question encore : sur quels éléments vous basez-vous, pour me prêter l'identité à laquelle vous pensez ?

- Sur bien des signes extérieurs, qui n'ont point du échapper à votre frère, ni à votre gendre. Mais, de plus, sur un léger détail de l'histoire de votre jeunesse, que me conta souvent mon père, Englebert d'Enghien ?
- Ah oui ? Et lequel ?
- La bataille infantine, où il vous frappa d'une flèche malencontreuse, juste derrière l'oreille ! Elle laissa, vous le savez, une marque que je remarquai parfois, depuis lors, quand je vous croisais jadis. Comment et par quel miracle une telle cicatrice aurait-elle pu marquer, au même endroit, la nuque d'un inconnu, par ailleurs si semblable à l'Empereur de Constantinople ? »

Nous entrions dans la maison. Le franciscain, qui se disait Bertrand de Rains, n'assentit ni ne dénigra :

« Laissons-nous, voulez-vous, quelques heures de réflexion ! Nous parlerons de tout ceci, entre vêpres et complies. »

Chacun de nous regagna sa chambrette. Je l'en vis ressortir, un livre d'heures en mains. Il s'enfonça dans le verger du monastère. Je n'eus garde d'y aller le rejoindre.

Durant la journée, j'avisai le frère convert, qui desservait notre hôtellerie. Je lui demandai s'il me serait possible de converser avec ma jeune soeur, durant mon séjour.

Impossible, hélas ! En d'autres temps, me précisa-t-il, la Mère Abbessse autorisait semblable visite, uniquement pour de proches parents, encore que derrière rideau fermé sur la grille du parloir et en présence d'une autre moniale. Mais, tant que durait le Carême, cette éventualité même devait être exclue.

Je me promis donc de n'adresser ma demande qu'en fin de séjour, après les cérémonies pascales.

Dans l'après-midi, quelques visiteurs arrivèrent encore : dames âgées, pour la plupart, qui logeraient dans une aile séparée. Du côté des hommes, seuls deux ou trois tertiaires, revêtus de la coule franciscaine, allaient partager notre retraite.

J'attendis donc jusqu'au soir, que Baudouin se manifeste à nouveau. Peu avant que ne sonne l'heure de complies, il gratta à la porte de ma cellule :

« Il est exact qu'Englebert, votre père, m'atteignit, un jour, d'une flèche. Nous jouions, ce jour-là, dans le verger du château de Mons. C'était, si ma mémoire est fidèle, en juillet

1182. Je lui fis promettre de taire cet accident à mes parents...Ces précisions vous suffisent-elles ?

- Je ne souhaitais, mi Padre, nulle confirmation semblable, tant votre réelle identité m'était apparue et assurée. Mais, comme auparavant néanmoins, comptez toujours sur ma discrétion, quoiqu'il puisse vous arriver par la suite !

- Un confident est une denrée rare et précieuse. Ne le sont réellement que ceux qui ne cherchent pas la confiance. Un détail encore cependant : plus que tout autre titre, j'aime assez que vous m'appeliez Padre : car je suis bien d'âge à pouvoir l'être pour vous ! »

Il marqua une pause. Je ne savais, de mon côté, trouver une réplique, tant m'envahissait la bouffée de divers sentiments Fierté ? Reconnaissance ? Bonheur enfin qu'il veuille bien, comme je ne l'aurais jamais espéré, me parler comme à un fils... qu'il n'avait jamais eu ?...

La cloche du monastère tinta, pour annoncer l'office. Le silence, qui s'était installé entre nous, n'était pas fait d'un froid soudain, mais de merveilleuse plénitude...

Ce fut lui qui le rompit :

« Vous ne m'avez pas dit, mon cher Sohier, d'où vous est venue l'idée de me suivre jusqu'ici.

- Ce fut hier matin, mi Padre. C'était peu après votre départ de Mortagne, quand je m'entretins avec Philippe de Namur, ma soeur, mon beau-frère et l'oncle Bouchard d'Avesnes, votre beau-fils. Ce dernier surtout était d'avis qu'une issue rapide doit être trouvée à la situation présente.

- Cela ne fait aucun doute, en effet.
- J'avais à nouveau insisté sur le fait qu'il n'appartenait qu'à vous d'en choisir le chemin. Mais Evrard fit remarquer que vous n'aviez sûrement pas, dans votre retraite, eu connaissance de tous les heurs et malheurs familiaux, qui jalonnèrent vos vingt ans d'absence.
- Je n'en connais que ce que j'ai pu apprendre, au hasard de mes rencontres de ces cinq dernières années. Cela ne manqua pas de m'inquiéter.
- Chacun de nous en est bien persuadé. C'est pourquoi je proposai de me rendre auprès de vous, prétextant une retraite de Semaine Sainte, pour vous informer, dans le détail et répondre, autant que je le puis, aux questions que vous me pourriez poser.
- Tout s'éclaire ainsi : je vous sais gré de cette initiative ! »

Il ouvrit la porte de sa chambrette : « Allons ! Ne tardons plus, à présent ! L'office risque d'être entamé. Et il convient que nous n'y manquions pas ! »

En silence, nous gagnâmes la chapelle, d'où s'élevait les voix célestes des moniales, pour le dernier office du jour :
« Que le Dieu Tout Puissant nous accorde nuit paisible... ! »

Les rêves les plus fous que j'avais caressés, dès le lendemain de ma première visite à Maubray, se réalisaient donc : L'Empereur s'était manifesté clairement...et à moi seul ! Bien plus : il allait me prendre pour confident et me traiterai comme un fils !...

Les jours qui suivirent furent un enchantement. Nos conversations, en tête-à-tête, dans le secret de nos cellules, entrecoupées par ces heures bénies de méditation, dans la splendeur austère de la liturgie de fin de Carême, allaient nous lier chaque jour d'avantage.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, j'adressai une lettre à Ide, ma femme. En mon absence, elle était partie avec mes trois enfants, chez ses parents, au château de Sotteghem. Je voulais l'avertir que « des circonstances imprévues avaient fait prolonger mon absence, mais que je lui donnerais des détails à ce sujet, lors de mon retour.

J'ajoutai qu'à l'occasion des événements fortuits qui se présentaient, je faisais retraite en l'abbaye de Fontenelle, durant la Semaine Sainte.

Ide, j'en étais sûr, n'y trouverait rien à redire : la sainte âme ne pourrait trouver que profitable, pour moi, un semblable exercice de piété ! Depuis son premier veuvage, elle y était, il est vrai, plus accoutumée que moi-même...

Comment s'étonner, dès lors, que mon fils aîné, Jehan, destiné à me succéder à la seigneurie, allait plus tard préférer les ordres sacrés et devenir chanoine à Tournai ?

(note de l'auteur : il y fut même évêque en 1266, puis à Liège en 1274)

Pour moi, j'estimais que si, de mes huit frères et soeurs, l'un Hugues, était chanoine déjà à cette cathédrale et Marie, la cadette, moniale ici, la famille avait bien assez fait la part belle à la Sainte Eglise !...

9. UN PREMIER SOIR

Le soir même, Baudouin me priait de lui préciser le détail des aventures qui avaient émaillé la vie de nos comtés, au cours des quatre derniers lustres, qui avaient précédé.

Il lui semblait de la plus conforme logique que nous les abordions dans un ordre chronologique, autant que faire se pouvait. Car il était bien certain que les digressions seraient nombreuses.

Et, puisque nous avons huit jours devant nous, c'est lui qui entama l'évocation de ces tragiques années, en y rappelant ce qu'il en pouvait savoir. A moi reviendrait de corriger ou compléter le récit, dans la mesure de mes connaissances.

« Nous commençons, si vous le voulez bien, mon cher Sohier, à mon départ en 1202. Ma chère Marie, qui attendait la naissance de notre Marguerite (le prénom de ma mère, Marguerite d'Alsace) différa son départ jusqu'à l'année suivante, en demeurant au château de Valenciennes...

Hélas ! Elle ignorait que notre armée, détournée de son objectif par nos transporteurs vénitiens, n'avait pas abordé à Saint Jean d'Acre. Elle s'y rendit donc, comme prévu. Elle y fut atteinte par la peste bubonique, mourut loin de moi ! »

Il marqua un temps d'arrêt, les yeux fermés, se recueillant en une secrète prière.

Je renchéris : « ...et comme vous-même, mi Padre, aviez disparu, trois ans plus tard, vos deux fillettes se trouvaient orphelines, à la merci de l'appétit de leurs grands voisins !

- C'est, ma foi, vrai ! Il me semblait pourtant avoir placé, à la régence de nos comtés, des remplaçants dévoués !

- Pardonnez-moi quelques possibles excès de franchise ! Je ne veux point vous cacher ce que je ressens – et je ne suis pas seul !- même si je dois vous blesser. Mais les suites de votre départ furent tellement néfastes pour vos sujets, que ceux-ci se demandèrent pourquoi vous les aviez abandonnés aux griffes du roi de France, pour courir l'aventureuse croisade en Orient.

- Croyez bien que ce n'est pas désir de gloire ou appétit de richesses qui ont poussé un homme comme moi à quitter de jeunes enfants, des comtés, des vassaux. Les critiques en auraient compris d'avantage, en cour romaine !

- Voulez-vous dire qu'Innocent III tenait les rênes de nos comtés ?

- Oui, en quelque sorte. Et avec lui, bien sûr, mon rusé et si redoutable beau-frère Philippe-Auguste : celui-là avait l'art d'user de la crosse tout autant que de l'épée !

- Si je comprend bien, c'est l'interdit sur la Flandre et l'excommunication qui vous frappa, qui vous ont presque contraint à vous croiser ?

- Exactement. Les papes, depuis plus d'un siècle, usent de cette arme pour apaiser les conflits territoriaux. En tirent

parti ceux qui savent, au mieux, se trouver auprès d'eux en odeur de sainteté...

- Et le roi y est passé maître, après Jean sans Terre, comme vous le laissez entendre. Pourtant, Innocent III a été aussi dur à son endroit qu'il ne l'a été pour d'autres, quand il s'est agi de l'annulation de son second mariage avec son Ingeborg de Danemark !
- Il l'a refusé et excommunié Philippe, j'en conviens. Mais, pour que vous compreniez bien la raison de ce qui a suivi, souffrez que je remonte un peu plus haut : l'histoire de nos comtés explique bien des comportements actuels : elle n'en est que la suite logique. »

Et Baudouin entreprit de me narrer tout ce douzième siècle, qui le vit, dans les dernières années, présider aux destinées de Hainaut et de Flandre.

Oui, Baudouin de Lille, à sa mort, laissait à ses enfants un héritage prestigieux : maître des Flandres flamandes et gallicanes, il y possédait, en vassalité du roi de France, l'Artois et Saint-Omer et, en vassalité de l'Empereur germanique, les comtés d'Audenarde, l'Alost et de Termonde. Un judicieux mariage de son fils Baudouin IV avec la riche héritière Richilde de Hainaut unissait les deux régions en une puissance énorme.

Baudouin IV devenait, par là-même, Baudouin Ier de Hainaut. Quand il mourut à son tour, il laissait, pour lui succéder Arnould et Baudouin. Et leur soeur aînée,

Gertrude, avait épousé un Robert, dit le Frison, qui avait les dents bien longues.

La « Loi salique » ne s'appliquait pas en Flandre : Quoique n'ayant aucun droit à l'héritage, mais juste la tutelle de ses jeunes beaux-frères, il arracha au jeune Arnould les terres flamandes, en une bataille de Cassel où le pauvre perdit la vie. C'était donc au cadet, Baudouin, que revenait l'héritage. Mais Robert excita à nouveau les communiens flamands, tant est qu'il arracha la Flandre à l'enfant, ne lui laissant que le seul Hainaut, où il régna sous le nom de Baudouin II...

« Depuis lors, en cent ans, Flandre et Hainaut restaient souvent en conflit. Le fils du Frison, Robert II, continua les querelles frontalières, par exemple avec son cousin de Mortagne, Evrard, ancêtre de votre beau-frère.

Mais la première croisade apaisa leur querelle : ils sont partis ensemble pour Jérusalem. Et deux chevaliers d'Evrard II, les premiers, pénétrèrent en ville sainte ! »

Baudouin m'avait narré ces événements de luttes familiales avec une étonnante précision. Et il émaillait ses propos de souvenirs personnels très attachants.

Ces jours de retraite à Fontenelle promettaient de passer comme un rêve, bien trop vite à mon gré ! Tour à tour, dans nos conversations, défilaient tous les plus grands noms de la féodalité française et anglo-saxonne. Pour ma part, j'essayais de prolonger le récit, par les suites que j'en connaissais, depuis le départ de notre Empereur en croisade : c'était mon projet principal.

En évoquant les années qui précédèrent sa venue en Flandre, il avait expliqué la lutte qui opposa son père, Baudouin le Courageux et son oncle, Philippe d'Alsace, frère de sa mère. La mort de celui-ci, sans héritiers, lors de la seconde croisade, celle des Rois, avait permis à l'autre de retrouver, par alliance, ce duché de Flandre, spolié un siècle plus tôt :

« Témoin, en croisade, de la mort de mon oncle, Philippe d'Alsace, l'autre Philippe, l'Auguste, mon royal beau-frère, quitta l'armée pour revenir, dare-dare, et profiter de l'héritage. Mais, avant qu'il soit de retour, son beau-père -mon père donc- occupait le siège qui, de droit, revenait à sa femme, ma mère, tant qu'elle était en vie : à sa mort, ce serait moi qui hériterais du duché : ce qui fut fait : mon père, jusqu'à son décès, ne demeurant que le comte de Hainaut, qu'il était jusque là.

L'occasion se présentait d'intervenir, en évoquant d'autres manifestations royales, qui avaient suivi durant son absence. Il convenait de l'en instruire :

« Que savez-vous, mi Padre, de la situation actuelle de vos enfants ?

- Ce que le monde en sait : que Jeanne règne, en l'absence de son mari, vassale tranquille du roi français son oncle, et bienfaitrice de l'Eglise...
- ...et de Marguerite ? connaissez-vous l'histoire ?
- Peu de choses ; la vie familiale des grands n'est connue

que dans le cercle de leurs intimes : au petit peuple, n'en revient que de rares échos.

- C'est, voyez-vous, une raison de mon séjour ici, comme je vous l'expliquais à mon arrivée. Vous en pourrez tirer les conséquences, comme vous l'entendez.
 - J'ai, bien sûr, eu connaissance du conflit permanent du roi et des Plantagenet, de la journée de Bouvines, de cet emprisonnement de mon gendre Ferrand. Là, je dois vous avouer que cette longue captivité ne laisse pas de me surprendre : venant de Philippe-Auguste...
 - Ah ! Voici donc un point à vous éclaircir !
- Oui : je connais bien mon beau-frère, ses qualités comme ses défauts : il était retors, certes, et colérique aussi. Mais il savait aussi mettre un terme à ses rancunes...et il avait aussi talent de tirer profit de ses pardons !
 - Ah oui ?
- Voyez Hugues de Châtillon qui se rebelle. Après l'avoir battu, il lui rendit tous ses biens et se l'attacha, dès lors, pour toute la vie !
 - Vous ne vous expliquez donc pas la longue détention de Ferrand ? Mais nous, qui vivons la situation, au jour le jour, nous le comprenons aisément !
- Ah oui ? Hugues ou Ferrand n'étaient-ils pas en semblable situation d'hostilité à son endroit ?
 - Non : il y a une grande différence, dans ce dernier cas :

dans l'ordre de succession, pour la possession de vos deux comtés, le roi, même et surtout l'actuel, son fils, vient en très bonne position, comme votre père l'a été précédemment à la mort de Philippe d'Alsace ! »

Et je lui narrai les douloureux passés de famille, les manoeuvres du roi de France, qui en étaient les causes certaines : au départ de la comtesse, Marie de Champagne, après son accouchement à Valenciennes, les comtés avaient été pris en charge, non par le frère de Baudouin, Henri, parti aussi en croisade, mais par le cadet, Philippe de Namur, et par Bouchard d'Avesnes, mon oncle et pupille de Philippe d'Alsace, qui avait aimé et éduqué ce cadet de famille.

Marguerite n'était qu'un nourrisson, et Jeanne son aînée de guère plus de deux ans : c'était une situation que le roi ne pouvait laisser passer : ces deux fillettes en bas âge, c'est un gros capital, un espoir de pouvoir se saisir, à la longue, de ce riche duché, qui lui est passé sous le nez, quelques ans plus tôt !

Il exige donc la « garde noble » des jouvencelles. Et son beau-frère cadet, Philippe de Namur, ne peut que s'incliner : il les conduit à Senlis, pour y être élevées. Elles y reçoivent une éducation parfaite, durant leur séjour de six ans.

Pendant ce temps, la Flandre, en l'absence des comtes, est calmement gérée par la comtesse douairière Mahaut de Portugal, veuve de Philippe d'Alsace. Son neveu a été, lui aussi, bien élevé à Senlis, tout comme Blanche de Castille, que le roi donnera en mariage à son fils, le futur, actuel Louis VIII.

Des nouvelles sinistres parviennent d'Orient : Marie de Champagne est morte de la lèpre ! Baudouin a disparu à Andrinople !...Alors, Philippe-Auguste songe à marier Jeanne (onze ans !) à un de ses vassaux, Enguerrand de Coucy. Les Flamands n'en veulent pas : ils aimeraient mieux un prince anglais, qui soit de leur parenté ! Pas question pour le roi!

Alors Mahaut propose un arrangement : pourquoi ne pas choisir son neveu, Ferrand, fils de Sancho Ier de Portugal ? Le roi ne l'a-t-il pas élevé aussi à Senlis ?

Il ne dit pas non. On organise le mariage de Jeanne, qui n'est qu'une enfant : elle n'a que onze ans !...

« C'est un peu tôt, j'en conviens, dit Baudouin. Mais ma chère Marie n'en avait que douze et moi quinze, lors de notre union en 1186 : les mariages de souverains ne se mesurent pas à l'aune de la commune pratique !

- Oui. Mais, comme à l'accoutumée, le roi ne cède rien sans profit ! Son autorisation a un prix :il exige cinquante mille livres, que Mahaut doit emprunter çà et là ! (et le frère aîné de ma mère, Gauthier d'Avesnes, en accorde une grande part !)
- Les d'Avesnes sont vraiment de toutes les parties, dans la famille !, sourit Baudouin.
- Son frère cadet, Bouchard, bien plus encore que lui, le pauvre !
- Pourquoi : le pauvre ?

- Je vous en conterai plus tard le drame !

Et je poursuis mon récit :

« Cette somme énorme ne suffit pas au rapace souverain : il veut encore les deux cités d'Aire et saint-Omer, celles qui avaient changé de propriétaires maintes fois, sous Philippe d'Alsace, votre père et vous-même...

- C'est vrai : je les lui avais reprises en 1196, unis aux assauts de Richard Coeur de Lion, qui mourut trois ans plus tard...
- Eh bien, voilà qu'il voulait les reprendre à l'occasion ! Ainsi, il les reprenait, mais sans sortir les armes : en hommage d'investiture,... en corbeille de mariage en somme !
- Les deux jouvenceaux ont du être bien naïfs, pour aller consentir à cela !
- Que oui ! Et Philippe l'a bien compris : il voulut assurer même sa proie : le mariage célébré, il envoya son fils Louis, dans le Nord, pour prendre possession des villes qu'il convoitait. Et il a bloqué, tant les époux que leur duègne, le temps nécessaire pour que les villes soient occupées.

Quand Ferrand et sa femme revinrent au pays, l'accueil froid avait un goût de fiel ! Leurs sujets étaient furieux et Ferrand, berné, plus encore que son épouse !

- C'est vrai qu'il n'en faut pas plus pour que cela finisse par une guerre !

- C'est bien ce qui arriva : le roi avait des troupes aguerries et il dévasta le douaire de Mahaut, puis Bruges et Gand dans la foulée. Il allait atteindre l'Ecluse, où l'attendait une flotte et sept cents chevaliers embarqués pour finir,- qui sait ?- par un assaut sur l'Angleterre. Mais sur les flots, les français ne sont pas aussi fringants : unies entre elles, les barques des flamands et des anglais ont écrasé leur ennemi, qui retourna en terre française...
- Grosse déception pour le roi ! commenta l'ermite.
- Ferrand profita, comme on dit, de la retourne des flots : les villes franco-flamandes lui ouvraient, l'une après l'autre, leurs portes :il n'y trouvait que d'heureux sujets.

Dans le même élan, il s'en vint à Tournai :mais là, il y empiétait directement dans le domaine royal ! La ville résista au mieux. Mais cela dura peu : sur l'autre rive du fleuve, au château du Bruille, mon beau-frère lui facilita la tâche :il entra en ville en peu de jours.

Mais il aurait été plus sage de s'y bien conduire : quoique jeune, il réussit à éviter le pillage. Mais ensuite, il arrêta les consaux en place et les déporta à Gand, où, dit-on, on les fit périr !...

- Imprudence grave de sa part ! La haine des villes, à de telles occasions, est tenace : elle double désormais les épaisseurs des remparts !
- Nous étions en 1213. Et c'est bien ce qui se passa l'année

suivante, au grand dam de nos comtés et de leurs jeunes seigneurs : En Angleterre, Jean sans Terre avait trouvé une nouvelle arme pour défendre son île : lui qui avait été excommunié, tant il avait extorqué de biens d'Eglise, lui qui savait que Rome incitait la France à envahir ses états, ne voilà-t-il pas qu'il fait un pont d'or au légat du Pape : cinquante mille livres ?

Et il lui déclare qu'il se considère désormais comme le vassal du saint-Siège ! Merveille : voici qu'Innocent III protège son nouveau sujet : alors qu'il préconisait au roi de France une invasion, il lui défend d'envahir les terres de son nouveau vassal !...

- Alors que Philippe avait convoqué l'Ost, peut-être ?
- Oui : les troupes de tous ses vassaux : Ils y étaient tous ou presque : y manquait Ferrand, qui avait fait la sourde oreille, on le comprend. Le roi, furieux, s'était écrié alors : « Par tous les saints, ou la France deviendra Flandre ou la Flandre deviendra France ! »
- Je le reconnais bien là, soupira l'impérial paumier .
- Le feu s'allumait de nouveau dans le Nord. Othon IV, notre empereur germanique, neveu de Jean sans Terre, arriva chez nous avec ses mercenaires allemands. S'y sont joints nos hennuyers et les milices brabançonnnes, nous tous vassaux de l'empire, mais aussi les flamands et un fort contingent anglais. J'y étais, comme vous le savez...
- vassal d'Empire, bien entendu !

- J'ai, du reste, campé, le soir de Bouvines, en le bois même que vous habitez aujourd'hui !
 - Ne me contez pas la bataille ! Elle me fut rapportée de toutes parts. J'en eus des échos jusqu'en Italie, où je venais d'arriver.
 - Ce n'était pas mon intention. Mais je ne puis en taire les conséquences pour nos états !
 - Aussi bien est-ce là le but de nos entretiens.
 - Je poursuis donc : après sa victoire, Philippe-Auguste, en même temps, acheva ses conquêtes de la plupart des fiefs des Plantagenet sur le continent. En 1215, un an après la bataille, Jean sans Terre était déposé par ses barons. Le roi français reconnut le régent Penbrooke et le jeune roi Henry III, qui n'était plus bien dangereux pour lui...
 - De coup, j'imagine qu'il libéra ces barons anglais qu'il tenait prisonniers...contre rançon, bien sûr !...
 - Oui mais, de ses vassaux rebelles, Renaud de Boulogne allait mourir en geôle. Mais notre Ferrand a survécu. Et, tant le roi, aujourd'hui décédé, que son fils, votre neveu, l'actuel Louis VIII, le tient toujours enfermé, dans la plus grosse tour de ce Louvre, qu'il construit aujourd'hui.
 - Mais c'est bien ce qui m'étonne, remarqua Baudouin. Pourquoi cette haine, posthume actuellement, puisque mon beau-frère est décédé depuis trois ans ? A-t-il fait faire un voeu à son fils ?

- Que nenni ! Ce qui arrange le roi de France, fait aussi bien l'affaire de votre fille Jeanne, qui n'a jamais livré rançon suffisante pour son malheureux mari !
 - Elle en aurait pourtant bien les moyens ! Ne s'aiment ils donc plus ?
 - Allez savoir ! Elle n'avait que quatorze ans, à l'époque de sa capture ; elle en a vingt cinq aujourd'hui. Mais elle trouve bien des avantages, dit-on, à son célibat, qu'elle finirait par trouver providentiel ! Et le seigneur de Maceren, « gouverneur de la comtesse », doit partager, à coup sûr, son avis !
 - Mais elle laisse aussi toujours la Flandre sans postérité. C'est bien inquiétant...
 - ...et d'autant plus agréable à son suzerain, à qui ne saurait déplaire une telle succession, si un malheur arrivait !
 - Et ma tante Mahaut ? Que devint-elle, pendant ce temps ?
 - Vous pensez bien qu'elle remua ciel et terre pour libérer son neveu ! Bien plus d'effort que la jeune épouse, non ? Mais Philippe n'en a eu cure : cela a certainement hâté la fin de la douairière, en 1218, il a sept ans : elle n'avait plus que haine pour son ingrat neveu !
 - On le comprend sans peine ! Mais, dites-moi : mon neveu Louis n'aurait que bien peu de chances d'hériter, un jour, de la Flandre : ne m'a-t-on pas rapporté que ma seconde

filles, Marguerite, avait deux fils ?

- Sans doute. Mais, là encore, c'est une sombre histoire dont votre gendre, mon oncle Bouchard d'Avesnes, a fait les frais !
- Vous me la conterez alors demain : il fait nuit à présent. Je vous suis très obligé de me détailler ainsi tous nos événements de famille ? Je vais y réfléchir jusqu'à demain. Bonsoir, mon fils ! »

Nous nous retirâmes, l'un et l'autre, en nos cellules.

10.CE PAUVRE BOUCHARD.

Lorsque notre conversation reprit, le lendemain, je proposai de traiter du triste roman de Marguerite et de son mari.

Dès le début de l'entretien, j'eus l'impression que l'ermite devait avoir bien réfléchi au sujet des événements que je lui avais conté la veille.

Il ressentait, certainement, ce que l'absence d'un chef d'état avait fait subir à nos régions.

C'est donc en le sentant déjà bien ébranlé que j'entrepris d'étaler, dans la mesure où je la connaissais, la douloureuse histoire que continuait à vivre mon oncle.

« Votre oncle, Sohier ? Par quelle branche ?

-« Par ma mère, mi Padre : mon père, votre ami d'enfance, épousa Adeline d'Avesnes, la troisième fille de Jacques d'Avesnes, qui avait huit enfants.

- Ah oui ! Ce bouillant Jacques ! Ce qu'il en a fait voir à mon père, tout maréchal de Hainaut qu'il fut ! Il mourut en croisade, je crois ?
- Oui : mon grand-père combattit avec Richard Coeur de Lion, qui l'aimait beaucoup. C'est près de lui qu'il mourut, en combattant devant Assur, en 1191.
- Je m'en souviens bien : Richard m'en a parlé plusieurs fois. Et, entre autres, quand, en souvenir de son compagnon, il arma Bouchard chevalier : J'y étais : c'était du temps du second sacre à Winchester, dès son retour en Angleterre. »

Il ne fallait donc pas lui évoquer la jeunesse de son gendre qu'il avait passé à la cour de Flandre :

- C'est un garçon brillant, de dix ans mon cadet. Je dois avouer que, quand je l'ai vu avant-hier, il portait encore beau ! Il n'a pas, comme moi, les cheveux et la barbe blanchis !
- L'avez-vous vu souvent, au cours de sa jeunesse ?

- Chaque fois que j'allais à Gand : l'oncle Philippe d'Alsace n'avait pas d'enfant et il le considérait comme son pupille et presque son fils.
- Bouchard était un cadet de famille. Et c'est à l'aîné, mon oncle Gauthier, que revint la succession. Il est, du reste, devenu votre neveu, par son mariage, il y a sept ans !
- Ah oui ? Par quelle branche ?
- En épousant Marguerite de Blois-Champagne, en 1218.
- En effet : c'est la nièce de ma femme. Mais Bouchard ?
- Votre oncle Philippe assura donc son éducation, car ce cadet est intellectuellement très doué. Il l'adressa donc à l'université de Paris, où il étudia philosophie et théologie.
- Il en est sorti bachelier. Alors son tuteur, qui suivait ses progrès avec attention, l'a fait nommer au chapitre de Laon...
- ...où existe une école capitulaire, je sais. Bien : le voilà donc assuré au moins d'une prébende convenable !
- Oui mais, ce qu'on ignore dans nos contrées, c'est que les chanoines d'Orléans, où il était passé d'abord, avaient exigé de le voir d'abord pourvu des ordres mineurs. Quoique à contrainte, il a accepté d'être tonsuré comme un sous-diacre. Mais il n'y voyait pas malice. Du reste, à la cathédrale de Tournai, qui est presque chasse gardée de la famille, il a tenu le poste de trésorier jusqu'en 1211.

- Ah ? J'ignorais ce détail de tonsure!
- Mais il est d'importance, pour la suite ! Il ne manque pas de laïques, dans ce chapitre, qui y ont titre et prébende. Et cela ne l'a même pas empêché, comme vous me l'avez dit, d'être fait chevalier...
- C'est vrai.
- Il était donc encore toujours célibataire. Et voici qu'après votre départ en 1202, naît, à Valenciennes, Marguerite. Et, comme votre femme Marie la quitte pour vous rejoindre, croit-elle, à Saint-Jean d'Acre, c'est lui qu'on désigne comme tuteur du bébé, en même temps qu'il aide à la gestion des comtés...
- C'est vrai que c'était trop lourd pour ma tante Mathilde!
- Soit : Il s'occupe donc de la gestion du Hainaut, durant les enfances des fillettes à Senlis. Quand elles revinrent au pays, au moment du mariage de Jeanne, que nous avons évoqué, Bouchard reprend la tutelle de Margot, qu'il aime comme sa propre fille. Elle a, du reste, bien plus que de l'affection pour lui !
- Et comment en vint-on alors à les marier, cher Sohier ?
- Toujours les éternelles balances politiques ! En apprenant le mariage de Jeanne et Ferrand, Jean sans Terre veut jouer un sale tour à Philippe-Auguste : on apprend, en Flandre, qu'il compte demander la main de Marguerite pour son fils, Salisbury. Gros émoi ! Comment éviter de déchaîner la colère de l'un ou l'autre roi...ou des deux ?

- C'est, en effet, bien gênant pour nos Flamands !
- Alors, à la hâte, en 1212 – et Margot n'a que dix ans !-, on célèbre, au Quesnoy, le mariage de Marguerite avec son tuteur : ce sera moins compromettant !
- Oh oui ! Et comment mon royal beau-frère l'a-t-il pris ?
- Lui ? Il connaissait le dessous des cartes : Ferrand avait de grosses dettes en Angleterre (quinze mille livres !), qu'il devait à Salisbury ! Celui-ci allait le faire chanter, pour le faire accepter le mariage ! Mais si celui-ci était devenu impossible, n'était-ce pas jouer un bon tour à l'Anglais ?...
- J'entend d'ici le ricanement de Philippe !
- Bref, les bans ont été publiés à la sauvette. En juillet, le mariage est célébré au Cateau-Cambrésis. Un notaire certifie que les témoins, dont il cite les noms, ont assisté à la consommation de l'union, dans toutes les règles...
- « certifie les avoir vus couchés, nudus cum nuda.. »...je connais la formule : je l'ai vécue à quinze ans et ma Marie à douze !... Mais Margot n'en avait que dix !...
- N'insistons pas : Ferrand établit officiellement son beau-frère comme bailli du Hainaut, avec résidence à Mons. Mais le jeune ménage vient souvent au château de Gand, durant les deux années suivantes.
- Le ménage de Jeanne les accueillait avec plaisir ?

- Oui : ils approuvèrent du reste, à l'occasion, le partage des terres d'Avesnes, le 23 juillet 1212 : la plus grande part en revenait, pour sûr, à Gauthier, rentré d'Orient. Mais celui-ci céda à Bouchard la seigneurie d'Estreugt et une rente de six cent livres de Valenciennes...
- Cadeau de mariage, en somme !
- Mais il y eut des heurts à la question d'héritage de vos biens, quand on apprit votre mort en 1214...
- Ma mort ?... Ah oui, en effet !
- Un accord intervint pourtant : il fut contresigné par les témoins du mariage, dont mon beau-père, Arnould d'Audenarde, Evrard de Tournai, mon beau-frère et mon
- père, Englebert d'Enghien, tous membres de ma famille, comme vous le constatez.
- C'est ainsi que vous savez tous ces détails ! Des contrats, certes. Mais sont-ce des ressentiments qui demeurent et sont les causes des ennuis de Bouchard, par après ?
- En quelque sorte, tout a explosé après Bouvines, oui ! Toutes les parties y sont en présence : Les d'Avesnes sont même des deux côtés : Thierry, qui est devenu de Blois et est donc avec le roi de France ; Ferrand, révolté comme vous savez, est du côté de l'empereur, tout comme notre Bouchard, qui a son jeune frère Guy avec lui : c'est, du reste lui qui a passé son cheval à l'empereur, qui avait perdu le sien au combat !

- Et c'est là que Ferrand est fait prisonnier, mais pas notre Bouchard qui réussit à s'échapper et regagner Gand.
- Jeanne n'avait encore que quatorze ans, cette année-là ! Qui s'est occupé du comté de Flandre, alors ? Bouchard avec Philippe de Namur, peut-être ?
- Jeanne l'aurait trouvé normal. Mais pas le roi vainqueur ! Lui, il a accepté que Jeanne reste en place, mais en mettant bas tous les remparts des villes gallicanes. Et, - Avesnes pour Avesnes, il plaça son vassal Gauthier pour gérer le comté... Du reste, l'aîné de mes oncles n'avait pour ses frères qu'une amitié...très mitigée !
- Et la réaction de Jeanne à ce moment ?
- Dans le moment, elle s'était attendue à voir Bouchard qui assurerait la régence. Mais elle changea d'avis par la suite...ou on lui fit changer d'avis, à cette fillette !
- Comment cela ? Qui est ce ON ?
- Il faut noter que Bouchard insistait alors, pour que sa Marguerite entre en possession de sa part d'héritage. Hélas ! C'est à peu près à ce moment-là que Jeanne a une initiative, qui allait se révéler catastrophique pour sa soeur et son beau-frère. Mais j'ai l'impression que ce fut l'oeuvre des frères Clément, conseillers et espions du roi et qu'on ajouta cette clause, conditionnant son maintien à la tête de la Flandre.

- De quoi s'agit-il ?
- Elle écrivit à la cour de Rome mais je crois plutôt qu'on a rédigé la lettre à sa place et qu'elle a du signer . Elle a prié la Curie de faire invalider le mariage de sa soeur, et avec des arguments avancés, qui montrent bien que ce ne pouvait provenir que de gens ignorants des faits...
- Quels sont les moyens avancés ?
 - D'abord : que le mariage a été clandestin !
 - Impossible dans ce cas : l'acte notarié le confirme !
 - Et ensuite ?
 - Qu'il s'agissait d'un rapt par séduction !
 - Mais non, puisque Bouchard était tuteur de la petite !
 - En trois : la parenté des époux !
 - Parenté ? Elle n'est que lointaine , sinon elle sauterait aux yeux : l'Eglise ne va pas au delà du quatrième degré !
 - Mais le dernier argument est le plus grave : on l'ignorait ici : l'engagement du mari dans les ordres sacrés !
 - C'est un point fort délicat. Encore qu'il y ait nombre de précédents, où, même à postériori, le Pape a détaché des liens d'Eglise et rendu à la vie civile tel prince, qui devait assurer la succession d'un fief : Philippe d'Alsace l'obtint même pour un de ses vassaux.

- Que dire de Chilpéric II, moine qui devint roi français ! En tous cas, la lettre parvint aux cardinaux, au concile de Latran en 1215. Sans nul procès, ceux-ci balayèrent les premiers arguments, mais retinrent le dernier !
- Il y a sûrement du Philippe-Auguste là-dessous ! Il connaît fort bien la cour de Rome !
- Toujours est-il que mon oncle s'est trouvé engagé, sous peine d'excommunication des deux époux, à quitter sa femme et à rejoindre la cléricature ! Bouchard était sidéré à l'annonce de cette décision du concile !
- On le comprend sans peine ! Et s'est-il rebellé ?
- Rebellé ? ...Et comment ! »

Je détaillai à Baudouin la tragique équipée qui suivit : bravant les interdits de l'Eglise, voilà ce « chanoine » quadragénaire, follement épris de sa petite femme qui pourrait être sa fille !

Il s'enfuit avec elle aux fins fonds des Ardennes, chez le comte d'Houffalize. Celui-ci accueille les fugitifs dans son château. Et là, filant le parfait amour, la jeune Margot a donné naissance à Jean d'Avesnes en 1218 (elle a quatorze ans !), puis à Baudouin l'année suivante !

Mais le Luxembourg est en conflit avec ses voisins et parents de Namur ! Bouchard et son jeune frère Guy forment des bandes, qui ravagent la région.

Guy est tué par des paysans. Bouchard est fait prisonnier et est livré à Jeanne, contre rançon. Elle l'emprisonne alors à Gand, où il reste enfermé pendant deux ans.

Marguerite n'arrive pas à le faire libérer. Alors, elle quitte Houffalize. Avec ses deux petits, elle va résider au Rosay, chez ma tante Alix d'Avesnes, deuxième soeur de Bouchard qui a quatre enfants.

De là, elle écrit à Rome pour demander la validation du mariage, la levée de l'interdit qui la frappe. Ou, tout au moins, la légitimité de ses deux enfants, considérés comme des bâtards !

« C'était en quelle année ? demande l'ermite.

- Il y a cinq ans, je crois.
- Donc sous le Pape Honorius : il devait au moins lui accorder son retour dans le giron de l'Eglise et la reconnaissance des enfants, puisqu'elle était dans l'ignorance de l'état clérical de son mari, quand elle s'était unie à lui !
- Eh bien, Rome ne répondit pas : silence absolu !
- Je ne m'en étonne pas : Dieudonné (pardon : Philippe Auguste) était derrière ! Ce sont justement les enfants qui sont gênants : comme ma fille aînée n'en a pas, tant que ceux-ci demeurent bâtards, ils n'ont aucun droit à l'héritage des deux comtés : tout est cousu de fil blanc !
- Toujours est-il qu'en 1221, la pauvre et les garçonnets

font le voyage à Gand. A force de pleurs et d'insistance, elle a fini par obtenir de sa soeur la libération de son mari. Mais à quelles conditions !...

- Lesquelles donc ?
- Que Margot devra quitter son mari et ne plus le revoir : cette séparation sera contrôlée par vingt garants...
- Comment savez-vous cela ?
- Mon père et mon beau-père en sont !
Quant à Bouchard, il devrait aller personnellement à Rome, pour demander la levée de l'interdit...
- Et ils ont accepté ?
- Tout : Bouchard espérait plaider victorieusement sa cause. Avant son départ, les deux époux ont même signé une donation pour leur hôte d'Houffalize, en 1222.
- Ce qui prouve que leur accord était complet, non ?
- Oui. Mais, quand mon oncle arriva à Rome, le Pape exigea de lui qu'il assure la défense des places fortes assiégées par l'Infidèle, ce qui le laissa dans l'attente durant de longs mois. Et, quand il revint...
- Quand il revint ?...
- Tout était brisé, consommé : Margot, la pauvre, avait bel et bien été circonvenue en cour de Flandre. Elle avait

accepté, vue l'annulation de sa première union, de s'unir de nouveau, à l'instigation de sa soeur. Et c'est avec ce Guillaume de Dampierre, son cousin, dont elle attend un enfant !....

- Comment ? Mais Dampierre, lui, est parent au quatrième degré, ce qui est prohibé par l'Eglise : cet enfant sera donc aussi un bâtard...et c'est un autre cas d'annulation qu'une pauvre tonsure de sous-diacre !...
- Le Saint-Siège le lui a fait savoir aussi !
- Ce qui, une fois de plus, n'est pas pour déplaire au roi de France : et maintenant, c'est Louis, mon neveu ! Et c'est lui qui hériterait des comtés, si tout reste en état ! Eh bien vous m'en apprenez de belles, mon cher Sohier ! »

Baudouin circulait comme un lion en cage :« Dire que mes enfants excommuniés ont un père franciscain !

- Tous les grands à leur tour, me semble-t-il, ont frisé quelque interdit et en ont été frappés quelques jours ! Vous-même, mi Padre, n'y avez pas échappé, que je sache ?
- Ne vous moquez pas : François d'Assise lui-même a été à deux doigts d'être excommunié par le Saint-Siège. Et dire qu'il est aujourd'hui porteur des stygmates de la Passion de Notre-Seigneur ! Est-il plus éclatante manifestation de l'avis du Très-Haut, à son endroit ? »

Dans la nuit qui tombait, la cloche de l'abbaye sonnait par trois fois les notes de l'Angélus. Nous le récitâmes ensemble.

« Pauvre Bouchard ! Comment vit-il ces malheurs ? continua l'ermite de Glançon.

- Il a voulu reprendre ses enfants, en retournant à Gand. Et là, il a appris que Margot est mère d'une petite fille, bien sûr illégitime, et qu'elle a laissé confier ses deux enfants du premier lit...à son beau-frère du second !...
- Son beau-frère, dites-vous ?
- Oui : Archambaud de Bourbon, frère aîné de son mari !
- Les enfants, otages en France, en quelque sorte ! Et on oserait prétendre que tout cela n'est pas manigancé par la cour royale ? Mais qui donc commande en ce pays ? grondait mon impérial interlocuteur.
- En tous cas, il est interdit à Bouchard de visiter ses deux petiots. Et il ne peut supporter cette contrainte. Je le comprend tout à fait :il ferait beau que je ne puisse vivre avec les trois miens !
- Bon ! Il se fait tard à nouveau ! Nous nous verrons demain !... Vous m'en avez appris de bien amères et bien tragiques, mon fils ! Je vais réfléchir à tout ceci, cette nuit et j'y méditerai, durant la journée de demain ; c'est Mercredi-Saint...
- ...et l'Office des Ténèbres !: Flandre et Hainaut y devront ils y rester pour toujours enfouis ? demandai-je.

Il ne répondit pas à ma question. Il ouvrit la porte et il

s'enfonça dans la nuit du couloir...

11.OFFICE DES TENEBRES

C'était Mercredi-Saint. La journée, comme les précédentes, se passa en alternance de méditations et d'offices en commun. Ceux-ci furent beaucoup plus longs, émaillés de lectures des prophéties et d'interminables Lamentations de Jérémie...

Près de l'autel, un grand chandelier triangulaire en cuivre brillant flamboyait de ses quinze cierges, qu'un acolyte éteignait à la fin de chaque psaume.

Isolé au premier rang des retraitants, l'ermite était tout à sa dévotion. Par instant, à la fin des lectures, quand il se redressait et abaissait sa capuche, mes yeux se fixaient, inévitablement sur la trace blanche, qui marquait sa tempe.

En ces instants, mes pensées revenaient sur l'objet de ma démarche. Quelles en seraient les suites ?

J'avais à présent fait le tour principal des évènements. Mais devrai-je à présent me faire plaideur, après avoir été chroniqueur ? Et quelles seraient les conclusions que tirerait Baudouin de mes informations ?

J'attendis la suite avec impatience. Entre vêpres et complies, j'allai trouver l'ermite de Glançon dans son humble cellule.

Agenouillé sur le prie-Dieu de chêne sombre, à droite de la fenêtre, il achevait une prière, quand j'entrai. Il se redressa et me pria de m'asseoir sur la couche rustique, s'allongeant au long du mur de gauche.

Une simple croix décorait l'autre paroi, verte sur l'austère mur blanchi de chaux. Elle s'auréolait des derniers rayons du soleil couchant. Je la fixais intensément.

« Est-ce la croix que vous regardez, mon cher Sohier ?

- Oui, mi Padre. Et surtout l'inscription, qui s'y trouve gravée : « In hoc signo, vincis... »
- Y trouvez-vous, comme moi, objet de méditation ?
- « Par ce signe, tu vaincras ! » Comment ne pas y penser ? Telle elle apparut à l'empereur Constantin, le fondateur de votre Constantinople...
- Et vous pensez que cette prophétie s'adresse maintenant à moi ?...comme elle le fut pour le fondateur de l'empire d'Orient ?
- Pourquoi pas ? Vous remarquerez que cette croix est verte comme celle qui frappe, sur leurs hauberts, nos chevaliers hennuyers et flamands ! »

En effet, les Croisés se reconnaissaient à la couleur de la croix qu'ils portaient sur la poitrine ou sur l'épaule : rouge pour les français, blanche pour les Britanniques et verte pour les nôtres...J'ajoutai :

« Sous votre bure, la portez-vous toujours ?

- Ce serait encore souvenir trop profane ! Il me suffit de la porter dans mon coeur !
- Mais la gardez-vous verte, mi Padre ? La Flandre et le Hainaut ont-ils encore place en vos pensées ?
- Pensez-vous qu'ils ne demeurent pas dans l'esprit de leur ancien souverain ? Aurais-je, ces derniers jours, prêté peu d'attention à ce que vous m'en avez conté ?
 - Ce mot « ancien » me fait mal, mi Padre ! Pour nous qui vous savons vivant, vous êtes toujours notre comte bien aimé !
- Et vous voudriez le voir revenir parmi vous, dans toute la pompe impériale ? C'est cela, sans doute ?
 - Comment vous le cacher ? C'est notre voeu le plus cher. Et ce serait, sans aucun doute, celui de tout votre peuple, s'il avait le bonheur de vous savoir de retour !
 - Ne prenez pas vos désirs pour des réalités, mon cher fils ! Y a-t-il plus versatile au monde que la foule des humains ?
 - Mais...dans ce cas ?...
- Ce ne pourrait être vrai que si la perspective d'un retour semblable faisait entrevoir qu'il va dans le sens de ses intérêts !
 - Oh ! Mais vos sujets sont bien plus affectionnés que ça ,

Monseigneur !...pardonnez-moi : mi Padre !

- Vous êtes encore bien naïf, mon fils : un homme reste un homme. Et, quand il y va de ses biens et ceux des siens...
- Mais vous le savez bien, pourtant : après ce que je vous ai fait entrevoir, leurs intérêts à tous suivent le chemin de leurs penchants !
- Croyez-vous ? La fortune de nos comtés dépend bien fort, et d'avantage de celle d'Angleterre que de celle de France C'est cette dernière qui prospère. Il semble que nos amis d'Outre Manche se trouvent au creux de la vague... Les Plantagenet sont bien amoindris sur le continent...
- Mais leur fortune insulaire est intacte. Votre présence en Flandre, leur principale amie de toujours, apporterait une force supplémentaire à Penbrooke et Henry III. Leur soutien financier permettrait de lever, chez nous, toute une armée de communiens. Avec elle, vous assureriez la reconquête de toute la Flandre gallicane perdue ! C'est là que vous trouveriez un accueil...délirant !...
- Rêve de gloire, mon cher Sohier ! Mon temps est passé et je suis un vieil homme, à présent : il se doit tout à Dieu !
- Mais, Monseigneur ? Songez-vous à vos sujets ? Voilà dix ans qu'ils sont dirigés par une gamine : elle lâche, jour après jour, ses apanages à un cousin, souverain rapace. Lui, il ne songe qu'à agrandir ses états, jusqu'à hériter des vôtres, par des moyens douteux ! Elle, elle se

plait à fonder des hospices, qui cache le débordement de ses moeurs !...

- Vous oubliez un peu vite que c'est ma fille, Sohier !
- Pardonnez-moi, mi Padre ! Vous oubliez aussi qu'elle n'est pas seule : vous en avez une autre, Marguerite...
- C'est vrai.
- Elle a des enfants. Vous oubliez vos deux petits-fils, que le roi de France garde proprement en otages, pour s'assurer de la quiétude d'une vassale, au point d'ignorer jusqu'à son mari !... »

L'anachorète s'était levé. Il arpentait la cellule en silence. Parfois, il s'arrêtait et fermait les yeux. Parfois aussi ses lèvres remuaient, sans qu'aucun son n'en jaillisse. Et je lisais, plus que je n'entendais ce qu'elles prononçaient :

« ...mes petits-fils... »

Il revint s'asseoir sur le tabouret qui voisinait la table :

« Voilà cinq ans que j'ai endossé la bure franciscaine. Certes, je n'ai point sollicité ni n'ai été admis aux ordres sacrés. Nombre de mes frères sont, comme moi, anachorètes volontaires, mendiant pitance journalière, sans rien prévoir pour le lendemain. Nous nous sentons pourtant tous d'Eglise, bien plus peut-être que ne le sont souvent les prélats prestigieux qui peuplent nos évêchés...

- ...ou les ministères du Pontife romain !...

- ...avec, il est vrai, bien plus de souci pour les intérêts temporels que pour la sauvegarde de l'enseignement du Sauveur, oui.
- C'est la plus éclatante leçon que votre cher François d'Assise adresse à toute la chrétienté !
- Sans aucun doute. Mais cette redécouverte de la pureté évangélique, du détachement des biens de ce monde, ne s'adresse pas seulement aux clercs tonsurés, mais bien aussi à ceux, nobles ou manants, qui semblent trop oublier qu'ils n'y sont qu'éphémères voyageurs ! »

Ces propos édifiants semblaient faire dévier notre entretien et il me sembla qu'il fallait y revenir :

« Ce souci de témoignage vous honore, certes. Loin de moi l'idée qu'il n'est qu'inutile mortification ! Mais ne croyez-vous pas qu'il y a, pour certaines destinées, des obligations, même temporelles, qui doivent prendre le pas sur certaines autres, spirituelles, aussi nobles soient-elles ?

- Ah, mon cher Sohier, c'est bien là que réside la véritable question ! Ce ne sont pas, disait Jésus, ceux qui crient Seigneur, Seigneur, mais ceux qui font la volonté de mon Père, qui entreront aux cieux. Mais quelle est, pour moi, la volonté du Père ?
- N'est-ce pas pour la suivre que vos pas vous ont ramené au pays ?
- Je me suis rapproché des miens, pour les voir vivre, les écouter deviser, les petits comme les grands. Je songeais

ainsi à préciser en moi les chemins, où mon labour serait le plus utile aux hommes.

- Pensez-vous donc à ceux, de votre famille, qui sont et seront appelés à vous succéder ? Je pense à mes jeunes cousins d'Avesnes : quel sera leur destin ? Même leur vie ?... Le roi Louis VIII, qui porte le surnom de Lion, comme son grand-père, votre père, ne voit-il pas en eux un obstacle gênant pour ses projets sur vos états ?
- J'ai bien compris que c'est pour cela que fut brisé l'union de Bouchard : plus d'héritier légitime en Flandre, c'est du pain béni pour l'agrandissement du domaine royal !
- Vrai, mi Padre ! Mais comment même un roi français, aussi puissant soit-il, pourrait s'opposer à son oncle, paré de la pourpre impériale ?... Une telle présence vaudrait mieux que toute une armée ! Votre lignage remonte bien jusqu'à Charlemagne, bien plus que celui d'un Capétien ! Soyez sûr qu'il tremblerait devant vous !
- Sa crainte serait sans lendemain : je n'ai, pour mes comtés, que des souhaits de quiétude à formuler.
- Cette disposition vous honore, mi Padre. Mais si vous n'avez, aucun attrait pour la couronne, vous pourriez du moins assurer celle-ci sur la tête de vos petits-fils, par votre seule présence !
- Comment cela ?

- Croyez-vous que Rome pourrait, longtemps encore, refuser la légitimité à deux enfants, que leur impérial aïeul, croisé glorieux entre tous, reconnaît comme les siens ?
- Encore faudrait-il qu'il les tienne à la main ! Ne m'avez vous pas dit que Louis les fait tenir en une geôle ?
- En geôle est un grand mot ! Disons qu'il en fait assurer « la garde noble » par un des siens : ils sont à Châtillon...
- Archambaut n'est donc pas prêt de les lâcher dans la campagne ! Et ils ne sont pas d'âge à s'échapper de son château !
- Aussi pourrais-je bien trouver un moyen pour les faire sortir...
- Lequel, mon fils ?
- Mon beau-frère, de Sotteghem, est bien en cour à Gand. Il est lié au ménage de Marguerite. Si je lui fais demander par ma femme, sa soeur, il pourrait inviter les enfants chez moi et les chercher à Châtillon...en faisant un crochet par Valenciennes... »

Baudouin resta pensif, un instant. Puis, souriant :

« Les seigneurs de Sotteghem se sentiraient-ils donc une soudaine vocation de ravisseurs d'enfants ?

- Si c'est pour les arracher aux véritables receleurs et les rendre à leurs parents naturels ? Certainement ! »

Le Padre ne répondit pas : il s'avança vers le prie-Dieu, il y saisit son livre d'heures, que je lui connaissais depuis notre première entrevue : c'était, semble-t-il, son seul bien précieux.

« Sohier, me dit-il, nous arrêterons ici nos entretiens. Il me semble que vous avez bien rempli, comme vous me le proposiez, votre mission d'informateur à mon endroit.

Souffrez que je médite désormais durant les trois jours qui commencent. Prions, chacun de notre côté, pour que le Seigneur nous éclaire !...

Ce dimanche de Paques, je vous donnerai réponse aux voeux que vous formulez !... »

Je lui souhaitai bonne nuit et me retirai dans ma cellule.

12.RESURRECTION !

Après le très long office de la nuit du Samedi-Saint, je m'endormis lourdement, malgré l'impatience bien compréhensible, qui m'assaillait depuis trois jours.

Je manquai les offices de matines et de laudes et n'arrivai à la chapelle du couvent, que pour l' »Asperges me » de la messe de Paques.

La nef, comme le chœur, brillait du feu d'une bonne centaine de cierges. L'autel et les statues des saints étaient fleuris d'une foule de bouquets printaniers, que les enfants du hameau avaient récolté, la veille, dans les bois d'alentour

Hommes et femmes, parés de leurs plus beaux atours, se pressaient sous les voûtes de pierre blanche.

Aux purs élans des voix féminines, parvenus des invisibles stalles des moniales, ils répondaient en un approximatif latin, qui fleurait bon l'accent picard.

Dès le double Alleluia, qui renvoyait les fidèles au grand « Ite Missa Est ! », je sortis dans la cour d'entrée. J'attendis avec angoisse la sortie de l'ermite de Glançon.

Il n'apparut sous le porche qu'après le départ des derniers fidèles.

Sa capuche rabattue, la longue barbe et la chevelure léonine lui faisaient, dans le soleil printanier, comme une auréole ! Il cligna des yeux, un instant, sous le feu de la vive lumière. Puis, m'apercevant, il s'avança, en souriant, jusqu'à la porte de la maison d'hôtes :

« Christ est ressuscité, mon cher Sohier !, me dit-il. C'est ainsi que se saluent aujourd'hui les chrétiens d'Orient à Constantinople !

- Oui ; Christ est vraiment ressuscité, vous répondrai-je, comme c'est aussi leur réponse, en ce jour....
Mais fêtons-nous aujourd'hui une autre résurrection ?
Et pourrai-je m'adresser à vous, en disant Monseigneur ?

- Ne changez rien à vos habitudes, Sohier ! J'aime tellement vous entendre m'appeler « Père » et vous appeler : mon Fils !
- Mais comment dois-je entendre votre propos ? Auriez-vous décidé de retourner en ermitage ?
 - Non, mon fils. Soyez heureux du résultat de vos plaidoiries : je compte bien laisser la rumeur courir et réapparaître dans les comtés. »

Et, voyant mes yeux qui s'allumaient, il ajouta :

« ...mais à une seule condition !... »

J'écoutais à peine ; le sang m'était remonté aux tempes ; mes joues brûlaient, comme du feu :

- ...laquelle, mi Padre ?
- ...que je demeurerai ici, à Fontenelle, jusqu'au moment où je pourrai embrasser mes petits-fils. Quand ils seront annoncés, et à ce moment seulement, je quitterai la bure, pour reprendre le haubert frappé de la croix verte. »

J'étais confondu de bonheur :

« Ah, mi Padre, il ne faudra que quelques jours pour que cette rencontre se réalise. J'irai, aujourd'hui même, annoncer à Mortagne la nouvelle à Evrard. Quant à moi, je poursuivrai ma chevauchée jusqu'au château de Sotteghem et j'y avertirai mon beau-frère Gilbert de la décision que vous prenez.

Comme je le connais, je ne serai pas encore débotté qu'il s'envolera vers Châtillon ! »

Baudouin souriait de mon exaltation :

« Tout doux, tout doux, mon bon ! Il nous faut convenir d'une date raisonnable, pour ces retrouvailles.

- Oh, vous savez, il n'est besoin que de quelques jours : que diriez-vous d'une semaine ?
- Si vous croyez que cela suffit...Bien ! Disons donc à la Quasimodo : le Blanc dimanche, 12 avril !
- Oh oui : Quelle merveilleuse signification : le jour du retour du Seigneur, au milieu de ses apôtres !
- Ne soyez pas sacrilège, mon fils ! Ne me comparez donc pas toujours, moi, l'humble moine, avec le Sauveur du monde !

Eperdu de joie, je l'écoutais bâtir le déroulement de ce nouvel avènement et de ses suites. Mais Baudouin ne voyait visiblement pas l'avenir, comme je le concevais.

Pour ma part, je l'imaginais, empereur triomphant, dirigeant la reconquête de ses états, éventuellement les armes à la main. Mais il n'était pas prêt pour accepter de telles visions d'avenir. Pour sa part, il se voulait pacificateur, usant de son indéniable prestige, pour calmer les appétits belliqueux de ses vassaux, voire des suzerains de la Flandre, comme du

Hainaut... Ce qu'il voulait surtout, c'était asseoir l'autorité future de ses très jeunes descendants, en les faisant légitimer par l'Eglise, dont il demeurerait un très fidèle sujet.

« Jamais, disait-il, je ne me montrerai en public autrement qu'encadré de mes deux petits. C'est pour eux, et pour eux seuls, que j'accomplis cette démarche, qui me coûte plus que vous ne l'imaginez !

- Mais, Padre, vous êtes bien d'âge pour régner : certains souverains arrivent alors à peine à hériter des pouvoirs de leur père !
- Beaucoup d'autres, Sohier, sont morts, à cinquante cinq ans... Je n'aurais plus, pour nos comtés, la fougue que donne la perspective d'une longue vie à venir. C'est cela qui leur garantirait un avenir harmonieux. »

Nous devisâmes ainsi quelques instants encore. Mais je le priai de m'excuser. Il me tardait d'entreprendre ma chevauchée, en messager de l'heureuse nouvelle...

Tel un père, il me donna l'accolade.

L'oncle Bouchard avait passé toute la semaine à Mortagne, auprès de sa nièce et de mon beau-frère. C'est avec la joie qu'on devine qu'il apprit l'heureux dénouement de mon ambassade.

Tout l'avenir s'éclairerait-il enfin pour lui ? Bien sûr, si Jean et Baudouin d'Avesnes étaient enfin présentés au monde, comme les authentiques descendants de la noble famille de Flandre et de Hainaut, l'autorité ecclésiastique devrait s'incliner devant

un garant aussi prestigieux que le chef incontesté de la croisade.

Alors peut-être son union pourrait-elle être reconnue par le Saint-Siège. Le second mariage de Marguerite serait cassé d'office : n'était-il pas déjà infirmé par lui ? Et lui-même, tuteur de ses enfants, serait-il nommé régent des comtés, par la volonté de son beau-père, si celui-ci, comme cela semblait être son intention, songeait à se retirer en quelque monastère, loin de la vie publique ?...

Bouchard m'embrassa donc très affectueusement. Puis, nous arrivâmes à parler de la clef du problème : le retour des enfants.

Je lui parlai de mon idée de faire appel à mon beau-frère : Gilbert pourrait aller les chercher dans leur retraite.

« Certes, me dit-il, les Sotteghem sont liés à la cour de Jeanne et Gilbert est intime des Dampierre. Mais jamais, j'en ai peur, il n'acceptera de se brouiller avec eux, et surtout avec sa suzeraine, en trahissant leur confiance.

- Aussi bien vais-je lui proposer une démarche, qui le laisserait blanc, comme agneau nouveau-né : si, par exemple, il proposait d'aller chercher les petits, pour leur faire connaître leurs cousins d'Enghien, du même âge qu'eux, qui pourrait y trouver à redire ?
- Mais crois-tu que Jeanne sera dupe longtemps ?

Evrard se mêla au débat :

« Elle ne connaît rien encore de la résurrection de son père. Profitons donc de l'effet de surprise !

- Oui mais, rétorqua Bouchard, quand la nouvelle éclatera au grand jour, n'aura-t-elle pas du ressentiment envers Gilbert. Comment jugera-t-elle cette évidente trahison ?
- Elle en pourra juger de même, dit Evrard, pour tous les vassaux, qui formeront escorte à l'Empereur : nous y serons tous rebelles, à ses yeux !
- Bien sûr, répondit Bouchard : pour moi, j'en ai pris mon parti : elle le sait. Mais l'imposerons-nous à Gilbert, qui est bien plus intime que nous à Gand ? ET il pâtirait bien d'avantage, en cas d'échec. »

Un idée se faisait jour en moi...

« La route de Châtillon vers Gand passe, naturellement par Reims, Laon et Valenciennes. Il n'aurait donc à faire aucun détour à envisager, pour passer par ici.

Pourquoi, mon oncle, n'irais-tu pas t'embusquer sur le trajet ?

- L'idée est plaisante, cher beau-frère, dit Evrard : l'oncle pourrait attendre les voyageurs, par exemple au passage du Quesnoy, lieu où il se maria, voici treize ans !
- Il est vrai que ce serait un endroit tout indiqué, dis-je. Ne serait-ce que parce qu'il rappellera à Marguerite, quand elle l'apprendra, le souvenir des heureux jours...qu'elle semble avoir oublié un peu trop vite !...
- Ah, soupira Bouchard, que n'ai-je encore mon frère Guy

avec moi, pour une telle expédition ! En tout cas, je suis bien déterminé à la mener à bonne fin !

- Le succès est garanti d'avance, l'encouragea Evrard.
- Mais surtout, dis-je, je dois être en mesure d'assurer mon beau-frère Gilbert que la capture se fera, sans aucun risque de sang versé !
 - Me crois-tu si cruel que j'irais étaler un tel spectacle aux yeux de mes propres fils ? ironisa Bouchard.
 - Non bien sûr, cher oncle, dit Evrard. Mais il me semble pourtant qu'un simulacre d'attaque, devant des témoins non avertis...
- ...ne serait, dis-je, pas pour déplaire : la blancheur d'agneau de Gilbert, même s'il est lui-même mis au parfum, comme on l'imagine, ne saurait être contestée, tant il y aura eu de témoins !...
 - Compte sur moi pour organiser une belle embuscade ! dit Bouchard. Qui s'étonnerait, du reste, de voir un père, évincé, user de la force, pour reprendre les enfants que, par ruse, on lui a injustement arrachés ?
 - Dès l'opération réussie, ajouta Evrard, il faudra que tu envoies ici un émissaire des plus rapides. J'aurai, d'ici-là, rassemblé au château, tous les vassaux fidèles. Avec eux, nous partirons à Fontenelle, sur l'heure !
 - C'est donc à l'abbaye que se fera le rendez-vous, convint Bouchard.

- Et soyez assurés, conclut Evrard, que nous ferons du bruit en route : un sacré tapage ! Il faudra qu'on l'entende au loin, jusqu'au château des Comtes à Gand ! »

Elisabeth, toute à sa broderie, près de la fenêtre de la salle des hôtes, manifesta sa présence par un simple commentaire :

« Les beaux projets que voilà, Messieurs les conspirateurs ! Et quand est prévu le jour du dénouement ? »

- Dans huit jours, pas un de plus, ma chère soeur, lui dis-je. J'ai convenu avec Baudouin que sa première apparition en public aurait lieu, le jour de la Quasimodo !
- Il nous faudra bien du labour jusqu'alors, ajouta Evrard. Je n'ai pas un jour de trop, pour assurer à la cérémonie un lustre, en rapport avec son importance !
- Quant à moi, dis-je, je n'ai même pas une minute à perdre et je prend congé au plus tôt : je repars vers Audenarde et Sotteghem, afin de commencer l'opération, sur l'heure !

13.LE BLANC DIMANCHE

Je ne revis mon beau-frère, Gilbert de Sotteghem, que quelques semaines plus tard : j'évoquerai plus loin les amusantes circonstances de la visite que je lui fis à Gand. C'est alors qu'il me raconta, en détail, l'équipée, qui fut la conséquence de ma démarche à Fontenelle.

Comme je l'avais prévu, je n'eus guère à insister pour qu'il me prête son concours. L'aventure plaisait à l'excellent cavalier qu'il était.

Dès le lendemain, il obtenait de la comtesse Jeanne l'accord à l'invitation qu'il formulait : tant Enghien que Sotteghem ou Audenarde étaient ses plus solides vassaux et donc bien en cours.

Dès que la permission fut accordée, Gilbert se lança sur les routes, relayant sans perdre haleine, tel un messager royal.

Le mercredi soir, il arrivait au château de Châtillon. Il y fut accueilli en ami par Archambaut de Bourbon-Dampierre, heureux de recevoir les missives que son frère Guillaume de Dampierre avait confié au vigoureux chevalier.

Quant à eux, les deux petits garçons étaient au comble de la joie : la perspective de ce beau voyage, qui leur permettrait de revoir leur maman... puis des journées à partager avec trois enfants de leur âge, les incitaient à hâter le départ.

Dès le jeudi, l'équipage qui devait les emmener était prêt, avec une escorte de quatre cavaliers champenois.

Le retour se déroula à bon train, bien entendu plus lentement que le parcours exceptionnel d'un messager solitaire de la qualité de mon beau-frère.

Le premier soir, on fit halte à Troyes et, le vendredi à l'archevêché de Reims. Le samedi, Gilbert pressa le départ, pour les raisons que l'on devine.

A midi, ils arrivèrent à Coucy. J'avais conseillé cet arrêt, car Yolande, fille du seigneur de l'endroit, était devenue ma nièce, depuis son mariage avec Arnould de Mortagne.

L'après-midi, on abandonna au château le véhicule trop lent. Du reste, le chemin de halage de la Sambre était trop étroit et encombré : la chevauchée se poursuivit avec les enfants en croupe.

Quand les voyageurs quittèrent la rivière, à Landrecies, une bonne heure de randonnée les séparait encore du Quesnoy, que Gilbert avait convenu d'atteindre au début de la soirée.

La traversée de la sombre forêt de Mormal s'achevait, quand, au détour d'une laie sommière, une vingtaine de cavaliers, armés en guerre, les entourèrent, en jaillissant des fourrés.

Les Champenois n'eurent pas le temps de dégainer leurs épées. Ils furent promptement démontés et désarmés : la surprise fut totale !

Bouchard d'Avesnes, resté en arrière de ses hommes, s'avança vers le sire de Sotteghem, qui avait les deux enfants accrochés à ses jambes...

Gilbert avait plaisir à raconter la scène :

« Si tu avais pu voir, Sohier, comment les enfants, en ces quelques instants, passèrent de l'effroi le plus profond à la joie la plus éclatante !

- Ils étaient pourtant bien petits, quand ils furent séparés de leur père. L'ont-ils reconnu, tout de même ?

- Disons que je les ai un peu aidés ! Mais Bouchard lui-même était si heureux de les revoir, ces deux garçons de sept et six ans, qui l'avaient quitté quatre ans plus tôt, que ce fut plus fort que lui : il sauta de cheval et courut les serrer dans ses bras !
- Et toi-même, comment t'en sortais-tu ?

Alors Gilbert, à l'abri des oreilles indiscrètes, éclata de rire : comment aurait-il pu s'opposer aux retrouvailles, quand un des fidèles du seigneur d'Avesnes l'enserrait par derrière, et qu'il sentait un couteau de chasse pointé contre sa gorge ?

Admettons qu'il fut consentant, soit, et qu'il ne faisait aucun effort ni aucune manoeuvre pour se libérer ! Mais il fallait donner le change à son escorte champenoise, témoin de la scène : il protesta hautement, promettant d'en faire un rapport musclé à la comtesse Jeanne : elle ferait certainement prendre des sanctions sévères, fut-ce par le Roi de France !...

Le Roi ? s'étonnait Bouchard : qu'avait-il à connaître d'une action qui se passait en Hainaut, terre d'Empire ? Que ce soit un roi ou même un empereur ; rien ne l'empêcherait de reprendre ses deux fils, qu'une scandaleuse décision de Jeanne avait écartés de l'amour naturel de leur père !

Là-dessus, il avait saisi les deux petits dans ses bras puissants. Il les avait placés sur l'encolure de son cheval. Puis il avait sauté en selle, escorté par quatre de ses gens.

Les autres avaient emmené Gilbert et les siens désarmés, en direction d'Avesnes, qui n'était pas bien loin. La nuit tombée, ils avaient relâché les Champenois, leur rendant leurs armes.

Quant à mon beau-frère, il rentra chez lui, tout ravi de la si originale aventure, dont il en aurait bien à conter !

Et c'est ainsi que, le samedi soir, un des cavaliers d'escorte s'élança, messenger de la bonne nouvelle, jusqu'à Fontenelle et Mortagne.

A l'abbaye, depuis le matin du samedi, on voyait arriver des équipages de divers vassaux qu'Evrard avait fait prévenir, depuis le lundi : tout se passait donc comme prévu !

Tous ces gens logeraient au château de Valenciennes, cette nuit-là, dans l'attente de l'importante cérémonie du lendemain.

Bouchard et ses garçons les rejoignirent vers les huit heures. Et les barons, assurés par ce premier succès de l'entreprise, les entourèrent avec chaleur.

Pendant ce temps, Evrard m'avait rejoint à Fontenelle, auprès de l'ermite de Glançon. Avec lui, il avait amené domestiques et équipages, ainsi que tout ce qu'il avait rassemblé de plus somptueux comme hauts-de-chausses, juste-au-corps, cotes d'armes et autre vêtements.

Armes damasquinées, hauberts frappés de la croix verte, écus aux armes de Flandre et de Hainaut avaient été préparés au château de Mortagne, durant toute la semaine.

Un barbier avait rajeuni et donné forme à la barbe et à la chevelure du noble paumier. Baigné, lavé de frais, Baudouin, le lendemain, se trouvait dans cet équipage : la noble allure de

l'Empereur de Bysance renaissait, majesté qu'il avait quittée vingt ans plus tôt...

C'est dans une telle apparence que, le lendemain, jour de la Quasimodo, il reçut, dans la chambre d'hôtes de l'abbaye, ses deux petits-fils, que leur père lui amena, dès les huit heures sonnées.

Ce fut un moment extrêmement émouvant : son départ pour la croisade avait privé le vieux monarque de toute joie familiale. Et voilà que, sans avoir connu ses propres filles, il se trouvait en présence de la génération suivante !

Jean et Baudouin d'Avesnes étaient impressionnés par un si prestigieux grand-père : son allure, dans son armure de croisé, était surprenante.

Même pour moi, qui l'avais, plus que tout autre côtoyé dans sa bure franciscaine, cette transformation d'apparence semblait miraculeuse.

Evrard, et surtout Arnould de Gavere, ce grand bavard, n'avaient pas perdu leur temps, durant ces huit jours : toute la région s'était réveillée, stupéfaite.

Du dehors, au delà des murs du monastère, nous parvenaient les bruissements de foule, les murmures nombreux des citadins, accourus de Valenciennes, dans l'attente de la surprenante résurrection.

Dans la cour d'entrée, se pressaient nombre seigneurs du Hainaut ou de Flandre gallicane, accourus au premier appel.

J'y reconnus les seigneurs de Reumont, de Quiévrain, les deux frères Baudry et Brognard, venus de Denain...et Polars ! Et puis Arnould d'Esnes !...

Evrard, sorti le premier du bâtiment d'accueil, les harangua durant quelques instants. Il leur rappela les circonstances du départ du comte Baudouin, de son couronnement, de sa disparition au siège d'Andrinople, des conséquences fâcheuses et dommageables que nous avons subies en nos comtés, de la faiblesse de la souveraine Jeanne, devant les astuces du roi...

Bouchard d'Avesnes, derrière lui, demeurait de glace, tandis que son neveu évoquait les perfides manigances, l'écartant du pouvoir et lui arrachant ses enfants.

Mais le seigneur de Mortagne avait la tâche bien facile : il ne faisait que prêcher à des convaincus : tous devaient ressentir l'importance décisive, que pourrait avoir le miraculeux retour de leur suzerain et les heureuses conséquences, qui en découleraient pour eux et les leurs.

C'est donc devant un auditoire, qui, impatient, bouillonnait déjà, que j'entrepris, à la suite de mon beau-frère, le récit de notre découverte en bois de Glançon, d'un personnage curieux qui nous semblait, à tous, cacher sous le froc franciscain une origine aristocratique.

J'ajoutai qu'il nous fallut longtemps pour persuader l'anachorète de quitter sa vie d'ermite. Il n'était pas, ajoutai-je, dans les intentions de Baudouin, revenu au pays, d'exercer quelque châtement que ce soit contre qui, bien légèrement, avait abandonné une bonne partie du patrimoine...

« Il n'a, en lui, nul désir de gloire et de reconquête armée. Seulement veut-il assurer, à ses petits-fils, un héritage qui leur revient et souhaite les faire reconnaître et légitimer par toutes les seigneuries et bonnes villes de ses deux comtés. »

C'est à ce moment qu'apparut, sur le perron de l'hôtellerie, la grande silhouette de l'Empereur : barbe finement coupée, crinière de cheveux comme un nimbe argenté, cotte de mailles frappée de la croix, il s'avança, les mains posées sur les épaules de ses deux petits-fils.

Derrière lui, un porteur de bannière faisait flotter au vent les armes de Hainaut : d'or aux deux chevrons de sable.

L'émotion était à son comble. Les vivats fusèrent de toutes parts. Certains seigneurs mettaient genou en terre, renouvelant ainsi leur signe d'allégeance.

Puis, on le presse de tous côtés, tandis qu'il se dirigeait, en souriant, vers l'église de l'abbaye.

Certains des anciens lui demandaient des nouvelles de tel ou tel de leurs amis, disparus au loin : peut-être, comme le comte, étaient-ils encore en attente de repentir et, paumiers comme lui, priaient-ils aujourd'hui, en ermitage lointain ?

« Bientôt, leur répondit Baudouin, reviendront Mahieu de Wallincourt et Gréhé de Trit, et d'autres croisés, qui furent avec moi, au départ vers la Terre Sainte. » La nouvelle se répandait de proche en proche : Gréhé de Trit était enfant de la région, à une lieue à peine de Valenciennes.

Les vivats, qui s'amplifiaient, avaient dépassé les murs du couvent. Ils durèrent, au dehors, pendant que se déroulaient les offices du Blanc Dimanche, que Baudouin suivit dans la méditation, toujours escorté par les deux enfants.

Quand ils sortirent enfin, après l'office, les seigneurs leur firent une haie d'honneur. Précédés et suivis par les gens d'armes du château comtal, les chevaux des seigneurs furent avancés dans la cour.

Tout le cortège s'y forma et l'on ouvrit les portes de l'abbaye. Les milices à pied avaient fort à faire, pour contenir la foule des curieux et la repousser contre les façades des rues, que nous parcourions.

Aux étages des maisons, les fenêtres grandes ouvertes, se peuplaient de visages heureux. Femmes, filles et enfants lançaient, sur le cortège, un flot de fleurs, dont le tapis étouffait le piétinement des chevaux.

D'une rue latérale, croix processionnelle en tête, déboucha le clergé de Valenciennes, en riches capes brodées d'or, entouré de groupes de choraux ou vicariots, portant cierges et torches allumés.

Les larges bouffées d'encens s'élevaient, de concert avec les chants d'un « Te Deum », que répétaient mille voix. Lentement, l'imposante procession parcourut ainsi les quartiers centraux de la ville, jusqu'au château, où Bouchard accueillit son suzerain, en grand bailli du Hainaut qu'il était.

Il lui présenta les clefs de la ville et de la résidence comtale, « qui n'avaient jamais cessé d'être sienne !... »

Baudouin l'en remercia d'un sourire. Puis, se tournant vers la foule, il demanda silence, d'un large geste. Les brouhahas s'apaisèrent, de proche en proche.

Alors, il s'écria, d'une voix bien timbrée :

« Je ne veux vous voir qu'heureux, en ce jour béni, où je retrouve la cité de mon enfance. Merci à Dieu pour l'accueil que vous me faites ! Puissiez-vous reporter l'affection que vous m'adressez sur mes petits-fils ! Qu'ils vous soient aussi chers qu'ils le sont à leur grand-père !

Vivats et hourras accueillirent la fin de ce discours.

14.AMBASSADE A TOURNAI

Les jours qui suivirent la grande cérémonie de Valenciennes virent se reproduire, chaque fois, la même effervescence populaire.

Que ce soit Quiévrain, Avesnes, Dour, Binche, Mons, Soignies, Enghien, Lessines, Ath ou Leuze, c'était partout l'accueil délirant du petit peuple hennuyer, les cérémonies religieuses solennelles, où chacun pouvait admirer la dévotion particulière de l'Empereur.

Philippe de Namur, qui avait participé, quelques jours à ces joyeuses entrées de son frère, nous avait quitté, pour regagner ses terres.

En effet, notre tournée allait, à présent, déborder les limites des fiefs impériaux, pour nous faire voisiner ou visiter les villes si contestées de la Flandre francophone : il n'estimait donc plus indispensable sa présence dans notre groupe.

Le dernier jour d'avril, tout le cortège arriva, dès le matin, en vue de Tournai.

Evrard et Elisabeth nous avaient quitté, l'avant-veille, pour organiser notre réception, dans leur château du Bruille, qui se dressait sur l'île Saint-Panrace, au milieu du fleuve, face à la cité tournaisienne.

Un pont-levis franchissait le bras nord de l'Escaut, qu'on nommait « la Jehenne ». Comme à Mortagne, les châtelains avaient couvert la pointe nord d'un potager et un verger.

Ils étaient ici enserrés dans un mur crénelé, qu'achevait une grosse tour toute neuve, arrondie vers l'ouest.

Le groupe de seigneurs fut accueilli dans les bâtiments intérieurs, tandis que les équipages, gendarmes et palefreniers, s'installaient dans les jardins d'alentour, au nord de l'île.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, Baudouin me pria de l'accompagner, pour faire le tour des remparts, dont les pieds trempaient dans les eaux paisibles.

Sur la coursive, nous nous arrê tâmes de longues minutes. Sur l'autre rive, sur les « pires » barrant le cours d'eau en amont, tout un peuple bourdonnant d'activité attirait notre attention : marins, transporteurs, pilotes, meuniers ou bateliers se mêlaient de toute part.

« Quel spectacle que tout ce petit monde au travail, dis-je. S'il pouvait deviner qu'un empereur le regarde, en ce moment, du haut des murs du château !

- Il n'était pas inutile que notre approche de la ville se soit faite discrète, mon cher fils : les Tournaisiens ne sont pas d'un abord facile ! J'en ai su pour combien, lorsque j'ai investi et pris leur cité en 1198, dix ans après la charte communale, que leur confirma le roi de France, mais que mon aïeul leur avait donnée, si vous vous en souvenez.
- Pourtant Evrard m'a toujours rapporté que vous êtes entré sans coup férir. Et n'y avez-vous pas touché rançon de quatre mille marcs d'argent, pour ne porter aucune destruction chez les assiégés ?
- C'est cela même. Et je leur accordai, en échange, de maintenir libre le commerce entre Flandre et Tournaisis, s'ils renonçaient à leur service d'ost en faveur de mon beau-frère, Philippe-Auguste ! (il sourit) : je lui devais bien cela, lui qui m'avais fait jeter l'interdit, par son oncle, l'archevêque de Reims, lorsque j'essayais, avec Richard Coeur de Lion, de récupérer les terres de Flandre gallicane, que mon oncle, Philippe d'Alsace avait, bien légèrement abandonnées à son renard de neveu !
- L'interdit sur la Flandre ?

- ...et sur le Hainaut aussi, mon bon ! »

L'interdit, c'est la sanction suprême : dès son prononcé, fulminé par l'évêque du diocèse, plus aucun office, aucune célébration religieuse ne peut se passer dans le pays qui en est frappé. Baptêmes, mariages, enterrements, sonneries de cloches, tout y est suspendu : plus d'Angélus, rythmant les heures des jours : un comté interdit, c'est presque un comté mort !

- Et cela dura longtemps ?
- Heureusement non, grâce à cet homme merveilleux qu'était l'évêque de l'époque, Etienne d'Orléans !
- Il n'était pas de notre famille, celui-là ?
- Non : ni Mortagne, ni d'Avesnes, pour une fois ! Je dirais même que c'est à contrainte qu'il accepta le trône épiscopal, lui, père abbé de Ste Geneviève de Paris. Mais quel remarquable politique !
- Remarquable ? Alors qu'il vous fulmina l'interdit ?
- Oui, par ses astuces, il a réussi à ne pas le faire appliquer et Philippe en était furieux : dire qu'Etienne était parrain de son fils Louis ! Mais mon excommunication, elle, demeurait encore ! La levée de celle-ci ne fut pas étrangère à mon départ en croisade... Toute cette histoire pour vous expliquer mes craintes d'aujourd'hui.

- Des craintes, mi Padre ?
- Oui : celle de trouver porte close, tant la ville a peur de déplaire à son suzerain, mon neveu le roi de France. Car le Tournaisis, depuis 1188, est sa propriété personnelle !
- Et que comptez-vous faire ?
- C'est pour cette raison que je vous ai pris à part en ce moment : Sohier, voulez-vous être mon ambassadeur ?
- Votre ambassadeur ? M'en croyez-vous capable ?
- Mais oui. Veuillez entrer en ville et demandez à être reçu par les Consaux ! Mais non sans avoir, au préalable, fait une visite de courtoisie à l'évêché.
- Connaissez-vous l'actuel prélat, Walter de Marvis ?
- Non, ni même son prédécesseur Gossuin, qui succéda à Etienne, l'année même de mon départ en croisade.
- Il semble que, quoique d'humble extraction, il soit un homme d'esprit.
- Puisse-t-il l'être à cette occasion et influencer au mieux les magistrats de la ville !

Ayant reçu mon congé, je fis seller mon Albaran. La poterne et le pont de la Jehenne franchis, je pénétraï dans le quartier du Becquerel : tout un peuple d'artisans s'y affairait : corroyeurs, foulons, charrons, batteurs de fer, fondeurs de cuivre...

Dans la journée qui s'avavançait, ce tohu-bohu prenait de plus en plus d'ampleur.

Les ruelles étroites de la Pierre Fameleuse laissaient peu de place aux passants, moins encore aux cavaliers. Entre les îlots du fleuve, garnis de pires ou barrages de bois, des moulins tournaient leurs roues à aubes, avec une puissante lenteur.

Un pont de bois reliait ces îlots et rejoignait le quartier le plus vénérable de la ville, qu'on appelait le « Bas quartier ». Je savais y trouver la demeure de mon frère Huwars ou Hugues, qui était chanoine au chapitre cathédral.

Quand je parvins dans la rue de la Lanterne, où sa demeure dressait un fier pignon de pierre, je l'aperçus au débouché de la rue de l'Hôpital : il rentrait justement, à l'issue des offices du matin.

Notre accolade fut chaleureuse, comme il se doit. Il m'invita à entrer dans sa demeure.

A peine étais-je passé sous l'arc brisé de la porte d'entrée, qu'il cria, vers la cuisine que, sans demander l'avis du service, on mette une place de plus pour le repas de midi.

- Mais Hugues, lui dis-je, je ne veux pas t'importuner ! Tu ne m'attendais pas, que je sache ! »

Il se débarrassa de son aumusse de petit-gris, insigne de ses fonctions de chapelain des hautes formes :

« Tu es toujours le bienvenu, très cher ! Et puis, un digne chanoine a toujours de quoi recevoir les siens !

Ma domesticité n'est pas grande mais, comme son maître, elle se réjouit d'un imprévu de ce genre !

- Et pourquoi donc ?
- C'est le prétexte idéal pour justifier un petit extra au menu, dont elle profitera aussi !... »

Je vis bientôt « la domesticité » en question : pas grande certes...cinq pieds de haut, tout au plus ! Mais bien en formes...et même en hautes formes, comme mon jeune frère !

Quand nous ayant servi une coupe d'un léger vin de Laonnois, elle s'esquiva vers les dépendances, non sans m'avoir gratifié d'un charmant sourire, je fis part de mon appréciation à son « patron ».

- Ha, ha : ses « hautes formes » ! C'est un bon mot, qui aurait fait les délices de notre ancien évêque Etienne, si j'en crois ses écrits !... Mais, je t'en prie : ne va pas le rapporter à notre soeur Elisabeth !
- Et pourquoi non ?
- Elle apprécie la plaisanterie, comme nous tous, je le sais.
- Mais, Sohier, elle ne connaît rien de ma façon de vivre. Comme toi, avant aujourd'hui, elle n'a jamais mis les pieds ici. Je ne la vois qu'au château, et encore une ou deux fois durant l'hiver...
- Et notre père ? Le vois-tu plus souvent ?

- Guère plus : seulement quand une visite diocésaine me conduit vers Gand, où il réside souvent, comme tu sais.
- Ces fonctions de conseiller de la Comtesse, l'y tiennent souvent, en effet.

Pendant que nous devisions, très détendus, sa Godelieve, fraîche et blonde, dressait la table. Elle la garnit, tout naturellement, de trois couverts.

Je compris là que mon jeune ecclésiastique de frère partageait avec elle ses repas quotidiens...et probablement d'autres instants de la journée avec une telle gouvernante, dont l'âge n'était rien moins que...canonique

Mais pourquoi m'en serais-je formalisé ? La vie cléricale est bien normalement le sort réservé aux cadets de famille. Faut-il, pour cela, les obliger à une chasteté, que la Papauté n'arrive que bien difficilement à exiger depuis moins de deux siècles ?

Du reste, quelle raison donne-t-elle, pour justifier un pareil règlement ? C'est pour éviter que les prébendes et les fonctions sacerdotales ne se transmettent de père en fils !...

Alors !...pour autant que la « domesticité » saches les herbes et comment les mettre, pour éviter toute progéniture !...

Mon cher Hugues semblait avoir tiré un bon parti de sa situation : la discrétion au dehors, pour éviter tout scandale, était pour lui la première règle de vie. Et, comme les revenus de Petit Enghien et de Herne, dont mon père lui avait réservé l'usufruit, joints à ceux alloués par les offices du Cellier et du Réfectoire étaient rien moins que négligeables, sa souriante

générosité naturelle pour les indigents lui assurait une aimable réputation dans la ville épiscopale.

Sa prodigalité pour les humbles n'empêchait pas, du reste, de lui garantir une table bien garnie. Et que dire de son cellier !.. Au cours d'un repas délicieux à souhait, nous fîmes le tour de ses crus les plus fins : je l'en félicitai.

« Il est vrai que je suis assez fier de ma cave : au château, notre beau-frère n'en a pas de pareil, pour recevoir ses invités, fussent-ils de marque, comme aujourd'hui !...

- Ah ?..Tu es au courant ?
- Qui ne le serait ? Il n'est, en ville, d'autres conversations, depuis un mois !..Mais dans quelle galère vous êtes-vous embarqués !
- Rien d'autre que l'escorte d'un suzerain, à qui nous devons tout !..
- ;;; ou de qui certains attendent tout, comme l'oncle Bouchard, par exemple ! Mais Evrard est bien imprudent de le recevoir ici, au château du Bruille !
- Et pourquoi donc ?
- Comment Jeanne réagira-t-elle, cette fois ? Qui le sait ?
- Comment : » cette fois » ?
- Mais oui : voici trois ans, par mon intervention auprès d'elle, et celle de notre père qui la conseille, elle a

arrangé le différend qui opposait Evrard et notre nouveau prélat, Walter de Marvis.

- Evrard m'a, en effet, parlé de cette querelle, sur des revenus épiscopaux contestés...
- Querelle, dis-tu ? Tu le prends bien légèrement : Walter, mon bon, l'avait proprement excommunié ! Penses-tu : il avait interdit à ses gens de récolter les moissons de nos terres !
- Certes, mais c'est parce qu'on ne voulait pas lui rendre les revenus des moulins de l'Escaut, qu'Evrard III n'avait cédé que pour dix ans, à l'évêque, pour payer les voûtes du nouveau transept !
- C'est tout à fait vrai. Mais Walter l'ignorait. Les choses s'apaisèrent, quand j'ai retrouvé le contrat. Du reste, ces voûtes sont construites, à présent : tu les verras, quand je te présenterai tantôt à l'évêque, à son palais. Pourquoi veux-tu le rencontrer ?
- Pour qu'il m'introduise auprès des consaux de la ville, pour que ceux-ci accueillent ici Baudouin en tournée !
- Oh là, mon bon, ce n'est pas cuit d'avance : l'évêque est toujours en dispute avec eux, au sujet d'un litige sur un droit d'asile qu'ils ont bafoué. Tu sais, le nouvel évêque est un saint homme, quoique de petite naissance... Mais il a la tête près du bonnet...enfin, près de la mitre !... »

Il se mit à rire de son bon mot, comme un enfant : son bedon naissant se secouait sous ses mains jointes...

« Et quelle fut ta démarche, à ce sujet des voûtes ?

- Ayant trouvé le contrat dans les archives, j'ai profité d'un voyage à Gand, pour expliquer tout l'affaire à notre père. Il en a fait part à la comtesse, pour qu'elle prie l'évêque de lever l'excommunication. Et, comme elle est, grâce à ses nombreuses donations, à l'écoute de l'Eglise....
- ...qui, en passant, ferme les yeux sur sa conduite privée...
- N'est-elle pas coutumière du fait, même pour ses tonsurés ?, sourit Hugues, en clignant des yeux vers sa petite Godelieve, rougissante.
- C'est donc de bonne augure, pour ma mission de ce jour !
- Ne crois pas ça : nous n'en sommes plus au temps d'avant la commune : les rapports de l'Evêché et des Consaux sont toujours délicats : Hormis la garde de la foi et des moeurs, notre autorité ne s'étend guère au delà des propriétés d'Eglise. L'édilité communale, si on touche à ses prérogatives, devient très chatouilleuse !... »
- Crois-tu que le nouvel évêque aurait quelque chance de me faire admettre auprès des Consaux ?
- Je ne sais. Veux-tu lui demander d'en être ton relais ?
- Je dois, comme me l'a demandé Baudouin, lui faire au moins une visite de courtoisie, ne serait-ce que pour qu'il le reçoive, si la Commune l'admet en ses murs. C'est, je crois aussi, lui faire sentir que, malgré la nouvelle forme

de situation, que la charte de Philippe-Auguste a établie, il le considère encore comme l'autorité suprême de la ville, comme son père, avant lui, l'avait maintenu, en y donnant une charte communale, qui le maintenait en sa possession séculaire, ce que le roi a balayé, d'un revers,

- En quoi faisant ?
- Tu le sais bien ? En 1188, à sa venue, il a tout d'un coup arraché les prérogatives de l'évêque et s'est taillé un territoire personnel nouveau de Tournaisis, qui va de la Scarpe à l'Espierre. Baudouin, qui connaît et a subi les ficelles de son beau-frère, veut faire comprendre qu'il considère toujours l'évêque dans ses droits anciens.
- Ça ne pourrait que plaire à Walter de Marvis, soit. Mais je te dirais que, jusqu'ici, il en est encore à douter même de la vraie identité de celui qu'on accepte comme étant Baudouin de Constantinople, revenu au pays.
- Ah oui ? Et bien, il va être surpris par les moyens très évidents de son identité. Pour moi, j'en avais d'autres, que je ne communiquerai à personne. Mais ceux-ci, je ne les détiens, que depuis hier soir, à son intention !
- Qu'est-ce que c'est ?
- Rien qu'un cadeau, qu'il me charge d'apporter en don comtal à l'évêque de son diocèse. Il ne me l'a confié qu'hier à son intention. Il m'étonnerait qu'il n'en dise mot au chapitre, d'ici peu !... »

15. WALTER DE MARVIS

Le repas touchait à sa fin. Après les anguilles au vert et les chapons farcis, Hugues achevait de faire honneur à la grande tarte aux marrons vanillés, spécialité de sa « domesticité », qui s'était retirée à la laverie. « Allons, dit mon jeune frère, je vais à présent te conduire au palais épiscopal. J'en profiterai pour te faire admirer les derniers achèvements de notre beau transept, moi qui, matin et soir, le fréquente chaque jour. »

J'allai conduire mon Albaran dans l'écurie d'un maraîcher voisin. Puis, toujours devisant avec le digne chanoine, j'accompagnai celui-ci vers la cathédrale, dont les cloches annonçaient les nones et les prochaines vêpres.

En traversant la cathédrale, où nous étions entré par la Porte Mantille, que dominait la prison du Chapitre, j'admirai les nouvelles voûtes, commandées par l'évêque Etienne, dans les derniers jours de sa vie...et payées par des revenus sur les moulins de mon beau-frère,...qui en avait été remercié par une excommunication !

Les fresques récentes, qui ornaient les murs, côté du choeur, étaient superbes : à l'ouest, c'était une représentation de la Jérusalem Céleste ; à l'est, on y voyait, en plans superposés, la vie et le martyre de Sainte Marguerite :

« Pourquoi justement Sainte Marguerite ? A-t-elle une raison d'être ici représentée dans cette cathédrale ? demandai-je à mon frère Hugues.

- Une bonne raison, Sohier : c'est que, quand la mère de Baudouin, Catherine d'Alsace et frère du comte défunt

mort sans enfant, hérita dès lors de la Flandre, pour elle et son mari d'abord, pour son fils ensuite, elle visita Tournai, qui est l'évêché de son nouveau domaine. Elle y offrit, en hommage, les sommes nécessaires, pour y faire une fresque à la gloire de sa sainte patronne. »

Nous arrivions à la porte de l'évêché. Hugues nous fit annoncer par l'huissier. On nous fit monter dans une salle d'audience, qu'éclairait une longue série de fenêtres ouvrant sur le parvis.

Walter de Marvis apparut bientôt : c'était un homme de grande taille ; la finesse de ses traits lui donnait une allure aristocratique, que démentait l'ossature puissante de son corps d'athlète.

Mon frère me présenta à notre hôte. Puis, prétextant ses obligations de présence aux offices, il demanda son congé. En se retirant, il cligna des yeux, comme pour me souhaiter bonne chance.

Resté seul avec l'évêque, j'entrepris ma délicate mission. Il ouvrit lui-même l'entretien, presque sans préambule :

« Que nous vaut, Messire d'Enghien, votre visite de ce jour ?

- Monseigneur, vous le savez sans doute, notre comte Baudouin, empereur de Constantinople, nous est, voici un mois, miraculeusement réapparu.
- La rumeur publique nous en a appris cette surprenante

nouvelle. Elle ne laisse pas de nous rendre perplexe et soucieux...

- ...comme nous le fûmes tous, nous ses fidèles qui suivons aujourd'hui son parcours, dans sa tournée en Hainaut et bientôt dans le comté de Flandre.
- Nous en avons appris le détail. Et, ce matin même, qu'il venait de descendre au château du Bruille.
- C'est la vérité, Monseigneur. Aussi mon Maître, dès son arrivée, m'a prié d'aller demander l'entrant aux Consaux de la commune. Mais il a insisté pour qu'avant tout, j'aie, de sa part, saluer l'évêque de son diocèse, et lui offrir, en hommage, ce qui sera pour lui, une affirmation indiscutable de sa formelle identité . »

Et, joignant le geste à la parole, je tendis à Walter de Marvis la précieuse relique de la Vraie Croix, enchassée dans une croix d'or, sertie de perles et de pierres précieuses : je ne l'avais découverte qu'hier, dans les mains de l'Ermite de Glançon : il l'avait cachée sous sa bure, jusqu'ici, même à ses fidèles barons.

L'évêque eut un sursaut :

« Mais...d'où tenez-vous semblable merveille ?

- C'est l'Empereur lui-même, qui me l'a confiée hier, à votre intention. Il présumait que, comme ce fut le cas pour nombre d'entre nous, le doute sur sa vraie identité demeurerait en vous, qui êtes l'évêque de la Flandre.

- Et lui ? Comment la détenait-il ?
- Mais, Monseigneur : cette croix de bénédiction-là, ne peut être que byzantine ! Il l'a reçue, bien officiellement, non volée, comme d'aucuns le prétendraient-, lors de son sacre à Constantinople. Il l'a toujours portée sur lui, et cachée quand il demeurait en geôle chez les Bulgares, après qu'il fut capturé à Andrinople !
- C'est donc, si je comprend bien, une insigne relique, qu'il confie au trésor sacré de la cathédrale ?
- Mais oui. Tout comme, m'a-t-il dit hier, son grand-père maternel, Thierry d'Alsace, le fit à son retour de croisade à Bruges, en y confiant la fiole du Saint - Sang, qu'il avait ramené de Jérusalem !
- Comment pourrais-je m'acquitter d'un tel don que vous me confiez à présent, messire d'Enghien ?
- Mais pas autrement qu'en étant ainsi persuadé de la vraie identité de son donateur ! Et aussi, dans la mesure de votre prestige auprès des autorités communales, en me permettant une ambassade auprès d'eux, pour les prier de recevoir en ville le prestigieux visiteur. Et aussi, s'ils y consentaient, de vous joindre à eux, à l'occasion de cette réception...
- Messire d'Enghien, vous n'êtes probablement pas au fait des litiges qui m'opposent aujourd'hui avec les Consaux. Ils durent depuis cinq ans déjà. Et j'en entrevois l'issue

prochaine, heureusement. Mais ne croyez pas pour autant que mon prestige, comme vous l'imaginez, pourrait avoir une quelconque influence sur leur décision.

- Croyez-vous donc que ma démarche auprès d'eux puisse avoir quelque chance ?
- Je l'espère pour vous, oui. Mais je vous avoue que j'en doute, en les connaissant de près. Néanmoins, je vous prie de transmettre à votre ...à notre... glorieux comte, les marques de toute ma reconnaissance, au reçu de cette précieuse relique. Elle sera, soyez sûr, l'objet désormais d'une vénération commune des fidèles.
- J'en ferai part à l'Empereur, Monseigneur. Mais, pour ce qui serait d'une éventuelle réception de votre part ?...
- Je serai franc avec vous, Messire : nous sommes, depuis trente sept ans, en territoire royal français. Et Tournai se trouve être aussi siège épiscopal de toute la Flandre, qui est vassale du Roi. L'Eglise ne saurait bien prendre parti en un sujet, qui pourrait déplaire, tant à la comtesse qu'à son cousin et suzerain. Elle ne peut que prier, pour que ces circonstances exceptionnelles aboutissent à une fin, qui apporte le bonheur à tous ses fidèles ! »

Là-dessus, Walter de Marvis m'accorda son congé, en me tendant son anneau, que je baisai avec respect : sinon à la conviction personnelle de l'évêque, officiellement, même la relique de la Vraie Croix, dans sa chasse byzantine n'apportait une quelconque preuve qui lèverait le doute, à Tournai, sur la personne du mystérieux ermite.

Un échec plus cuisant ne me semblait guère possible. Qu'en serait-il de ma réception chez les Consaux ?

16. LES CONSAUX TOURNAISIENS

La puissante Tour des Six s'accolait au mur d'enceinte. au delà de ceux-ci, s'étendaient les terres de l'abbaye de Saint Martin. Comme les biens d'Eglise sont, depuis toujours, respectés par les éventuels belligérants, cet emplacement était particulièrement bien choisi, pour être à l'abri de la destruction, en cas de siège.

C'est donc là que se réunissaient en Conseil les prévôts et jurés de la ville.

L'impressionnant édifice s'élevait sur cent trente pieds de haut ; il comportait quatre niveaux, auxquels donnait accès un « viret », pris dans l'épaisseur des murs.

Il faut dire que ceux-ci, comme en un donjon, avaient plus de huit pieds d'épaisseur.

La salle du conseil occupait le premier niveau d'étage. Elle avait l'austérité, qui est le propre d'une ancienne forteresse : grand carré de vingt quatre pieds de côté, elle était meublée de manière spartiate par de rudes bancs de chêne, qui la

ceinturaient sur trois côtés, avec des tables tout aussi dépouillées.

Quelques rares ouvertures laissaient entrer les rayons du soleil : elles se dessinaient, en rectangles dorés, sur le sombre dallage de pierres bleues polies, presque noires.

Le berceau du plafond voûté s'élevait à dix huit pieds de haut : il était enduit de chaux claire, comme les parois des murs.

Cette nudité de la salle du conseil contrastait étrangement avec le raffinement et le luxe des vêtements des Consaux. Leurs robes étaient taillées dans le drap le plus fin. Les couleurs vives des tissus, le rehaut des fourrures et des pierres rares, les poulaines de chevreau, tout trahissait le luxe et l'apparat.

Ils devaient, entre eux, en faire l'étalage, quand ils se réunissaient en conseil.

Le hallier m'avait introduit, en me faisant monter, depuis la salle basse, dans cet étroit boyau, qui montait à l'étage. Aussi, le contraste de cette vaste salle, peuplée de ces hauts personnages, me laissèrent un instant interdit.

Le grand maieur, Jean de Helemmes, me pria de m'avancer et de prendre place derrière la table, qui fermait le quadrilatère de leur Conseil.

Je m'y installai, en compagnie du bailli, représentant le Roi, d'un huissier, de deux scribes affairés à leurs tablettes et d'un curieux personnage, vêtu de chausses et d'un mantelet multicolore : on m'assura qu'il était le « fou sage », qui était préposé à l'Assemblée : Joffroy d'Orques...

Derrière les tables alignées sur les trois autres côtés, avaient pris place, à dix par côté, les trente jurés de la ville. La table centrale, qui me faisait face, réunissait le collège des échevins et eswardeurs et les deux prévôts, qui entouraient le premier maieur.

Il semblait qu'avant mon entrée, la séance avait été animée, car les jurés, aux tables latérales, échangeaient encore de vifs propos.

Mon voisin, un certain Nicolas de Corbert, après les présentations d'usage, m'explique que les Consaux avaient discuté auparavant de la nouvelle halle, qu'on se proposait d'édifier contre la Tour.

Ils voulaient disposer de salles plus vastes et plus dignes de l'importance de la ville, que ce lieu de réunion, vraiment trop exigü et sombre.

Je l'écoutais à peine : il s'était présenté comme le bailli, représentant le Roi : ma mission ne s'en trouverait que plus délicate, semble-t-il !

Le premier prévôt, Guillaume Castaigne, réclama le silence. Celui-ci enfin rétabli, il me présenta à l'assemblée, tout en évoquant les liens familiaux, qui me liaient aux châtelains et aux évêques, qui honorèrent la cité.

Je ne fus qu'un peu surpris qu'il y joignit le nom du chanoine Hugues d'Enghien, mon frère : était-il donc si connu en ville, le cher homme ?

Quand il me donna ensuite la parole, je repris, à l'usage des Consaux, le plaidoyer que j'avais inauguré avec l'évêque, une heure auparavant. Mais, plus j'avançais mes arguments, plus un autre moi-même s'écoutait parler. Et déjà, je m'estimais peu convaincant, tant me semblait gonfler la vague de critiques, prête à déferler sur l'assistance.

Lorsque j'eus terminé, évoquant les triomphes des récentes joyeuses entrées hennuyères, pour en suggérer une autre, dans les murs de la vénérable cité scaldéenne, le maieur, Jehan d'Hélemmes, très circonspect, me remercia en quelques mots.

Il m'avisa que la question allait être immédiatement discutée devant moi par le conseil, chacun étant autorisé à me poser telle question, qu'il souhaitait encore débattre.

Le conseiller et chevalier Jules Mouton fut le premier à prendre la parole :

« Toutes les visites récentes furent faites en Hainaut : ce comté est terre impériale : allez-vous procéder de même, dans le comté de Flandre ?

- Certainement : Baudouin compte se faire reconnaître, lui et ses deux petits-fils, dans toutes les cités de nos deux comtés.
- Et qu'en pense donc la comtesse Jeanne de cet incroyable retour ? A-t-elle pris contact avec l'empereur, son père ?
- Point encore, à ma connaissance. »

Miquiel Vilain, grand financier, que beaucoup écoutaient, car ils devaient être, tous plus ou moins, ses débiteurs, commenta, d'une voix sourde :

« Flandre et Hainaut nous sont aujourd'hui des terres étrangères : nous n'en avons pas de dépendance politique. Une sage neutralité, en position d'attente, nous serait sûrement plus profitable !

- D'autant, souligna le premier échevin, Guillaume Castaigne, que Tournai et Tournaisis dépendent directement du domaine royal !

Evrard des Salines, que je savais fidèle de mon beau-frère, se permit un commentaire :

« Cela ne nous a pas empêché d'ouvrir nos portes à Baudouin, en lutte contre le roi, en 1198. Et nous avons traité avec lui, si vous vous en souvenez bien !! »

Près de moi, le « fou-sage » s'animait, en ricanant :

« La sauvegarde des biens de ces messieurs et de leurs liens de commerce, valait bien un petit parjure, messire Sohier !

- Le roi ne nous en a pas tenu rigueur, répartit Gilles Mouton : nous étions sans défense devant l'assaillant bien armé. Mais en serait-il de même, face à une initiative, qui n'est rien moins que politique, lors même qu'aucun péril ne menace la cité ?
- ...et que, ajouta Jehan li Muisy, nous ignorons l'attitude que le roi prendra, quand il apprendra cette étonnante résurrection !

- Le Roi est, quand même, le neveu de l'Empereur, dis-je. Que pourrait-il trouver à redire, en principe, quand un prince, ancien croisé, reprend possession de ses états ?
- Les affaires de famille des grands de ce monde se doivent régler entre eux, reprit li Muisy.
- N'y ajoutons pas une initiative, venant mettre notre souverain en position délicate !, dit une voix.

Tous les jurés s'animaient à présent et les commentaires fusaient de partout :

- « Notre refus ne coûterait rien aux deux parties !
- La précédente visite de Baudouin nous a coûté une rançon de mille florins !
- Heureux encore qu'on a su l'emprunter à l'abbaye !..

Le « fou-sage » ironisa encore, comme il se doit :

« Autrement dit : Passez votre chemin, Sire ! Nous avons déjà donné ! »

Le premier maieur fit taire les réparties et demanda alors ce qu'en pensait le bailli, lui, le représentant du Roi. On se tut à cette remarque. Mon voisin, qui n'avait dit mot jusque là, se redressa. Il m'adressa un sourire, comme si il voulait faire pardonner son intervention, de peur que je n'y trouve malice :

« Certes, j'ignore, comme vous tous, l'opinion qu'aura notre souverain, en apprenant le prodigieux retour de son oncle. Mais il me semble que, en son nom, je ne saurais trop

approuver l'attitude d'attente, que vous adopteriez à cette occasion. Comme un juré l'a fait remarquer, Tournai n'est ni hennuyère, ni flamande, mais propriété directe de la couronne. Notre ville n'a donc pas à partager l'attitude de ses voisines. Louis VIII ne saurait avoir que de l'approbation, il semble, pour une décision des Consaux, allant dans cette direction . »

Lorsque Nicolas de Corbert se fut rassis, le premier prévôt suggéra qu'on rédigea une adresse à l'empereur, en me priant de la lui faire parvenir.

Le coeur serré par mon échec, je promis néanmoins d'être le fidèle messenger des Consaux.

Jehan li Muisy rédigea le texte de l'adresse, qu'un scribe transcrivit et me remit, scellé du sceau communal :

« Les échevins et jurés de Tournai, avec toute la déférence qu'il convient de réserver à une personne de si haut rang, regrettent de ne pouvoir accueillir en leurs murs le glorieux empereur de Constantinople. Cette attitude leur est dictée par le souci qu'ils ont de ne pas anticiper sur les futurs rapports, que leur suzerain pourrait avoir avec son oncle... »

Dans l'heure qui suivit, je regagnai le château du Bruille, bien contrit devant l'échec de mon ambassade.

Mais Baudouin ne s'en étonna point : il me remercia même, en souriant, pour toutes les peines que j'avais prises, en cette mémorable journée :

« Personne n'aurait su faire mieux que vous : les murs de Tournai sont construits en bonne pierre ! Les coeurs de ses

habitants ne sont pas autrement faits : on n'y pénètre pas aisément !... »

17. LE LION DE FLANDRE EST WALLON !

Après l'échec de ma mission tournaisienne, notre cortège se remit en route, en remontant l'Escaut, vers Antoing.

Baudouin n'avait pas insisté d'avantage, pour se faire admettre en ville. Voulant éviter toute altercation extérieure, il avait décidé que nous contournerions les terres franches du Tournaisis.

La frontière sud-ouest de cette portion du domaine royal suivait le cours de l'Elnon, petite rivière qui se jette dans la Scarpe, en amont de Mortagne : nous passerions donc par Antoing et contournerions Saint-Amand et le Pévèle, pour nous rendre à Lille, première étape de notre incursion dans la Flandre.

Sortis du bourg par Saint-Jean-sur Escaut, la séculaire propriété des Avesnes, nous passions devant nombre de fours massifs, en moellons de pierres, qu'on appelait « les Caufours » : là, se cuisaient les calcaires de la région ; broés, ils deviendraient chaux ou ciment romain, si réputés dans le pays et même au loin. La poussière volatile qui s'en échappait avait blanchi l'ensemble des humbles chaumes ou les lauzes

couvrant les toits : nous traversions ce qu'on nommait ici « le pays blanc ».

Entre le chemin et la sente de halage au bord de l'Escaut, les deux rives n'étaient qu'un chantier presque continu. L'air résonnait du bruit des pics, marteaux et bouchardes. Tout un monde de tailleurs de pierre, assis sur de curieux tabourets à un pied, sculptait colonnes, chapiteaux, cuves baptismales ou cénotaphes, que les allèges transporteraient bien loin, jusqu'en Angleterre ou en Bourgogne...

Tous ces laborieux artisans arrêtaient, un instant, leur ouvrage, pour saluer l'exceptionnel cortège. Puis, ils retournaient à leurs outils, qu'ils ne pouvaient longtemps délaissier, tant l'ouvrage abondait et ne souffrait de retard.

Après l'hommage d'Antoing, dans la liesse habituelle et la réception de la famille de Wavrin, châtelain de l'endroit, nous longeâmes la forêt de Flines : il y a si peu de jours, y vivait d'aumônes un certain ermite, en ce bois de Glançon !

La première partie du périple s'achevait. La plus délicate allait débiter. Tant que nous étions en Hainaut, la présence de Bouchard, grand baillis du comté, donnait à notre démarche une indéniable autorité. La présence des deux et charmants enfants avec leur grand-père faisait pleurer les braves gens émus et déclenchait les ovations enthousiastes.

Mais en irait-il de même, quand nous entrerions dans le comté flamand ?

Avant de franchir les rivières frontalières, nous nous étions tous retrouvé à Mortagne, chez mon beau-frère.

« Mieux vaudrait, tout d'abord, dit Bouchard d'Avesnes, rallier les villes de Flandre gallicane, si contestées...et si contestataires aussi : leur bon accueil est bien plus certain !

- Sans doute, lui répliqua Arnould de Gavere. Mais ce sont aussi les plus convoitées par le Roi : combien d'entre elles, à commencer par Saint-Omer ou Théroüannes, n'ont-elles pas souvent changé de propriétaire, au cours du siècle ?
- Profitons donc de l'absence du roi, rétorqua Bouchard. Il est en Languedoc, m'a-t-on dit. Tout occupé à guerroyer contre les Cathares, il ne saurait gêner notre visite !
- Et si, dis-je, le succès triomphal de nos joyeuses entrées se confirme, aux confins de l'Artois et du Boulonnais, il ne pourra plus en contester la maîtrise ! »

Le soir venu, après le repas, notre hôte, mon beau-frère Evrard Radou, intervint à son tour :

- « Vous me permettrez, avant toutes choses, d'en revenir à des points de détails pratiques et nécessaires à préciser, avant de poursuivre le périple. Nous sommes justement dans mes murs et c'est à moi donc qu'il incombe de fixer à mes gens certaines préparations de nos équipements.
- Quoi donc, demanda Bouchard d'Avesnes.

- Entre autres, précisa Evrard, nous devons préparer les étendards, que nos hommes feront flotter et les écus que porteront nos arçons.
- Qu'y pourrait-il y avoir de changé, depuis le début de notre voyage ? questionna Bouchard.
- Mon cher oncle, nous fûmes, jusqu'ici, sur les terres du Hainaut. Que l'Empereur y arborait, comme vous, l'écu d'or aux trois chevrons de sable n'avait rien d'étonnant. Quant à nous, il nous suffisait de garder nos couleurs : Pour moi, j'arbore d'or croisé de gueule, comme le fit toute ma famille. Mais en Flandre, les armes que leur comte portera seront diversement interprêtées, soyez-en bien assurés !
- Il est vrai que c'est assez justement pensé, dit Bouchard. Les couleurs de mon écu ne changeront pas pour autant : n'ayant, comme cadet, qu'intérêt médiocre à arborer les couleurs d'Avesnes, j'aimerais mieux, si mon beau-père y consent, garder celles de Hainaut, dont personne ne me conteste le baillage.
- Père de mes petits-fils, intervint Baudouin, et donc du second, il semble normal, en effet, que vous arboriez ces armes, tout au moins jusqu'à sa majorité...
- Et pourquoi parlez-vous de mon Baudouin ? Mon Jean n'aurait-il pas aussi, à vos yeux, ce privilège ?
- Mon cher Bouchard, répondit Baudouin VIII, la question posée par Evrard est des plus pertinentes : les couleurs de nos écus, soyez-en assuré, seront fortement commentées

par les citadins que nous visiterons.

- Et lesquelles nous voyez-vous présentées aux Flamands ?
- Pour ma part, je n'ai pas le choix : de même que vous ne souhaitez pas arborer couleur d'une partie, quand vous le pouvez du tout, donc préférer Hainaut à d'Avesnes, qui n'est qu'un de ses fiefs...
- ...ce qui veut dire ?
- Que je n'ai pas à balancer entre Flandre et Hainaut, si mes armes personnelles sont de Constantinople !
 - On voit mal, dis-je, votre neveu le roi de France, vouloir rabaisser, au rang d'un vassal, un oncle qui lui oppose un blason impérial , plus majestueux que le sien !
 - Ah, sourit Arnould de Gavere, toujours porté à rire, et dire qu'il porte, lui, les couleurs françaises, alors que son nom, Louis VIII le Lion, il le doit au fait que son grand-père, Baudouin Vde Hainaut, avait reçu droit à ses armes personnelles : le Lion, transmissible aux siens !
 - Pour votre gouverne, dit l'Empereur, sans ajouter de commentaires, sachez que ma bannière, comme mon écu seront donc de gueule, frappé de la croix d'or écartelante, chaque canton frappé d'une croix nimbée d'or, cantonnée de croix pattées de même, quatre en chef, trois en pointe.
 - Il en sera fait de la sorte, dit Evrard qui en prenait note. Mais qu'en sera-t-il des bannières et couleurs des deux petits ?

- Comme je vous l'ai dit, expliqua Baudouin. Baudouin, comme son père, demeurera sous les couleurs de Hainaut à moins que Bouchard ne se les réserve, en lui laissant l'or bandé de gueule des d'Avesnes. A lui de choisir !
- Je le vois mieux sous ces dernières couleurs : au moins seront-elles arborées, elles, dont sont issus tant d'entre nous ! Mais Jean, alors, quel sera son écu ?
- Celui de la Flandre, bien sûr ! La Flandre, c'est, comme il se doit, le futur domaine de l'aîné. C'est à lui que, sans nul doute, le comté doit revenir, puisque Jeanne est sans postérité !
- Lui allez-vous faire arborer le Lion, comme sa tante, la comtesse actuelle, votre fille aînée ?
- Le sujet pourrait être délicat : je suis bien aise qu'Evrard ait posé la question, qui a bien de l'importance ici....

L'ancien ermite, premier de Constantinople, neuvième de Flandre, sixième de Hainaut, se tut un instant. Il chemina devant l'âtre flambant. Arnould me murmura :

« A-t-il déjà pensé à la résolution du problème? »

L'empereur l'avait entendu :

« Il n'y en a pas, Messire de Gavere, sourit-il ; Jeanne a me dit-on, adopté l'écu de son grand-père, d'or au Lion de sable, hissant à dextre.

- Elle y a droit, sans doute, dit Bouchard.

- Comme Marguerite, ni plus ni moins, dit Arnould. Encore que, si elle avait eu un tant soit peu de courage, elle aurait pu conserver, face au roi , les armes de Ferrand son mari prisonnier : d'argent composé de sable !
- Et au lieu de cela, dis-je, elle arbore le Lion de son père !
- Mon fils, me répondit l'ancien ermite, ce lion de sable de mon père, que j'ai porté avant mon départ en croisade, je ne l'ai porté qu'après sa mort, puisque je fus comte de Flandre, à la mort de ma mère Marguerite d'Alsace, trois ans avant la mort de mon père : lui, durant ces trois ans , redevint comte de Hainaut et y rapporta ses armes.
- Et lesquelles portiez-vous alors ? demandai-je
- Mais les anciennes couleurs de Flandre, pardi : d'or composé d'azur, frappé en coeur d'écu de gueule ! Ce sont les armes de Flandre qui étaient celles des cinq Baudouin précédant Robert le Frison. Lui, il chassa le cinquième, encore enfant ; lui, et ses descendants, ont quitté leurs armes personnelles, pour celles-ci, qui sont plus anciennes et plus nobles. Et Thierry d'Alsace fit de même, abandonnant les siennes, pour celles de Flandre.
- Quoi de plus normal ? dit Arnould. Les armes de Flandre sont plus anciennes que celles de France : c'est tout dire !
- Oui : elles furent portées par Baudouin Bras de fer et ses descendants, continua l'ermite de Glançon. Par la Sainte Croix, il serait sacrilège de les oublier !
- Vous les réservez donc à Jean ? s'enquit Bouchard, ému.

- Oui : le Lion est aujourd'hui porté par Jeanne. Lui opposer l'écu ancien lui servira de critique et de leçon.
- Du reste, ajouta Arnould, toujours blagueur, peut-être arbore-t-elle le Lion, non par respect pour son père ou son grand-père, qu'elle n'a point connus, mais juste pour flatter son suzerain et cousin royal, qu'on nomme aussi de droit « le Lion », puisqu'il a même origine !
- C'est exact, lui dis-je.
- Est-ce qu'ainsi, me dit-il, ne veut-elle pas reconnaître ses futurs droits sur le comté ? Et, il ajouta en riant : Que diraient nos Flamands, s'ils savaient ? »
- Quoi : « s'ils savaient ? »
- ...que leur Lion de Flandre...est wallon ! »

Après le repas du soir, Baudouin me pria de l'accompagner au dehors. Malgré la fraîcheur de ce fragile printemps, la vesprée lumineuse d'un jeune mai se languissait dans le ciel.

Nous fîmes, comme je l'avais fait seul, au matin de son premier retour, la promenade jusqu'au confluent de la Scarpe. Le large ruban du fleuve étirait vers le nord ses flots de pur argent.

« Ces eaux seront à Gand demain, rêva l'empereur. Comme il me plairait que je puisse, dans la confiance, comme je fais avec mes petits-fils, serrer dans mes bras mes deux filles, que je n'ai pas connues ! »

J'étais ému jusqu'aux larmes. Comme moi, j'aurais voulu l'apaiser, d'un geste familier, que seul un fils peut avoir avec son père ! A de tels moments, j'aurais tout accepter, pour lui faire plaisir.

Un silence épais s'installa, que seuls troublaient les clapotis des tourbillons. Baudouin me dit enfin :

« Sohier, vous avez accepté hier d'être, pour moi, un ambassadeur à Tournai...

- Bien piètre résultat que celui de mes démarches, Padre !
- Qu'importe ! Vous seul, de tout l'entourage, gardez mon absolue confiance : dès notre première entrevue, je vous avais jugé !
- Oh ! Mi Padre !
- Sans doute, sans vous, je n'aurais jamais toléré de courir l'aventure d'aujourd'hui. Je ne l'accomplis que parce que cela me semble nécessaire, pour l'avenir de mon pays et de mes enfants...Accepteriez-vous un nouveau service ?
- Comment en pourriez-vous douter ?
- Vous fûtes mon ambassadeur : soyez aujourd'hui mon espion !
- Votre espion ? m'exclamai-je.
- Oui : j'aimerais, par un moyen de dissimulation que vous imaginerez, vous vous glissiez parmi les gens de la cour,

au château des Comtes à Gand. Vous n'y aurez rien à plaider, cette fois...

- Que devrai-je faire ?
- Contentez-vous d'écouter ! Je veux savoir ce que pensent mes filles des événements actuels, et les dispositions qu'à mon endroit, elles envisagent de prendre...
- Est-ce tout ce que vous me demandez ?
- Oui. Faites cela pour moi, mon fils ! Je ne saurais pas poursuivre jusqu'à atteindre Gand, sans en savoir plus long sur les projets de mes enfants ! »

Dès le lendemain matin, mon Albaran et moi galopions vers la capitale du comté flamand....

18. ESPIONNAGE A GAND

Gilbert de Sotteghem achevait de me raconter sa belle chevauchée tragi-comique en Champagne et en Avesnois, comme j'en ai déjà fait la relation, au cours de mes souvenirs.

Nous nous étions retrouvés dans cette jolie maisonnette du Marché du Vendredi, où mon joyeux beau-frère avait coutume

de rendre visite à une négociante en cuirs : c'était la charmante veuve Hanekaigne.

Une légère résille de fils dorés retenait ses longs cheveux d'un blond cendré, tressés en nattes, qu'elle roulait en deux chignons.

Avec les yeux mutins d'un bleu très clair et le tétin provocant, tous ses autres délicieux appâts avaient fait chavirer la réserve de mon Gilbert.

Aussi inventait-il souvent des appels à la cour de Flandre, pour justifier, chez lui, une présence en ville, où il pensait « négociier » avec une ardeur juvénile.

J'étais quelque peu surpris de la liberté de ses propos. Et l'audace de ses aveux devant une étrangère me confondait.

Il dut s'en apercevoir, car il m'avoua, sans détour :

« N'aie crainte que Marguerite ne dévoile à quiconque le secret de mes aventures ! Je ne lui ai rien caché de mes expéditions, ni de tes propres labours. Elle n'a, du reste, que peu d'attrait pour notre gouvernante actuelle, bien trop diligente, dit-elle, à servir les intérêts français !

La jeune veuve ajouta, en souriant :

« ...qui sont, du reste, très compatibles avec les siens ! Avec le consentement de son royal cousin, elle exerce jusqu'ici d'incroyables impositions : faute de les avoir voulu payer, j'ai eu, à Damme, tout un bateau de cuirs qui m'a été confisqué ! »

Allons bon ! Pour nos bourgeois du nord, comme pour les châtelains du Hainaut ; les fleurs de lys n'attiraient guère la sympathie !...

J'expliquai alors à mes hôtes le but de mon voyage. Et je leur demandai conseil, sur la meilleure façon d'accéder au château des Comtes :

- « Je n'y ai guère mis les pieds depuis quelques années, mais mon père y séjourne souvent, lui, un conseiller de la jeune comtesse. J'aimerais pourtant ne pas m'y montrer sous ma véritable identité, car je pourrais être reconnu déjà comme un des fidèles de l'Empereur.
- Pour ton père, repartit Gilbert, sois donc rassuré ! Il a quitté Gand depuis un mois : les travaux de restauration du château d'Enghien le retiendront tout l'été.
 - Voilà déjà une excellente nouvelle ! Mais, à la cour, l'un ou l'autre des barons ne pourrait-il me reconnaître ?
 - Penses-tu ? L'entourage de la comtesse est fait de gens de son âge. A vingt cinq ans, crois-tu qu'on se souvienne de visages entraperçus dix ans auparavant ?
 - Et pourquoi, intervint Marguerite, ne pas vous dissimuler sous quelque déguisement ?
 - Voilà bien les femmes, ironisa Gilbert : Elles ont très vite en tête des problèmes de chiffons !... »

Mon hôtesse simula une gifle, que mon beau-frère évita en riant.

- « Un déguisement ne doit pas nécessairement consister en de somptueux brocarts : je verrais plutôt Messire d'Enghien sous les traits d'un pèlerin....
- Un pèlerin ? dis-je. Et que viendrait-il faire à Gand ?
 - Pèleriner, pardi ! L'église Saint-Jacques ferme, ici, le fond de la place : tous ceux du Nord, qui descendent vers Compostelle relaient, d'une église à l'autre dédiée au grand saint. Vous arriveriez d'Anvers et Gilbert vous a rencontré, par hasard, à l'entrée du narthex. Vous êtes un de ses vieux amis. Il veut vous faire visiter le château où il a ses entrées.
 - Bravo, confirma mon beau-frère. Mais, pour faire plus vrai, nous l'habillerons de bure et d'un scapulaire ; puis nous le coifferons du large chapeau frappé de coquille...
 - Avec laalebasse, pendue à un épieu de marche, il fera un remarquable paumier ! souligna Marguerite.
 - Et, pour faire bonne mesure, ajouta Gilbert, nous allons tout d'abord te tonsurer !
 - Me tonsurer ? dis-je. Mais vous êtes fou ?
 - Et pourquoi pas, mon cher, rit Gilbert. Crois-tu que ma chère soeur t'en aimeras moins pour ça ?
 - Ide ne doit pas être au courant de tout ça, dis-je. Elle ne sait rien de cette équipée secrète. Que dirait-elle, en me

voyant ainsi rasé ?

- Où est-elle en ce moment ?
- Elle est au château de nos parents avec les enfants : comme nous attendons une prochaine naissance, elle a, comme toujours, besoin d'assez bien de repos.
- Comptes-tu la rejoindre bientôt ?
- Je ne sais pas : ça dépendra de la suite de l'aventure !
- Ne vous en faites donc pas !, intervint Marguerite. La tonsure sera légère et le duvet restant repoussera vite : dans deux mois, il n'y paraîtra vraiment plus !
- Il n'empêche que ...
- ...qu'ainsi accoutré, me coupa Gilbert, tu ne sauras plus courir le cotillon? Est-ce cela qui te tracasse, Sohier ?

J'abondai dans la moquerie :

« Même si cela était, je n'irais pas l'avouer au frère de ma femme !

- Crois-tu qu'il irait briser ainsi un si heureux ménage ?
- Il aurait, commenta Marguerite, en y ajoutant son grain de sel, bien trop de crainte que vous ne lui rendiez la pareille, en découvrant le secret d'un certain Marché du du Vendredi à Gand !
- ...où il débauche des jeunes veuves éplorées !, acheva Gilbert, en parant les coups de quenouille, que lui lançait

en riant sa jolie maîtresse.

- Soyons sérieux, si tu le veux bien ! dis-je. Pourquoi me voulez-vous voir déguisé en clerc ? Il ne manque pas de laïcs, sur le chemin de Compostelle...
- Parce que, de la sorte, tu pourras, au château, entrer très facilement en contact avec un témoin de choix.
- Qui est-ce ?
- Dom Sanchez Ribéra, l'aumônier de Mahaut de Portugal, défunte aujourd'hui, et de son neveu Ferrand, prisonnier. Il séjourne à la cour depuis plus de quarante ans. Il connaît tous les potins, tous les détails de la vie. Sois sûr qu'il n'aura de cesse de s'ouvrir à un confrère de passage un tant soit peu curieux !
- Qu'il ne me demande quand même pas de le remplacer à l'autel !...
- Sois tranquille là-dessus : il tient à ses prérogatives, plus qu'un juif à ses ducats !...

Quand je sortis des mains expertes de mes deux compères, cela donnait un moine plus vrai que nature ! Gilbert m'introduisit au château et m'en fit faire les honneurs.

Par chance, nous croisâmes Dom Ribéra, qui regagnait sa chambre. Mon beau-frère me présenta et me laissa seul avec lui, prétextant une démarche, qui ne pouvait attendre. Le vieil aumônier accueillit son pseudo confrère, avec d'autant plus d'empressement, qu'il savait, par sa vêtue, que

je n'étais que de passage. Il n'avait donc pas à craindre une quelconque concurrence de ma part.

Des grands pèlerinages, il connaissait tous les recoins, les légendes, les auberges. Il m'inondait de conseils et de mises en garde :

« Avez-vous encouru quelque excommunication ou fauté gravement ? »

Peut-être aurait-il voulu voir en moi un moine paillard, qui, suspendu « a divinis », était condamné à faire pénitence ? Je l'en détrompai, comme il se devait : Qu'il se rassure : ce n'était rien de cela !

Ou bien, ajoutait-il, avais-je encouru quelque peine civile : un prévôt a tôt fait d'ajouter, à telle ou telle amende communale, une pieuse expédition à Rome ou Compostelle, quand ce n'est pas à Jérusalem !...

Je le détrompai à nouveau : non, mon voyage n'avait d'autre objet qu'une prière, un remerciement au Créateur et une demande de bonne fin pour le prochain accouchement de ma jeune soeur, qui était resté stérile après cinq ans de mariage...

« Ne pourriez-vous, à ces louables intentions, me dit Dom Ribéra, ajouter une demande de plus au grand Saint Jacques... pour une autre délivrance ?

- Laquelle donc ?
- Celle, si lente à venir, de notre comte Ferrand !

- Croyez-vous, risquai-je, qu'il n'y aurait que ce moyen de le voir délivré de ses fers ? Une forte rançon aurait, depuis longtemps je crois, arrangé bien des chose !... »

Le vieux chapelain se tut un moment. Sans doute méditait-il sur l'opportunité de découvrir certains secrets à un étranger, dont il ne savait pas les attaches et convictions politiques.

Je les lui découvris quelque peu, en ajoutant :

« La Flandre est, semble-t-il, assez riche, pour remplir une escarcelle royale d'assez de livres, pour en faire fléchir le plus intransigeant des rois ! Pourquoi tant de retard ?

- Encore faudrait-il, murmura Dom Sanchez, que Jeanne et son entourage souhaitent assez cet élargissement... Il en est à qui ne déplaît pas prolongation de telle captivité ! »

Je souris intérieurement : le poisson mordait à l'appât : je le ferrai, d'un coup sec :

« Vous pensez sans doute à tel conseiller particulier, qui remplace, en ce moment, votre compatriote à la tête de l'Etat, en ayant l'oreille de la comtesse, jour après jour?...

- ...et l'oreiller, nuit après nuit ! » ricana le vieil aumônier.

Il avait bien mordu !...J'éclatai de rire avec lui...

19. CONFIDENCES DE DOM RIBERA

Ainsi nous étions-nous révélés du même bord ! Contestant l'un et l'autre l'actuelle gestion de la jeune femme, j'en saurais vite bien plus long sur les potins de la cour !

« Il faut reconnaître, ajoutai-je, que, faute de réunir une somme importante pour l'élargissement de Ferrand, le sire de Maceren, tout comme Jeanne, en affecte de semblables pour bien des oeuvres de charité, dont nos églises tirent grand bénéfice !

- Cette générosité, mon bon, me semble bien une façade, pour faire taire ressentiments et racontars fleurissant à leur sujet ! Ferrand, plus que sa femme, a l'âme d'un fervent chrétien...ou du moins l'est-il devenu depuis sa captivité.
- Comment le savez-vous, mon père ?
- De la source la plus sûre, mon cher : il m'a écrit plusieurs fois, depuis cette sombre tour du Louvre, où son oncle le roi, qui venait de la faire bâtir, lui en fit inaugurer ce mur épais de huit pieds. !

Tenez ! Je vais vous lire un passage caractéristique de ces émouvantes pensées : celui où il se comparait, lui, Ferrand, fils de roi, avec son homonyme, l'humble Ferrand, devenu depuis lors Antoine de Padoue, le plus grand prédicateur de nos Frères Prêcheurs !

Il sortit d'un coffret, posé sur sa table, un papier cacheté de rouge. Il le déroula et me le lut, avec émotion :

« O félicité de l'un et infélicité de l'autre ! O félicité du monde ! Oh, vaine félicité qu'as-tu disposé de moi ? Tu m'as icy enferré en un tel opprobre, moy, fils du Roy de Portugal et seigneur de tant belles terres. Tu me détiens en ceste captivité à déshonneur et honte perpétuelle. Et Ferrand, homme de bas lieu, est parvenu à tel honneur et perfection de sainteté envers Dieu et les hommes, que son nom a passé l'Espagne et a pénétré jusques icy, et est magnifié de la bouche d'un chacun. Toi, royaume de Portugal, l'opprobre que tu as reçu de moy, qui suis ton enfant, tu l'as recouvré en Ferrand, ton docteur frère mineur ! »

« Quel style ! Et quelle humilité se dégage de ses propos, ne trouvez-vous pas ?

- Et quelle suite avez-vous donné à de telles missives ?
- J'ai obtenu du roi que quatre de mes confrères l'aillent visiter, tour à tour, et l'entretiennent dans de si heureuses et charitables dispositions...
- ...bien plus chrétiennes, il est vrai, que les démonstrations pompeuses et la charité tapageuse de sa femme ! Elle n'a pas hésité, par ailleurs m'a-t-on dit, à demander à Rome l'annulation de son mariage, en prétextant, dit-on quelque non – consommation ! »

J'avais frappé un grand coup. Comment réagirait-il ?

Mais Dom Sanchez ne s'en formalisa pas. Bien au contraire,

il me semblait l'avoir tout à fait libéré à mon endroit. Enfin, pensait-il peut-être, pourrait-il ouvrir son coeur à quelqu'un qui partageait ses sentiments !

Comme me l'avait laissé entendre Gilbert de Sotteghem, il paraissait que j'avais sonné à la bonne porte !

« Non-consommation resterait à prouver ! Je fus témoin, au soir du mariage à Senlis, de la première nuit de noce. Et je puis vous assurer qu'ils l'ont passé ensemble...

- Nudus cum nuda, comme prescrit la coutume, dis-je.

- Ah, voyez-vous, mon cher frère, la comtesse, quoique l'héritière par indiscutable droit d'aînesse, est jalouse de sa soeur Marguerite, de l'idylle qu'elle noua, en sa première union, des enfants qui en furent les fruits, alors même qu'elle demeure stérile...

- Croyez-vous ?

- Certainement : elle cache son fiel, sous des dehors de charité. Mais, au fond d'elle-même, sommeille un fond de violence et de cruauté ! »

Allons bon !, me disais-je : le cheval s'emballe ! Je lâchai la bride ... :

« Sur quels signes extérieurs la jugez-vous aussi perverse ? A-t-elle donc donné des preuves de tels penchants ?

« Mais, mon bon, les exemples foisonnent, pour qui sait

les voir ! Tenez : l'année avant Bouvines, quand Ferrand a envahi Tournai : il jugea bon et prudent, en cette ville française, de démettre les Consaux, par trop fidèles au Capétien. Les ayant remplacé par des amis de la Flandre, il les fit transférer à Gand, en otages de choix...

- Et alors ?
- Alors ? Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que sa jeune femme, à peine âgée de quatorze ans, les avait fort proprement fait pendre !
- Mais c'est horrible, ce que vous me chantez là ! (je le savais, mais ne le laissai pas paraître.)
- Et croyez-vous, dit Ribéra, ne se contenant plus, qu'elle a, pour sa famille, des sentiments plus doux ? Qua nenni ! Elle a, tout de suite, suivi la suggestion des frères Clément au sujet de Bouchard d'Avesnes !
- Les frères Clément ?
- Oui, ce sont les âmes damnées de Philippe-Auguste !
- Et qu'ont-ils suggéré contre Bouchard d'Avesnes ?
- Le roi voulait sa peau, après qu'il avait manqué de le capturer, au soir de Bouvines. Alors, ce sont eux qui ont recherché les antécédents cléricaux du cher homme, qui ont mis en doute même l'union faite au Quesnoy, preuve qu'ils ne connaissaient pas la réalité des faits, comme nous !
- Et Jeanne a marché dans cette félonie ?

- Si elle y a marché ? Mais non : elle y a couru ! Briser l'union de sa soeur la faisait proprement jubiler : je ne l'ai jamais vu si souriante qu'à ces moments-là ! Mais elle n'a pas décoléré d'apprendre que celle-ci, malgré elle et malgré Rome même, demeurerait fidèle à son mari, aux fins fonds des Ardennes où tous deux s'étaient abrités et qu'elle lui avait fabriqué deux beaux héritiers, pour la Flandre et le Hainaut, alors que la comtesse en titre en était incapable...
- C'était peut-être un moyen discutable, mais la politique en est coutumière : pensez donc à feu Jean sans Terre !
- Peut-être. Mais le fin renard qu'était Philippe-Auguste avait plus de respect et d'amour filial : voyez les moyens qu'il a déployés, pour doter ses enfants même adultérins ! Tandis que cette jeune ambitieuse a proprement brisé le bonheur de sa soeur, par sa seule jalousie et son amour du pouvoir !
- Pourtant, naguère, les deux couples semblaient avoir de bons rapports !
- C'était avant Bouvines : Ferrand dictait la conduite. Mais par après, c'est le Roi qui dirigea en sous-main. Depuis, Jeanne n'a pas hésité à garder en prison notre Bouchard, quand elle a su le saisir...tandis qu'elle laisse son mari croupir dans la sienne, sans y verser rançon !
- Elle le relâcha pourtant, sur la prière de Marguerite !
- Mais à quelles conditions ? Elle a fermé à Bouchard la

porte de Flandre et tient Margot ici, presque en otage !

- Pourtant, n'a-t-elle pas autorisé le remariage de sa soeur avec Guillaume de Dampierre ?
- Parce que, par ce moyen, elle la détache de ses enfants, si redoutables pour elle, quoique abâtardis par le décret d'annulation romain, sur le premier mariage. Mais...
- Quoi, ce « mais » ?
- Voyez si l'histoire se renouvelle ! Comme Margot a, de nouveau donné le jour à un enfant- une fille cette fois-, elle tremble à nouveau pour son fief : elle s'est, une fois de plus arrangée, pour faire à nouveau casser cette union par le Sacré Collège, à cause du cousinage !
- Décidément, les mariages flamands sont bien éphémères, ne trouvez-vous pas ?

Nous rîmes tous deux. La trompe sonna, annonçant le repas de midi.

« Venez donc avec moi dans l'ancre du tigre, a conclu mon Dom Sanchez. Vous verrez tout ce petit monde en place et nous aurons encore, entre nous, une joyeuse suite de commérages, cet après-midi. Cela vous fera une belle diversion, entre dévotions de votre pèlerinage. »

Nous récitâmes ensemble l'Angélus et descendîmes dans la cour. Le joli portique roman ouvrait sur la grande salle. Une table était dressée, qu'entouraient déjà les convives de Jeanne de Constantinople.

Don Sanchez me fit asseoir près de lui, ce qui n'étonna guère les gens de cour, habitués à voir conviés, à l'occasion, tel ou tel moine de passage.

Le repas achevé, le vieux prêtre portugais me fit les honneurs du château, que je fis mine de découvrir avec lui.

C'est vraiment là un superbe bâtiment : de très nombreuses tourelles de défense, bâties sur trompes, au dessus de chaque arête de l'enceinte polygonale, lui donnent un profil dentelé et crénelé impressionnant, que domine l'imposant donjon de cent pieds de haut.

Ne perce cette austère muraille qu'une simple poterne à pont-levis, franchissant la ceinture de douves, remplies des eaux de l'Escaut et de la Lys, qui se joignent à Gand.

Mais à l'intérieur, par contre, les corps de logis sont raffinés. Leur décoration de portiques, chapiteaux floraux, reliefs et rinceaux attestent bien de la culture qu'avaient rapportée de Terre Sainte les croisés châtelains, à commencer par Robert II le Frison ; ils en avaient certainement ramené bien des artistes, arméniens ou syriens, qui avaient trouvé, chez nous, amples commandes et noble pierre.

En cheminant de salle en salle, Dom Sanchez reprit notre conversation de la matinée, que nous avions dû arrêter durant le repas, à cause des oreilles indiscretes voisines :

« Tenez ! Voici ce qu'on nomme ici la chambre de Marie de Champagne : c'est ici que la défunte comtesse avait

l'habitude de se tenir. Ici aussi que la venait souvent retrouver le cher Baudouin de Constantinople...

- Vous en avez bien connu, des couples de châtelains !
- Oh oui ! Mais, hélas, bien peu d'enfants en ont été issus ! Quand j'arrivai ici, c'était avec la princesse Mahaut, à son mariage. Philippe d'Alsace était un homme très droit. Il était né en Flandre mais n'a pas eu de postérité.
- ...ce qui a eu pour conséquence l'arrivée de Marguerite, sa soeur, et de son mari Baudouin de Hainaut : du coup, Flandre et Hainaut se sont retrouvés réunis !
- Oui, mais Baudouin VIII de Hainaut, n'était que le beau-frère de Philippe. Et, quand sa femme mourut, il perdit la direction de la Flandre et ne garda que son Hainaut : c'est son fils qui héritait de notre comté : Baudouin IX avait déjà vingt six ans, quand il succéda : il était marié déjà depuis dix ans. J'ai suivi leur vie de très près, car je demeurais dans l'aile sud, avec la comtesse Mahaut, dont j'étais le chapelain.
- Et comment le jeune couple voisinait-il leur tante ?
- Le mieux du monde : plein de déférence et même de la tendresse pour elle. La jeune Marie surtout : cette jeune Champenoise était vraiment admirable !
- Et Baudouin l'entourait ?
- L'entourer ? Dites plutôt qu'ils ne se quittaient qu'à contrainte ! Si intelligente, mais aussi si fragile ! Les

deux filles ne lui naquirent qu'après plusieurs fausses couches, qui l'avaient affaiblie. Voilà pourquoi elle a retardé son départ en Terre Sainte. C'est aussi pourquoi fragile comme elle était, elle n'a pas survécu à la peste qui frappait Saint Jean d'Acre.

- Et c'est ici qu'ils se retrouvaient d'habitude ?
- Oui : c'est ici qu'ils prenaient, chaque matin, les décisions importantes pour la gestion du comté. Leur servant parfois de scribe, je notais les décrets en bons termes juridiques.
- En avez-vous gardé quelque anecdote ?
- Bien sûr : certaines sont même assez plaisantes : Marie connaissait bien le caractère droit et direct de son mari ; elle humanisait ses décisions par de justes remarques... Comme son mari, elle aimait parcourir, seule, les rues de Gand, sous des dehors anonymes. N'étant pas reconnue, elle se rendait mieux compte des problèmes quotidiens de ses concitoyens... »

La conversation prenait une tournure qui m'intéressait fort : j'apprenais, de la sorte, la vie quotidienne du château, dont ne transparaissaient souvent que des ragots.

« Avait-elle, en ces occasions, des altercations avec son mari ?

- Ah çà, jamais ! Lui était parfois emporté. Mais elle, tout en douceur, le modérait, peaufinait une décision, parfois en ajoutait même de son cru ! Je me souviens d'une matinée, où Baudouin étudiait avec elle un projet taxant

uniformément les marchandises aux divers octrois. Et Marie se permit une remarque étonnante...

- Laquelle ?
- Il venait d'établir que le vin paierait deux deniers par mesure d'un seau. Elle lui demanda combien, lui, il payait le vin destiné à notre table. Il dit : « Trois deniers le lot !...Mais tu as raison, Marie : je n'y avais pas pensé : ce prix a été établi, de tous temps ». Il faut vous dire que c'est le brise-cellier qui, ici, achète le vin du château ; et, quelle qu'en soit la qualité, il ne payait alors que trois deniers. Marie fit remarquer que cela pourrait ruiner un marchand, qui serait obligé de lui vendre son vin à un tel prix !..
- Cette remarque est vraiment judicieuse !
- Comme vous le dites ! Alors Baudouin lui a promis de faire cesser tout de suite cette coutume déplorable. Et il me dicta une ordonnance, que j'ai toujours conservée : il l'a fait proclamer, à son de trompe, par crieurs publics !
- Avez-vous encore le texte, demandai-je, curieux.
- Oui da : Tout comme la lettre que je reçus de Ferrand : car il me dicta ce décret, bien peu de temps avant son départ en croisade, en 1202.
- J'aimerais en prendre connaissance : n'est-il pas rare qu'un prince s'applique à lui-même des taxes, plutôt que d'en frapper ses sujets ? »

Nous arrivions à la chambre du vieux chapelain. Dom Sanchez retira du coffre de sa table un autre parchemin, qui disait ceci, à peu près :

« Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, à ses échevins et bourgeois, salut et entier amour !

Comme il soit ainsi que mes antécresseurs comtes de Flandre, depuis longtemps, à quelque lieu qu'ils soient venus par le comté, soit à Gand, à Bruges, soit à autre ville ou castell, ont toujours pris le lot de vin pour trois deniers, quelque cher qu'on le vendit, et ont fait cette chose de droit et de coutume, moi j'ai entendu cette accoutumance mieux être rapine ou exaction de force que coutume raisonnable ou droiturière. Pour ne pas laisser à ceux qui après moi viendront et à mes successeurs cet exemple de rapine et exaction, qui pour moi et pour eux peut tourner à damnation perpétuelle, je déclare à vous et à tous par le comté de Flandre que j'abandonne à jamais cette coutume et m'oblige, moi et mes successeursss, en quelconque lieu que je viendrai, à prendre le vin à ce même coût que les prudhommes et les échevins connaîtront qu'il devra coûter. Seulement il ne pourra à moi être vendu plus cher qu'à un autre. Et pour que ce soit chose ferme et stable pour toujours, j'ai fait cette présente charte, scellée à mon sceau. Fait l'an de l'incarnation mille deux cent et deux, au mois de mars. »

« J'adore, dis-je, la réserve finale de sa décision : elle ne manque pas de joyeuse malice ! J'ose espérer que ses filles ont maintenu les termes de cette charte !

- Oui : la coutume demeure établie. Mais il m'étonnerait que Jeanne l'ait maintenue par piété filiale !

- N'évoque-t-elle jamais, auprès de vous, le souvenir de

ses parents ?

- Tout juste pour décider d'un obit anniversaire. Jamais d'épanchements sentimentaux ! N'avez-vous pas, tout à l'heure, vu son air particulièrement sombre aujourd'hui ?
- Pourquoi ce jour-ci plus qu'à l'ordinaire ?
- C'est que la comtesse est au comble de l'inquiétude : des nouvelles étranges lui sont parvenues, ces derniers jours.
- Ah oui ?
- N'en avez-vous pas perçu la rumeur, sur votre route ? Il n'est partout question que d'un miraculeux retour au pays de l'Empereur Baudouin !
- Cela se dit. Mais on le dit mort aussi, depuis vingt ans !
- Il fait, paraît-il, en ce moment, le tour des villes de son Hainaut, où il est reçu avec exaltation. Que fera Jeanne s'il venait à visiter la Flandre ?
- Mais c'est incroyable ! J'imagine qu'elle devrait courir au devant de son père...se jeter dans ses bras !...
- ...et lui rendre aussi les rênes du pouvoir, sans doute ? Vous la connaissez bien peu, à ce que je vois !...
- Mais enfin :...son père !...
- ...qu'elle n'a jamais connu ! Mais qui a , s'il revient ici, tous les droits ancestraux, dont Jeanne profite depuis ses

quinze ans : c'est bien plus un concurrent qu'un père !

- Mas que pourrait-elle en changer, voyons ?
- Je ne sais. Mais Jeanne cache, sous des dehors de fierté et aux jours d'importantes décisions, tant incompetence que grand affolement. Il m'étonnerait fort qu'elle n'irait pas chercher secours et conseils auprès de son cousin !...
- A-t-elle coutume de se faire conseiller par le roi ?
- ...Encore vaudrait-il mieux qu'elle s'adresse à sa cousine la reine Blanche de Castille, plutôt qu'à Louis le Lion... Ah, le « Lion » : elle le porte sur son blason, et lui en son surnom ! Mais aucun d'eux n'en justifie l'image que leur a laissé leur commun grand-père !...
- Et la reine, dites-vous ?
- Blanche de Castille ? Elles se sont bien connues au temps de leur commune jeunesse, à Senlis. Mais elle, c'est une maîtresse femme...
- Ne serait-ce pas parce qu'elle est aussi un brin portugaise par sa grand-mère ?, dis-je en souriant.

Dom Sanchez Ribéra rit de bon coeur à ma piquante remarque.

Le lendemain, je me trouvai à table à côté de Marguerite de Constantinople. Son mari, Guillaume de Dampierre, était parti à une longue journée de chasse . Margot la Noire, comme on l'appelait, attendait, elle, son deuxième enfant : elle ne pouvait donc chasser à ses côtés.

Notre conversation ne traita que de sujets badins, sur Héloïse et Abélard, après qu'un trouvère de passage eut chanté devant nous le « Planctus David » ou « In festo innocentum » de Pierre Abélard, le grand logicien français.

Combien leur amour n'a-t-il pas été détruit, par la jalousie ignoble de cet oncle d'Héloïse, ce chanoine qui les força à se séparer et entrer en monastères !

Après le repas, retrouvant mine sérieuse, elle me pria de la suivre en ses appartements, pour un entretien privé : quelle ne fut pas ma perplexité, quand elle me pria de la confesser ! Peut-être n'avait-elle qu'une confiance mitigée en la discrétion de l'aumônier de la cour. Que faire pour écarter sa demande ?

J'eus une inspiration soudaine : n'étant pas du diocèse de Tournai, mais bien de Cambrai, je ne pouvais exercer un sacrement qu'avec une autorisation spéciale de son évêque : il ne m'était donc pas possible d'accéder à sa demande !

« Aussi bien, me dit-elle, ne vous demanderai-je aucune absolution, mais bien quelques conseils et opinions, car je n'en saurais attendre d'efficaces de la part de ce vieux chapelain portugais.

- Il me semble pourtant tout à la dévotion de la famille !

- Comprenez que j'aime mieux me confier à un moine de passage, qui cheminera demain vers Compostelle, qu'à un prêtre attaché à la maison !
- Votre confiance m'honore, Madame. Mais pourrai-je bien vous être de quelque utilité ?
- Au moins aurais-je pu décharger, en des oreilles amies les scrupules qui m'assaillent chaque jour...
- Croyez bien que j'en garderai silence, comme s'il se fut agi d'une vraie confession. Mais n'en attendez pas plus !
- Je n'en demande pas plus et n'en puis demander, du reste, d'avantage : je suis, hélas, écartée des sacrements, étant excommuniée depuis mon récent mariage !
- Il me semblait ...(Je le savais mais feignis de l'ignorer :) qu'après le département de votre premier mari, Bouchard d'Avesnes, vous aviez pu rejoindre le giron de l'Eglise...
- Hélas non : les complots contre moi – et surtout contre les enfants que j'ai portés...et porterai, ne sont pas apaisés pour autant !
- Des complots ?
- Comprenez bien que, si, avec mes unions désavouées, mes enfants demeurent bâtards, ils ne pourront jamais prétendre à un quelconque héritage des comtés ! Et, avec la stérilité de ma soeur Jeanne, la possession de ceux-ci

reviendra tout naturellement à mon cousin, roi de France, qui est le plus proche héritier par sa mère, Isabelle de Hainaut.

- Croyez-vous donc, dis-je naïvement, que c'est pour cela que votre premier mariage fut cassé ?
- Je ne crois pas, j'en suis sûre ! Les lettres d'information qui furent adressées, tant aux évêques qu'au Concile de Trente, furent rédigées par les frères Clément, ces âmes damnées du roi : c'est à leur demande que Jeanne les a signées.
- Votre soeur est-elle soumise au roi à ce point ?
- Elle n'a pu conserver la Flandre, après Bouvines, qu'à la condition de démanteler les remparts de nos villes et vivre sous la tutelle de Gauthier, mon ex-beau-frère, qui détestait Bouchard, son cadet. Depuis, elle demeure sous les ordres...
- Et à votre endroit ?
- Vous avez pu voir, tout à l'heure, à table, comment elle se comporte : en public, elle m'ignore. »

C'était vrai : Jeanne présidait la table, entourée par Jean de Maceren, son confident et de Dom Sanchez aujourd'hui. La comtesse écoutait les propos de ses voisins, l'air sérieux et dubitatif. Elle n'adressait nul sourire ni aimable propos.

Les lèvres pincées, la coiffure strictement disposée sous la résille, sa robe austère, que n'égayait nulle fantaisie, faisaient, de cette femme de moins de trente ans, une douairière presque inabordable.

J'avais remarqué que son regard s'allumait parfois de quelque flamme, quand elle regardait de notre côté, observant sa soeur, qui m'entretenait avec enjouement. Etait-ce imagination de ma part ? J'y croyais voir une froide cruauté qui me glaçait...

Heureusement pour moi, il me semblait, sous ma vêtue, que ni elle, ni sa soeur, mon ex-tante, ne m'avaient reconnu !...
Je questionnai encore :

« S'est-elle toujours comportée ainsi envers vous ?

- Aussi loin, me répondit Margot rêveuse, que remontent mes souvenirs, jusqu'à la période de Senlis, j'ai toujours eu l'impression qu'elle jalousait ma gaîté naturelle et mon insouciance. Elle cachait sa timidité sous des airs de hauteur et s'essayait, sur moi, à des exercices d'autorité, comme lui permettait son droit d'aïnesse.
- Et plus tard, après votre retour en Flandre, cela dura-t-il ?
- Nous ne sommes revenues à Gand qu'après son mariage. Durant un an, cela lui donnait un certain prestige sur moi, sa petite soeur : je n'avais que dix ans ! J'étais gardé en tutelle par Bouchard, qui était toute gentillesse pour moi.
- L'aimiez-vous ?
- Cela me changeait de l'austère discipline de Senlis !

- Je veux dire : était-ce gentillesse ou amour déjà ?
- Où en est la frontière ? J'avais dix ans ; je n'avais jamais connu de véritable affection familiale.
- Etes-vous donc passée, sans heurts, de la tendresse filiale à un amour-passion pour votre tuteur ?
- Vous savez, c'est mon beau-frère Ferrand, qui a tout tout décidé à notre place : je n'avais été au mariage que parce que mes aînés y avaient trouvé une astuce politique mais je n'en comprenais pas les dessous. J'en fus bien fort étonnée, dès l'abord !
- Bouchard vous a-t-il forcée ?
- Oh non : il a été pour moi de la plus extrême délicatesse, de peur de heurter ma pudeur enfantine ...de onze ans ! L'avouerai-je ? Ce fut moi, plus que lui, qui, plus tard, ai pris souvent l'initiative de la découverte de l'amour !
- Et vous avait-il tenu au courant de sa cléricature, jadis ?
- Mais oui et Jeanne le savait aussi et n'avait point trouvé à y redire ou s'en étonner. Dans les premiers temps de nos communes unions, avant le funeste jour de Bouvines, Bouchard et moi étions accueillis ici par le ménage aîné, en parfaite harmonie : c'est que Jeanne et moi n'étions pas d'âge, pour être en attente d'héritiers ! Gentille presque et ouverte à mon égard, je ne la reconnaissais plus !

- C'est qu'elle n'avait nulle raison de jalousie, tiens !
- Moins qu'en d'autre temps, c'est vrai. Mais il n'empêche que, même à cette période, quelques remarques de sa part me firent comprendre qu'elle enviait notre amour partagé entre moi et mon vieux mari, qui aurait pu être mon père, quand son propre époux n'avait pour elle que prévenance toute méridionale d'un chef de famille, pour une docile épouse au foyer !
- Est-ce que vous l'aimiez fort, votre Bouchard, malgré la grande différence d'âge ? demandai-je, curieux.
- J'en étais folle, quelques années plus tard. J'eus malheur de le trop chanter aux oreilles de Jeanne : sa jalousie s'en réveilla et devint cruelle, quand elle fut mise à continence forcée, par l'emprisonnement de Ferrand. »

Margot m'expliqua alors, de long en large, sa longue lutte, pour briser l'annulation de son mariage, pour faire reconnaître ses petits, pour libérer son mari des geôles où Jeanne, sans nul motif, le tint prisonnier durant quatre ans.

J'en connaissais la version de mon oncle : celle de Marguerite, ma jeune tante, correspondit fort bien à la précédente. Mais c'est son comportement ultérieur, qui démentait la folle passion de ses premières années...

Les confidences avaient été si loin, que je m'en permis la remarque : son comportement d'aujourd'hui, à l'égard de son premier époux et de ses enfants, semble, pour quelqu'un de l'extérieur, correspondre bien peu à l'acharnement qu'elle disait avoir eu, pour défendre, bec et ongles, son union...

Comment juger de son actuel abandon ?

Alors, la pauvre Margot, qui s'était contenue jusque là, s'est effondrée en pleurs. Une bouffée de pitié m'étreignait à un tel spectacle. J'aurais voulu la consoler, ne serait-ce qu'en lui prenant les mains. Mais l'apparence de mon déguisement clérical me défendait une telle manifestation de sympathie pour cette jeune femme de vingt trois ans !

« Ah, mon père ! C'est bien là le sujet de mon trouble, de mes tourments de conscience. Et c'est bien à ce sujet que j'attends de vous quelque conseil ou quelque avis ! »

Je pressentais là que le noeud du problème m'allait être dévoilé... et que celui-ci serait du plus haut intérêt pour mon maître, Baudouin IX...

« Auriez-vous fait quelque voeu ? demandai-je.

- Hélas oui ! Ce serment me ronge depuis trois ans !
- A qui avez-vous fait cette terrible promesse ?
- A ma cruelle soeur, bien sûr !
- De quelle sorte sont ces voeux ?
- Les bruits les plus atroces couraient la campagne : je les ai appris, tandis que, sans nouvelle de mon mari, j'étais hôte de sa soeur Alix, au Rosay...(la soeur de ma mère, pensai-je !)
- Bouchard, disait-on, avait été assassiné à Dendermonde

par des sergents aux ordres de Jeanne, lors d'un essai d'évasion...J'en perdais la raison ! Folle de douleur, j'ai couru à Gand et j'y ai appris que c'était faux : il était vivant mais toujours prisonnier. J'aurais tout accepté pour le voir retrouver la liberté...

- Et alors ?
- Alors ? J'ai tout promis : de le quitter à jamais, de faire placer les enfants, qui se verraient écartés de l'héritage, d'accepter un remariage avec qui on voudrait : Tout, oui, j'aurais accepté tout, pour que Bouchard ait la vie sauve et...
- Et quoi ?
- Et j'ai fait serment sur l'Évangile, mon père !
- Et c'est Jeanne même qui a posé ces conditions ?
- Jeanne et son Jean de Maceren, bien sûr !
Mais elle, aurait-elle fait, pour faire libérer son Ferrand, la dixième partie de ce que j'ai accepté à ce moment ?
- Quel intérêt voulait-elle bien en retirer ?
- Et lequel retire-t-elle de la captivité de son mari ? Non : tout vient d'en haut, mon père : ruiner mon mariage, comme le sien, empêcher qu'ils portent fruit, en échange d'une somptueuse aisance personnelle, en attendant que ses états agrandissent ensuite le domaine royal, voilà les beaux desseins des conseillers de la couronne !

- Et que s'est-il passé ensuite ?
- A peine avais-je fait le serment que j'ai dit, Bouchard fut libéré et envoyé à Rome, soit-disant pour plaider son cas. Quant à moi, sitôt le gêneur écarté, on m'a fait épouser Guillaume de Dampierre, qui ne m'est rien .
- Ne l'aimez-vous donc point ? Et vous aime-t-il ?
- Il se veut aimable. Mais, comme les jeunes seigneurs français de son espèce, il passe son temps à courre le cerf au long des jours...et le cotillon au long des nuits !
- Mais Bouchard d'Avesnes, lui qui est bien plus âgé que votre actuel époux, l'aimez-vous donc toujours ?
- Peut-on jamais oublier qui vous a fait connaître l'amour ?

Et Marguerite me priait de donner un avis, sur une possible levée du serment, qu'on lui avait arraché....

J'étais vraiment au comble de la gêne ! Mon incompétence théologique était totale. Je lui promis néanmoins à m'en ouvrir à plus docte que moi, si j'en rencontrais dans mes parcours et je lui ferais part de leur avis.

Pourtant, il semblait intéressant de sonder la jeune comtesse sur ses opinions au sujet de la « résurrection » de son père. N'était-ce pas l'objet principal de ma mission ? J'y ai mis quelques détours...

- « Une des conséquences de votre serment fut donc de vous faire accepter un nouveau mariage, au choix de Jeanne.

Or celle-ci a beau avoir les faveurs de l'Eglise, dont elle est une grande bienfaitrice, elle ne vous en a pas moins obligée à contracter une union, que l'Eglise, elle-même a frappée de nullité !

- C'est exact.
- Vous voici donc excommuniée, pour cause de ce fameux serment que vous contestez à présent. Comment, devant Dieu, une telle promesse solennelle pourrait-elle avoir quelque valeur, si elle vous entraîne à vous séparer de Lui ?
- Je n'avais pas envisagé la question de cette façon !
- D'autre part, l'autorité de votre soeur, comme comtesse de ce pays, légitime héritière de Flandre et de Hainaut, ne deviendrait-elle pas caduque, s'il s'avérait que le vrai détenteur des comtés, votre père commun, revenait ici ?
- Comment ? Vous avez appris cet étonnant retour ?
- Le bruit en court. En cette hypothèse, ne serait-il pas en droit de vous libérer de ce serment, qu'on vous extorqua injustement, sous la promesse de libération de votre mari, injustement détenu ?
- J'ignore tout de ce père, que je n'ai pas connu. Mais on dit qu'il a été reconnu par son frère et par Bouchard aussi et qu'il est reçu partout avec exaltation !
- ...et qu'il partage cette popularité avec vos deux enfants,

à qui, dit-on, il voue beaucoup d'affection : c'est ce qu'on rapporte sur les chemins que j'ai parcouru.

- Je ne sais qu'en penser ! Mais officiellement, et de toutes façons, je ne puis que partager l'opinion qu'en aura ma soeur. Je ne puis prendre aucune initiative qui lui déplait.
- Votre serment vous lie-t-il à ce point ?
- Mais il y va de ma survie, Père ! Si je voulais prendre la clef des champs, je me trouverais sans nulle ressource : plus de mari, plus de revenu, pas un toit pour m'abriter : Jeanne me tient absolument sous sa coupe ! Ma liberté n'est qu'apparente !
- Ne trouveriez-vous pas accueil près de votre premier mari ? il est sans attache, paraît-il et doit se moquer de tous vos serments !
- Ce serait, pour Jeanne, la félonie suprême : elle me l'a bien laissé entendre : notre vie serait, à tous deux, en grand danger ! Et puis, tant à mes enfants d'Avesnes, ne dois-je pas penser à Marie et au dernier que je porte ?
- Ecoutez, Comtesse ! Je partirai, dès demain, sur les voies de pèlerinage. Il se pourrait que je croise en chemin le glorieux cortège de ce Baudouin retrouvé. On m'a cité, parmi ses fidèles les noms de certains seigneurs, qui m'ont déjà reçu chez eux. Il me serait facile alors, par leur entremise, d'adresser un message, tant à votre père qu'à vos enfants ou votre premier mari : m'en voudriez-vous charger, si cela vous agréé ?
- C'est très aimable à vous de me le proposer : mon coeur

et mes sentiments m'y pousseraient. Mais je n'ose même pas envisager semblable démarche.

- Craignez-vous qu'on en apprenne la teneur ?

- Vous me jugerez peut-être lâche, mais j'ai eu une vie à ce point brisée !...Et je connais combien mon royal cousin a les bras longs et puissants ! N'a-t-il pas quelque mouche, dans le cortège ? »

Que pouvais-je ajouter pour lui rallumer quelque énergie ? La bure et la tonsure, sous lesquelles je me dissimulais m'ont donné l'idée d'une clôture à notre entretien :

« Ne perdez ni courage, ni espoir ! Prions Dieu, Madame, qu'Il nous inspire, à tous, les meilleures dispositions pour nos proches ! Qui sait si, l'Empereur ayant repris pouvoir sur ses états, le Roi lui-même -son neveu, après tout !- ne gardera pas de prétentions sur les comtés, en faisant une paix durable avec son oncle ? Qui sait si le pape Honorius lui-même ne reviendra pas sur l'interdit, dont Innocent III a frappé votre première union ? »

Marguerite de Constantinople ne répondit que par un regard dubitatif et un pauvre sourire. Les traits tirés par la fatigue de sa pesante grossesse, elle me fit des vœux d'heureux voyage pour mon pèlerinage :

« Que, dans vos prières au grand Saint Jacques, pour qu'il protège l'accouchement de votre soeur, vous pourriez en joindre d'autres à de semblables intentions, pour quelque pauvre comtesse excommuniée, que vous connaissez ! »

En suite de quoi, elle m'octroya mon congé.

21. UNE ETONNANTE NOUVELLE !

Mon séjour à la cour de Flandre ne pouvait pas se prolonger, de crainte d'y voir revenir, parmi les seigneurs du cru, telle ou telle connaissance plus perspicace, qui m'aurait reconnu : je choisis donc demeurer dans la gentille maison du Marché du Vendredi.

Mon occupation principale était de m'y laisser repousser la chevelure, pour que disparaisse l'incommode tonsure, qui m'avait si bien dissimulé.

Mon beau-frère, au retour de ses visites au château, m'entretenait des potins les plus divers et des états d'âme de Jeanne, à l'annonce de l'odyssée de l'ermite de Glançon. Car, de ville en ville, les joyeuses entrées de l'empereur et de ses petits-fils tournaient au triomphe. Les manifestations populaires s'amplifiaient, de proche en proche...

C'est que tout le peuple de Flandre française voyait, en eux, la personnification de la grandeur du pays, dont Baudouin avait porté au loin la renommée. Et la présence des petits, c'était la sécurité assurée pour la pérennité de l'indépendance de la nation.

Quant aux bourgeois, leur intérêt correspondait, pour une fois, aux sentiments populaires : ils espéraient, avec le retour du comte, la chute de l'influence française, personnifiée par Jeanne et ses fidèles et une plus grande prospérité pour leurs commerces, grâce au resserrement des liens avec leurs clients, leurs amis et même leurs parents des îles britanniques.

En ces jours de liesse populaire, naissait, dans le coeur de tout un peuple, la ferveur et le rêve de grandeur que représentait le Lion de Flandre : ce symbole de force et de courage était bien mieux porté par un Baudouin de Constantinople, vigoureux conquérant de l'Orient, que par Jeanne, sa fille, elle qui, par appétit de pouvoir, avait abandonné à son suzerain une bonne part de l'héritage ancestral...

Une fin de matinée, Gilbert de Sotteghem m'annonça une étonnante nouvelle :

« Sais-tu qui est arrivé au château, à l'improviste, hier soir ? Tu ne le devinerais-pas : rien moins que ton frère !

- Mon frère ? Pas possible, lequel : Arnould ou Jacques ?
- Mais non, mon bon : Hugues, ton frère chanoine !
- Hugues ?..Ici, au château ?
- Oui : je l'ai rencontré ce matin, qui sortait de la chambre de Jeanne. Et celle-ci nous invite tous, demain à une réunion de conseil.
- Et tu lui as parlé de moi ?
- Il s'est trouvé un moment où je me suis trouvé à l'écart, tout seul avec lui. J'ai cru bon de lui annoncer que tu te trouvais ici tout seul, en secret. Il a de suite saisi la raison de ton séjour à Gand. Et il va faire un saut, ici à la maison dès cet après-midi !

- Tu ne lui as tout de même pas révélé que j'avais séjourné deux jours au château ?
- Non, penses-tu, dis Gilbert en riant : j'aurais dû expliquer que tu avais, en cette circonstance, imitant sa cléricature, accru le nombre de religieux, dont s'orne ta famille ! Je te laisse le soin de le lui expliquer !
- Fort bien. Du reste, comme je le connais, il ne fera qu'en rire ! »

J'attendis donc, avec l'impatience que l'on devine, la venue de Hugues. Il ne s'offusqua nullement de me trouver, résidant chez la maîtresse de mon beau-frère. Il trouvait, au contraire, la situation des plus piquantes. Et Marguerite, fine mouche, a prétexté des affaires urgentes à traiter en ville, pour nous laisser seuls à la maison.

« Il me semble, me dit mon frère, que nous nous voyons très souvent, ces derniers jours !

- C'est très aimable à toi de me rendre la visite, que je fis chez toi, à Tournai, pas vrai ?
- Mon cher, c'est dans un autre dessein que je suis venu à la cour, aujourd'hui. Je ne croyais pas te retrouver si vite. Encore que j'aurais cru bon, d'une manière ou l'autre, de te faire savoir de l'évolution de la situation qui t'occupe !
- Je suppose qu'il y a du nouveau : ce me sera sûrement précieux de communiquer à l'Empereur des informations de première main !

- Pour ça, il est certain que la nouvelle ne le laissera pas indifférent : Jeanne quitte le Château des Comtes !
- Quoi ?
- Oui, mon cher : c'est tout à fait sérieux : je suis venu ici spécialement, envoyé par notre évêque : figure –toi que la comtesse, affolée à la nouvelle de la tournée triomphale de son père, a adressé, voici quinze jours, à Senlis, un courrier au Roi de France, son cousin...
- Elle allait aux ordres, selon son habitude, dit Gilbert.
- Bref, la réponse ne s'est pas fait attendre : Louis le Lion, rentré précipitamment de sa croisade albigeoise, a fait adresser une missive à Walter de Marvis, notre évêque : il est prié d'accueillir Jeanne et les siens en son palais épiscopal. Et les Consaux, eux, devront interdire l'accès de la ville aux troupes de Flandre et de Hainaut...
- ...ce qu'ils ont promis de faire déjà : ils me l'ont dit !... Alors ainsi, Jeanne s'enfuit devant son père...au lieu de lui sauter au cou ?
- Lui sauter au cou ? intervint Gilbert. Elle ne le ferait, je crois, que pour y enfiler une corde de chanvre !
- Et que compte –t-elle faire, chez Walter de Marvis ?
- Qui peut savoir ? Peut-être invitera –t-elle Baudouin à négocier avec elle ! Ou lui enverra –t-elle un messenger ?

- Quand ? Au moment où il arrivera à Gand ?
- En tous cas, elle n'a nulle intention de se rendre auprès de lui, c'est certain !
- Et c'est toi qui a du lui faire part de cette nouvelle ?
- Oui : notre évêque m'a spécialement délégué pour la tenir au courant de la décision royale et de l'inviter à Tournai. Jeanne y a consenti, sans hésitation aucune.
- Que diable, dis-je : elle a certainement poussé un grand ouf de satisfaction !
- Sois sûr, dit Gilbert, qu'elle va tout arranger, pour qu'on ne croie pas qu'elle a fui devant Baudouin : la visite aura lieu, là-bas, en raison d'une inauguration officielle. Et si, quand elle y est, Gand reçoit son père en souverain, elle n'y sera pas impliquée.
- Il y a plus, ajouta mon frère : Louis ne compte pas en rester là : j'ai cru comprendre qu'il est dans ses intentions d'inviter lui-même son oncle Baudouin, soit à Senlis, soit au château de Péronnes.
- Allons bon, dit Gilbert : voilà une grande nouvelle !
- Il n'est pas sans intérêt pour l'empereur, dis-je, d'en être averti, avant que la nouvelle ne lui parvienne : il aura ainsi le temps d'adapter son attitude et de préparer sa réponse à l'ambassadeur royal !
- Et quand arrivera ce messenger ? demanda Gilbert. »

Hugues l'ignorait : cette invitation serait adressée un de ces jours prochains. Mais le roi s'accorderait peut-être un délai, pour laisser à Jeanne le temps d'un éventuel rapprochement entre la comtesse et son père.

J'intervins pour dire que je n'avais plus de temps à perdre, pour faire rapport des nouvelles apprises à l'empereur. Et, comme mon beau-frère m'avait appris que le bruit courait en ville que la tournée impériale, après avoir visité les villes du sud du comté, arriverait prochainement à Bruges, je lui répondis que j'y courrais au plus vite :

« Munis-toi quand même d'un couvre-chef, ricana Gilbert.
Ta chevelure n'est pas encore présentable !
Qu'en dirait-on là-bas ?

- Oui, dit Hugues. Je me disais aussi...
- ...que Sohier, étant entré dans les ordres, s'est fait alors tonsurer : presque ça, pensez-vous, cher chanoine ? »

Je dus expliquer à mon frère le déguisement clérical, qui m'avait permis d'accéder au château, en pèlerin de passage, et d'y pouvoir converser avec l'ancien aumônier. Hugues connaissait le vieux portugais : il trouva cela délicieux !:

« Pèlerin de Compostelle ? Je devrais t'obliger à y aller, pour te punir de ta mascarade sacrilège !

- Je pèlerine déjà bien assez, en ces temps - ci, non ?

- Dans tous les cas, dit le chanoine, la famille d'Enghien, dans cette affaire, est au four et au moulin : notre père, conseiller de Jeanne, toi-même celui de Baudouin et son espion, ...et moi, agent de liaison du roi de France !...
- Que diriez-vous de moi, le beau-frère voleur d'enfant, qui joue un horrible jeu, pour les deux partis, dit Gilbert.

Nous rîmes tous les trois ! Ah, qu'il était bon de se retrouver ainsi en famille !

22. JOYEUSE ENTREE A BRUGES

Dès le lendemain matin, j'avais sellé mon Albaran. Tout joyeux, je me mis en route pour Bruges.

Pour éviter toute rencontre fâcheuse, j'avais choisi le chemin le plus animé : le halage du canal de la Liève, qui relie Gand au grand port marchand s'étalant au fond du Zwinn.

En arrivant à proximité de la ville, je demeurai un instant à l'arrêt devant le spectacle : les murailles crénelées de la cité s'étaient derrière les canaux de ceinture. Devant moi, le Gentpoort se dressait, en avant-corps, jusqu'à un îlot, au milieu du canal élargi.

Le couronnement de ses six tours s'ornait de flammes armoriées, qui flottaient joyeusement au vent. J'en étais

stupéfait : les couleurs qu'elles arboraient étaient celles de l'Empereur : de gueule à la croix d'or, cantonnée de croix nimbées ! Et, au loin, les sommets des autres tours s'en ornaient de même !

Un vieux paysan, assis sur une herse de bois, au bord du chemin, avait remarqué mon étonnement. Je lui demandai :

- « Pourquoi ce déploiement d'étendards orne-t-il la ville aujourd'hui ? Serait-ce que le cortège de Baudouin est déjà dans les murs ?
- Non, pas encore. Mais nous l'attendons pour ce soir, paraît-il. Toute la ville est en émoi, comme vous le pensez bien !
 - Ah, j'en suis bien aise ! Je craignais d'être en retard !
 - On voit bien, Monseigneur, que vous êtes de notre bord et pourtant, vous arrivez de Gand !
 - On voit bien aussi, dis-je en riant, que vous êtes un vrai brugeois : les gantois n'ont pas de place en votre coeur !
 - Il ne me suffit pas d'être brugeois, Monseigneur : je suis aussi, ne vous déplaît-il, un des plus fidèles du Comte : comment ne pas me souvenir que c'est à lui que je dois ma fortune ?
 - Ah oui ? J'aime vous l'entendre dire ! »

Le vieil homme semblait si heureux de rencontrer un seigneur de la suite de Baudouin, qu'il m'invita à le suivre à sa ferme,

qu'on découvrait à cinq cents pas de là. Comme, de toutes façons, il me faudrait attendre jusqu'au soir, j'acceptai bien volontiers son invitation et ne le regrettai pas.

Comme à Maubray, naguère, mon hôte m'accueillit comme un roi, à sa table. Et, devant mon étonnement de voir cette ferme si prospère. Il me raconta comment lui était arrivé cette bonne fortune.

Notre homme s'appelait Ely. Il était très âgé aujourd'hui : la septantaine bien sonnée ! Mais, dans la force de l'âge, en 1198 précisa-t-il, il n'était qu'un simple serf, attaché à cette terre même et à cette exploitation, qui dépendait directement des châtelains.

Or, voici qu'un soir, presque à l'endroit où je l'avais rencontré, il aperçut un jeune seigneur aux prises avec un groupe de spadassins, qui voulaient le détrousser.

Les drôles s'étaient élancés de derrière un gros arbre, qui a disparu depuis lors. La porte de la ville était toute proche. Mais, dans la nuit de nouvelle lune, où l'on ne voyait qu'à clair d'étoiles, les sergents de guet ne virent ni n'entendirent les cris du jeune homme.

Sans épée, celui-ci avait retiré son coutelas, pour défendre chèrement sa vie. Et le vieil homme d'ajouter :

« A moi, par la paix de Dieu ! », criait-il, adossé à l'arbre, gourdin dans la main gauche et poignard à dextre. Que voulez-vous faire, en de semblable cas ? Pour moi, je rentrais des champs, le fléau sur l'épaule. Je me précipitai donc et j'ai balayé les brigands, avec mon arme de fortune.

- Elle en vaut bien d'autres, dis-je, quand elle est habilement maniée. Et elle a décidé du sort de bien des batailles, dans un pays comme celui-ci !
- Bon ! A deux contre cinq, le combat changeait d'âme. Et surtout que les drôles étaient assez pleutres. Nous en avons saigné deux ; les trois autres s'enfuirent.
- Et le guet n'arriva point ?
- Si fait ; mais quand tout était fini ! Ils emportèrent les navrés qui, soumis à la question, donnèrent leurs complices. Tous les cinq, jugés en Place du Bourg, furent pendus, trois jours après...
- Votre action fut louable, ma foi ! Et le jeune bourgeois ? Vous en a-t-il remercié ?
- Attendez ! C'est là que l'histoire devient merveilleuse : je m'en souviens mieux que d'hier !...

Donc, le jeune homme m'en a mille mercis et me demande mon nom. Ely, que je lui dis : j'ai femme et trois enfants et suis journalier dans la ferme que vous voyez là-bas.

C'est propriété du comte, ce me semble ! Ecoutez, ajouta-t-il : j'occupe belle fonction à la cour et pourrai vous être utile, si vous le voulez, car vous m'avez sauvé la vie !

Pardi, que je répond : sûr que je bénirais l'occasion, s'il est vrai que vous pouvez approcher Monseigneur le Comte, en ma faveur. Mais, vous savez, je n'ai fait que mon devoir de chrétien. Je suis assuré que, le rôles inversés, vous auriez agi de même !

Et voilà –t –il pas qu'il s'écria : Par la Sainte croix, certes, j'aurais fait de même !

- Par la Sainte Croix ? commentai-je.

Oui, renchérit le vieil Ely : c'est ainsi qu'il avait fait serment. C'est pour cela que je lui dis : On voit bien que vous êtes des proches du comte, puisque c'est là son juron favori, dit-on.

Le seigneur m'assura être le secrétaire du comte. Alors, je lui dis que, s'il voulait plaider, peut-être pourrait-il parler de moi à Monseigneur : j'étais, depuis plus de trente ans, batteur à la ferme du domaine ; et le métayer venait de mourir. Peut-être, grâce à lui, aurais-je la chance infinie de gérer la culture, qui faisait bien vingt sept bonniers.

Venez-donc demain me trouver au château, qu'il me répond. Et venez-y, le fléau sur l'épaule : vous demanderez à voir le secrétaire.- On ne me laissera jamais entrer, que je lui répond. Si fait : le comte y pourvoira, à ma demande. »

Je commençai à deviner la fin de l'histoire. Mais, comme il était bon d'entendre le brave Ely, pour la dix millième fois peut-être, raconter l'évènement qui marqua sa vie !

« Donc, le lendemain, j'entre en ville par la Porte Flamande et m'en viens au château. Voilà t-y pas que les

gardes, à l'entrée, me demandent : Vous, l'homme au fléau : vous nommez-vous Ely ?- Par Dieu oui, que je répond.

Bon ! Ils me font entrer, avec bien des égards : je n'en revenais pas ! On me fait entrer dans une salle, grande et belle, aux murs couverts de sabres, broignes, lances et écus.

Un gamin court prévenir...

Et je vois, dans le fond, s'avancer le jeune homme , très simplement vêtu, comme la veille au soir. Il me serre la main et il me dit : Je vous remercie d'avoir eu confiance en moi !

Oh vous savez, que je lui répond, ma femme et moi, on n'en a pas dormi de la nuit ! Sauriez-vous parler pour moi ?

On s'en occupe, qu'il me répond. Puis, il me fait voir tout le château : c'était beau comme je ne l'aurais jamais cru !

Est-ce que, par bonheur, je ne pourrais pas voir, même un moment, notre comte Baudouin, que je lui demande.

Vous souhaitez donc voir le prince ? qu'il me dit.

Qui ne le voudrait pas voir, que je répond. Lui, il ne cherche toujours que le bien de plus petits des siens. Mais comment le reconnaître ?

Vous le remarquerez bien, qu'il me répond.

Parce que, sans doute, il est mieux habillé que les autres ? Non, qu'il répond : mais vous verrez bien celui devant qui tout le monde s'écarte et salue !

Bon ! Nous continuons à visiter le château. Et, quand on y rencontrait, valet, huissier, soldat, dame ou seigneur, chacun s'écartait et saluait. Ce ne pouvait pas être pour moi, non ?

J'ai tout soudain compris : celui qui était à côté de moi, celui que j'avais sauvé des brigands, vous vous rendez compte ? C'était notre seigneur, Baudouin lui-même !

« Et qu'avez-vous fait alors ? dis-je en souriant.

Ce qu'aurait fait tout un chacun : j'en suis tombé à genoux ! Il m'a relevé et il a dit à tous les seigneurs, qui étaient là que c'est à moi qu'il devait la vie et qu'ils me devaient, dès lors assistance. Puis, il a fait venir un greffier, qui lui a tendu une bourse et un parchemin.

Tenez, brave Ely, qu'il m'a dit. Voici, pour vous, une bourse et un diplôme. Le diplôme, c'est le titre de propriété, pleine propriété de la ferme, dont vous serez désormais le maître !

Le maître ? Je n'en croyais pas mes oreilles !

Oui. Et une bourse, pour vous permettre d'acheter graines et outils pour la mener à bien. Mais à charge de vassalité, mon bon !

Quelle charge, Monseigneur, que je lui demande.

A charge, qu'il a ajouté, de venir, chaque année, faire hommage, le fléau à l'épaule, le jour anniversaire de

notre beau combat !... »

Le vieil Ely en avait encore les larmes aux yeux, quand il évoquait ce superbe souvenir. C'était bien une aventure, digne de l'Empereur !

Chacun savait que, jeune encore, il aimait se mêler au peuple, vêtu comme un manant, vidant le pot de bière, en se faisant passer pour quelque marchand de l'Artois, et observant ainsi les remarques, désirs et goûts de ses sujets.

C'est ainsi qu'il avait connaissance des exactions et vexations éventuelles des baillis et seigneurs, qu'il les corrigeait au besoin et réparait les injustices des opprimés, avant même que leurs griefs ne s'en soient prononcés !

Comment s'étonner alors qu'un tel prince, déjà accoutumé très jeune à user de divers déguisements, se soit, plus tard, protégé de la bure, pour approcher ses anciens sujets ?

Je passa, avec le vieil Ely, un admirable après-midi d'attente. Il me fit admirer ses terres, que de jeunes bras, aujourd'hui, faisaient fructifier, à la suite de l'heureux aïeul.

C'est au milieu des perches à houblon que nous apprîmes la nouvelle : de proche en proche, les églises des hameaux se mirent à sonner : tout le branle joyeux s'avancait vers la ville. Et les gros bourdons du beffroi et de la collégiale du Boug se mirent à ponctuer, de leurs grosses voix, le concert des clochers de la ville.

Ely, un instant sans voix, murmura : »Notre maître ! Notre maître nous revient ! »

- Voudriez-vous le voir, comme jadis ? lui demandai-je.
- Ce serait trop beau ! Me reconnaîtrait-il ? Je suis si vieux aujourd'hui !
- Oh, vous savez, je ne suis pas son secrétaire, mais quand même un de ses proches. Et je lui ferai la surprise de vous présenter. Tiens ! Pourquoi ne pas vous charger de votre ancien fléau ? »

C'est ainsi que, tenant par la bride mon Albaran, j'accompagnai le vieux fermier vers la ville, d'où nous parvenait mille rumeurs de foule joyeuse.

Ely pressait le pas, et, comme d'un bâton de route, s'appuyait sur le vénérable outil, à quoi il devait sa bonne fortune !

Nous eûmes bien de la peine à nous faufiler jusqu'à la Place du Bourg, que ceinturaient les milices communales, arborant les étendards d'or, frappés du lion de Sable.

Partout claquaient au vent les bannières multicolores. On ne voyait autour de soi que toilettes somptueuses, brocarts, soies et pourpres, tandis que rutilaient, sous le soleil, les helmes, les hauberts, les lances et les épées des hommes d'armes.

Ayant décliné mes titres et fonctions, je fus admis, avec mon compagnon, dans l'enceinte du château, où se pressaient déjà les Consaux de Bruges et les doyens des métiers.

J'abandonnai mon cheval à un palefrenier, puis nous cherchâmes une place sur l'estrade principale. Le brave Ely n'osait s'avancer plus loin !:

« Ainsi, voilà que j'ai bonne mine, avec mon ancien fléau ! »

- Ce vous est titre de gloire, encore plus que toutes ces armes brillantes, que nous avons croisées en route, lui ai-je répondu. »

Une sonnerie de trompettes thébaines éclata, venant de la grand-place, prolongée de proche en proche. Plus près, en éclata une autre : elle semblait provenir de la chapelle du Saint-Sang.

Les portes s'ouvrirent, donnant passage au somptueux cortège, que je connaissais bien, mais que mon voisin admira, la gorge serrée. Enfin, voici l'Empereur, accompagné de Bouchard d'Avesnes et de ses deux fils.

Ils démontent, gravissent les marches de l'estrade principale et sont accueillis par le Premier Maïeur et le Grand Prévôt, qui lui offrent les clefs de la ville.

Puis, lui sont présentés les divers doyens des métiers, les avoués, les jurés et les échevins. Point de clergé : il attend le Comte de Flandre, pour un solennel Te Deum dans la collégiale, vers lequel le cortège se remet en mouvement.

Baudouin s'écarte un moment vers le côté de la tribune, où nous nous trouvons. Le vieux paysan met un genou en terre...

Mais l'empereur le relève et l'admoneste gentiment :

« Alors, l'homme au fléau ? Ce n'est pas ce jour-ci notre anniversaire, que je sache ?

- Vingt sept ans, Monseigneur ! Je ne suis plus qu'un vieillard. Mais qui ne se souvient de vos bontés ?
- Sans vous, serais-je là, en ce moment ?, lui dit Baudouin.

Puis, se tournant vers moi :

« Alors, mon fils ? Avez-vous glané quelques nouvelles ?

- Une moisson, mi Padre !
- Nous en reparlerons en privé, dès ce soir ! »

Il reprit place dans le cortège, qui avait fait halte, tandis que les sonneries de trompettes et les roulements de tambours se mettaient à ponctuer sa sortie vers la basilique.

Ely, tout en émoi, me demanda son congé : sans doute avait-il hâte d'annoncer aux siens la grande nouvelle : le comte l'avait reconnu ! Et aux yeux de tous ces nobles personnages, il l'avait entretenu, seul à seul, comme il l'eut fait avec un prince de sang !

J'imaginai d'avance l'exceptionnelle soirée qui se passerait, alors, autour de la table de famille !...

23. UNE ETONNANTE AMBASSADE

Le soir vint. Dans la grande salle d'armes du château, qui, jadis, avait fait l'émerveillement du vieux paysan, avaient été dressées de grandes tables, où Baudouin allait recevoir l'édilité brugeoise.

En attendant, il m'appela en privé, pour me demander rapport sur ma mission gantoise. Et Bouchard assistait à l'entretien.

Je lui rapportai donc mes conversations avec Dom Sanchez et avec sa fille, Margot la Noire, trouvant plaisant le subterfuge imaginé par Gilbert de Sotteghem. Mais je le trouvais préoccupé par le portrait que je lui dressais de ses deux filles. Et d'avantage encore quand je lui rapportai les surprenantes nouvelles reçues de mon frère chanoine :

Jeanne fuyait donc devant lui en se réfugiant à Tournai ! Ainsi, elle ne comptait nullement lui rendre visite à Bruges. Mais Baudouin la rencontrerait-il en d'autres lieux ?

Bouchard d'Avesnes était formel : il ne fallait pas recevoir la jeune femme, en un endroit où elle aurait pu organiser une attaque surprise :

« J'en ai fait, ô combien, l'expérience à mes dépens ! Il ne sied pas de la rencontrer, même en terrain neutre, qui ne le demeurerait pas longtemps, avec elle dans la place !... Si elle souhaitait vraiment rencontrer son père, l'élémentaire

politesse et l'amour filial de surcroît, l'aurait poussé dans ses bras depuis longtemps ! »

Baudouin ne dit plus rien à ce sujet. Il m'entrepris sur les travaux d'approche de son neveu, le roi Louis en personne.

C'était évidemment le plus gros morceau : en cas d'accord et de traité avec le souverain, Jeanne ne pourrait que s'incliner, comme elle n'avait cessé de le faire, en dix ans.

« Nous ne savons, lui dis-je, rien d'autre que l'intention qui est sienne de vous adresser une invitation officielle. Quand sera-t-elle envoyée, par qui et en quels termes ? Cela, mon Hugues n'a pu me le faire savoir. Comme c'est lui qui a tenu Jeanne au courant des idées royales, elle n'en sait pas d'avantage. Il semblait pourtant à mon frère que Louis se donnait un certain délai, peut-être pour laisser le temps à la famille d'un possible rapprochement. »

Le majordome du château demanda l'entrée. Il s'excusa de couper notre communication privée ; mais un important visiteur demandait à être reçu.

Bouchard se leva et alla à la rencontre du nouveau-venu.

Resté seul avec Baudouin, celui-ci me questionna encore plus au sujet de Marguerite de Constantinople :

« Vous avez eu, m'avez-vous dit, un long entretien avec elle. M'en pouvez-vous donner quelques détails ?

- Hélas, bien peu, mi Padre ! Je vous ai expliqué sous quel déguisement j'étais entré au château : c'est un

prêtre, presque un confesseur qu'elle a cru recevoir...
J'ai du lui refuser ce sacrement, qu'il eut été sacrilège
de lui faire entrevoir...

- et auquel elle n'aurait pu prétendre, étant excommuniée
et donc hors d'Eglise, commenta l'ermite de Glançon.

- Je lui ai néanmoins promis le secret de ses aveux et ne
vous les dévoilerai pas, dusse-t-il m'en coûter !

- Je ne vous les demanderai donc pas, mon fils : ce silence
m'est garant du secret que vous garderez aussi de nos
propos !

- Je puis vous assurer cependant que Margot est comme un
otage moral de son aînée et qu'elle conserve à mon oncle
Bouchard toute son affection !

- Ah, mon cher Sohier, dit Baudouin, comme je regrette
souvent ces rêves de gloire, qui m'ont mené à l'éphémère
empire que j'ai connu ! Ainsi l'a voulu le Seigneur !...
Mais qu'aurait été la vie de ma chère Marie et celles de
mes deux filles, qui lui ressemblent si peu de caractère,
si j'étais resté à la tête des deux comtés, en leur gardant
une pacifique prospérité ! »

Dans ces moments d'abandon, qu'il me réservait à moi
seul, Baudouin m'était plus encore que mon propre père !
Mais très vite, il reprenait cette allure austère, comme ses
propos laconiques, où il s'enfermait en public.

Réceptions fastueuses, et délire de la foule le laissaient
indifférent ; un fond de tristesse semblait l'avoir
marqué

à jamais. Seul n'égayait, par instant, ce noble visage
que
quelques sourires heureux, au spectacle de ses deux
petits
princes, serrés affectueusement contre lui.

Mon oncle Bouchard nous rejoignit alors : il était suivi
d'un inconnu : haute et noble stature, abondante chevelure
rousse, étranges yeux vairons.. : il nous le présenta comme
étant le comte de Leicester :

« Au nom de notre roi, nous dit-il, notre régent, le comte
de Pembroke, me charge de présenter, à votre
Altesse
impériale, lettres de créance m'accréditant auprès
d'elle
comme ambassadeur de notre royaume
d'Angleterre. Il
forme des vœux de prospérité pour elle et tout le
peuple
de Flandre où nous attachent tant de liens
ancestraux. »

J'étais stupéfait : ainsi, nos puissants voisins n'avaient pas
attendu l'évolution de la situation actuelle, bien justement
confuse, ni que le suzerain de notre comté confirme la
légitimité du pouvoir d'un père ou de sa fille !..

Cette démarche équivalait à l'abandon de la reconnaissance
de Jeanne par l'Angleterre ! Qu'allait donc répondre
Baudouin à cette nouvelle et surprenante ambassade ?

« Il nous étonnerait beaucoup, naturellement, que nous

recevions sans surprise votre démarche de ce jour.
C'est
qu'elle nous semble si importante dans le fond, que
sa
soudaineté et sa rapidité pourrait cacher quelques
autres
manoeuvres politiques envers notre actuel suzerain.

- Sire, lui répondit Leicester, l'Angleterre est coutumière de ces précoces reconnaissances : l'unanimité qui se fait autour de votre personne nous est une suffisante garantie de votre autorité sur la Flandre !
- Comptez-vous donc, intervint Bouchard, retirer la même créance à l'actuelle comtesse de Flandre, reconnue par son suzerain légal ?
- On dit, à Londres, sourit Leicester, qu'un fait est plus important qu'un Lord-Maire : le Régent agit dans la ligne de la reconnaissance des faits, qui fut toujours et restera notre conduite. N'y voyez pas le signe d'une autre et secrète manoeuvre politique !
- Devons-nous comprendre, insista Bouchard, que vous aller retirer toute autorité à votre légation de Gand ?
- Monseigneur, continua l'Anglais, le retrait de notre légation à Gand est sans objet. Il nous est parvenu que la comtesse s'absentait du comté, dès demain. L'entrée de l'Empereur dans sa métropole, accompagné par un ambassadeur que nous lui déléguons ne saurait tarder. Il n'est donc pas nécessaire de fermer notre maison ! »

L'heure du dîner de gala allait sonner. Chacun de nous se retira, pour se préparer à recevoir tout ce que Bruges comptait d'important dans les mondes les plus divers de la cléricature, de l'autorité communale, de l'industrie, du commerce et des divers métiers.

24. REDOUTABLE SIBYLLE !

Telle une boule de neige, gonflée au fil d'une descente vertigineuse, l'entourage de « l'Ermite de Glançon » était devenu bien plus que le mince cortège des quelques fidèles, qui l'entouraient au début.

Quand l'empereur entra dans sa résidence gantoise, c'était à la tête d'une véritable armée !

Depuis un mois déjà, c'est au nom de Baudouin que se levaient les dîmes ; c'est en son nom que se prenaient les décisions des échevinats et des jugements des prévôts.

Le château des comtes, comme les riches pignons des grands bourgeois, arborait, à côté du Lion de Flandre, la croix d'or de Constantinople.

Baudouin, lui, gardait, comme en ses premiers jours, une mise

austère et une conversation laconique.

De Jeanne et Marguerite, séjournant à Tournai, la cour à Gand n'avait plus aucune nouvelle. Leicester ne s'en étonnait pas :

« Jamais elles ne prendront d'initiative personnelle, de peur que leur royal cousin ne les désapprouve. »

- Croyez-vous, lui dis-je, que Louis prendra, d'ici peu, quelque initiative personnelle ?
 - Oh, pour cela, j'en suis absolument persuadé : j'ai bien connu le personnage, voici neuf ans, quand, suivant les idées de son père, il chercha à s'implanter en Angleterre, appelé par certains des nôtres, à la mort du roi Jean. Mais, à force de fausse diplomatie, pour laquelle il n'était pas bien armé, il a fini par se mettre à dos même ceux-là, qui espéraient de lui quelques bénéfices !
 - Mettez-vous en doute ses qualités de négociateur ?
- Il est arrivé bien tard à l'autorité suprême et ne vient pas à la cheville de son père, Philippe-Auguste. Mais moins que lui rechigne-t-il à employer des moyens douteux et, pour arriver à ses fins, la brutalité de ses décisions ne lui attire que de l'inimitié.
- Au moins a-t-il eu la sagesse de conserver les principaux conseillers de son père : je pense à Guérin, l'évêque de Senlis, le vainqueur de Bouvines ...
- ...sans oublier sa femme, Jeanne de Castille, qui tempère un peu parfois des ordonnances trop abruptes, me dit

le lord anglais. »

Leicester avait vu juste : trois jours plus tard, voici qu'arrivait à Gand l'équipage de l'envoyé de France. Quel ambassadeur !

C'était Sibylle de Beaujeu, la soeur de Baudouin en personne !

Sibylle de Hainaut était de dix ans la cadette du comte. Je l'ai évoquée, en passant, dans les souvenirs d'enfance de mon père qui l'avait déjà jugée comme une vraie petite peste.

Autant sa soeur aînée Isabelle, éphémère reine de France et mère de notre actuel Louis, avait été toute gentillesse, douceur et beauté, autant la cadette montrait-elle, sur un visage carré et comme taillé à la hache, caractère soupçonneux, acariâtre. Son mari, Guichard IV de Beaujeu, avait, toute sa vie durant, été un homme de main de son beau-frère, Philippe-Auguste. Avidé de gloire, impatient d'agrandir son Beaujolais, il avait combattu son cousin de Thiern pour le dépouiller de ses biens.

Le roi de France avait confié son jeune fils au rude guerrier, qui l'avait suivi partout, jusqu'en sa mission en Angleterre, où il mourut à Douvres, en 1216.

Voici donc neuf ans que Sibylle était veuve : la douairière de Beaujeu n'en était pas devenue plus sereine. Et Louis, devenu roi, gardait fréquents contacts avec sa tante .

Son choix s'était donc naturellement porté sur elle, pour envoyer une ambassade à cet oncle mystérieux, réapparu miraculeusement dans son comté flamand : ne le disait-on pas le frère même de Sibylle de Beaujeu, avant de Hainaut ?

La tante Sibylle s'était, en route, arrêtée à Tournai, pour s'y entretenir avec ses deux nièces, réfugiées en l'abbaye de Saint-Martin.

Bouchard d'Avesnes, à qui j'avais annoncé la venue prochaine de sa belle-tante, ne jugeait pas son arrivée de bonne augure :

« Le Sibylle de Hainaut nous revient au château ! Comme la prophétesse de Delphes dont elle porte le nom, elle ne doit être messagère que de sombres jours : puisse Baudouin se méfier de sa bouillante cadette ! »

Puis il partit rejoindre son beau-père, qui achevait de sceller des plis officiels : il tenait à le prévenir de cette arrivée, bien plus redoutable que celle de l'ambassadeur anglais !

Si j'en avais été prévenu en premier, c'était bien grâce à mon entreprenant beau-frère Gilbert : il avait suivi, comme il le devait, les fidèles de Jeanne, dans son exil.

Il s'était astucieusement proposé d'accompagner l'ambassade jusqu'à Gand : j'imagine que ce n'était pas seulement pour me rendre service, mais bien aussi pour rejoindre sa Marguerite, chez qui nous nous retrouverions aisément.

Sibylle, tout comme ses nièces exilées, savait les familles de Sotteghem, d'Audenarde et d'Enghien représentées parmi les partisans de Jeanne : dès lors, je crus bon de ne pas venir au château, au cours de la journée qui suivit l'arrivée de la messagère du roi.

Mais Gilbert, qui était officiellement de l'autre bord, assista à tout l'entretien orageux qui suivit. Il m'en a rapporté bien fidèlement tous les détails :

« Baudouin a reçu la comtesse dans la grande salle d'armes. La douairière y entra d'un pas décidé, histoire de montrer que les lieux ne lui étaient pas inconnus, puisqu'elle y a passé sa jeunesse. Elle me marqua un temps d'arrêt et me parut stupéfaite, à la vue de l'empereur.

- Et lui ? Comment réagissait-il, à la vue de sa soeur ?
- Lui ? Il s'avança vers elle, en lui tendant les bras. Les deux petits d'Avesnes le suivaient, comme des pages. Ah ! Si tu avais pu voir le regard glacé que leur lança la noble dame : un loup-garou n'aurait pas su en avoir de plus cruel !
- Mais pourquoi cette hargne, que tu lui prêtes, s'exerce-t-elle en face de ces deux gentils bambins ?
- Mon bon Sohier, que tu es donc naïf ! Et pourquoi donc les maintient-on en bâtardise ? C'est, bien sûr, pour qu'ils ne sachent pas hériter, tiens !
 - Y aurait-elle personnellement avantage, elle, la cadette ?
- Pas elle, mais son fils ! Si les années futures, les enfants sont maintenus en pareil état, l'héritage des comtés appartient par priorité au Roi, certes, car il est le fils d'Isabelle de Hainaut, la fille aînée de Baudouin et Marguerite d'Alsace. Mais, en second lieu, c'est le fils de Sibylle qui est en place. Et si le roi s'en dé-saisit...
 - Le fils de Sibylle et Guichard de Beaujeu ?

- Oui : Humbert :c'est lui qui a remplacé son père, dans la croisade contre les Cathares, où Louis est impliqué. On dit qu'Humbert y était encore plus cruel que son père !...
- Qu'il est donc pénible de voir tant de nobles chrétiens aller s'entretuer !
- Que veux-tu, mon bon ? Les exploits guerriers contre les Sarrasins ne sont pas aussi remarquables que ceux qui sont réalisés en régions plus proches du pouvoir : se faire Croisé, tout en restant en France, donne des perspectives de bien meilleures rapines en terres et seigneuries, que bijoux et autres pacotilles pêchées en Orient !
 - Tu m'en diras tant !...
 - D'autant que, pour Humbert, la réputation qu'il s'est faite en Languedoc est, pour le roi, un gage bien plus certain d'avenir brillant : qui sait si, par quelque heureux hasard, les bonnes villes flamandes ne lui tomberont pas ?
 - Et u crois que la Sibylle rumine cela, en son ambassade ?
- Rumine, dis-tu ? Mais sois sûr qu'elle n'a que cela en tête et que c'est bien la raison de ce regard cruel qui lui a échappé, quand elle voyait les petits aux basques de l'aïeul.
 - Et lui ? Comment a-t-il reçu sa soeur ?
 - Avec beaucoup de gentillesse, au début. Mais la froideur de celle-ci n'a pas arrangé les choses ! Il avait beau lui rappeler tel ou tel évènement de leurs jeunes années, elle gardait toujours apparence d'une écoute distraite, comme on en prête souvent, face à un vieillard radoteur.

- Quelle grossièreté !
- Baudouin s'en est vite aperçu. Il coupa court et demanda la raison de sa visite. Elle lui signifia, dès lors, que le Roi doutant, comme cela se comprend, de cette résurrection, souhaitait rencontrer son vassal, au château de Péronnes, où il réside actuellement.
- Si le Roi a une telle confiance en sa tante, au point de lui confier une ambassade, ne lui aurait-il pas suffi de faire confiance au témoignage de celle qui est la propre soeur de Baudouin ?
- C'est bien ce qui lui, il lui a rétorqué, mon cher ! Et c'est à ce instant que l'entrevue, froide au début, devint alors franchement orageuse !
- Une grossièreté de plus, sans doute, de la douairière ?
- Et comment ! Sibylle lui répondit que, pour autant qu'il lui semblait, rien ne lui prouvait à suffisance la réalité de son propre frère : à vingt ans de distance, un imitateur habile, bien au courant de la vie de son modèle, pourrait se faire passer pour n'importe qui !...
- On ne saurait pas être plus diplomate !
- Aussi Baudouin ne pouvait plus se contenir devant cette mégère : il lui répondit, de manière glaciale, que, pour sa part, même aveugle et aîgrotant, il aurait de suite reconnu sa soeur, rien qu'à la grossièreté de ses propos : nul sosie

de celle-ci ne saurait l'imiter sur ce point : elle y était inimitable !

- Et qu'a-t-elle rétorqué ?
- Ah, mon cher frère ! Elle était devenue rouge de colère : elle s'exclama – attend que je me souviene... : « que ce n'est pas l'épidermique émotion d'un bas peuple, par devant la mascarade qu'il leur joue, en s'affichant avec deux jeunes bâtards, qui lui fera lever les doutes qui l'assaillent !
- Elle a dit ça ? Et en présence de Bouchard encore ?
- Oh oui : elle faisait, depuis le début, semblant de ne pas remarquer sa présence ! Lui, il a rougi, un instant. Mais il n'a pas proféré un mot, laissant à l'empereur l'honneur de la partie. Alors, Baudouin s'est emporté, pour défendre ses petits-fils : il semble très chatouilleux sur ce point !..Et c'est, ce me semble, ce point faible de la cuirasse, que Sibylle avait pressenti, la garce !
- Sa grossièreté devait être calculée, après tout ! Et que lui a-t-il répondu ?
- ...que c'est aux ignominieuses tractations de feu son royal beau- frère, et pourquoi pas à ses propres manigances, que ses garçons devaient d'être tenus en bâtardise : le mariage de leurs parents ne saurait être nié !
- ...sauf à l'annuler, pour cause de cléricature du mari !

- C'est exactement ce que Sibylle a voulu avancer. Alors Baudouin lui a opposé que feu son mari, Guichard IV, aurait du, lui aussi, être écarté de l'héritage de Beaujeu, car son grand-père avait été dans le même cas ! Mais alors, le Sacré Collège avait tranché différemment !
 - Pas possible ? J'ignorais ce détail !
- Si : Humbert II, au siècle dernier, a quitté sa femme Alix pour devenir Templier en Palestine. Et l'épouse a obtenu du pape Eugène II la cassation de ses vœux !
 - Et Baudouin connaissait cette histoire ?
 - Oui. Et il lui a fait remarquer que, si faussaire il était, il aurait diablement bien appris sa leçon ! Mais, quant à lui, il se souvenait de l'avoir entendu, enfant, évoquer par son père, à la mort du seigneur de Beaujeu en 1174. Mais, si elle voulait encore plus de détail...
 - Et Sibylle a réagi ?
 - Non : elle est restée de glace. Gardant son rôle de royale messagère, elle demanda comment le « maître des lieux » répondrait à l'invitation qu'elle avait formulée.
 - Et alors ?
 - Alors Baudouin, grand seigneur, a voulu la clouer tout à fait : il savait que ce n'était pas la première fois qu'un roi de France la déléguait auprès d'un empereur de Constantinople, dont elle était la soeur : quinze ans plus

tôt, du fond de sa geôle bulgare, il avait appris qu'elle et son mari avaient été en ambassade auprès de son frère Henry, second empereur après la disparition de son frère aîné. Mais le Roi n'avait pas mis en doute l'identité du second, quand il doute aujourd'hui de celle du premier.

Néanmoins, quoique l'étiquette et la bienséance voudrait que ce soit un roi qui se déplace chez un empereur, et un neveu chez son oncle, non l'inverse, la vassalité de la Flandre envers son suzerain pourrait expliquer que le second se déplace, pour répondre à l'invitation du premier

Il ne voulait certes pas du fracas des armes, déjà si agitées avant, pour asseoir son autorité retrouvée. Il rendrait donc visite à son neveu à Péronnes, au jour de la Sainte Croix.

- Et la Sibylle restait toujours de glace, comme avant ?
- Oui. Alors Baudouin, plus ému ajouta :
« Et, s'il est dans tes intentions de repasser par Tournai à ton retour, tu seras très aimable de dire à mes filles qui y sont réfugiées, que je suis bien affligé de les avoir vu fuir à mon approche...mais que je les embrasserai bien volontiers, pour la première fois, si elles daignent se déplacer à Péronnes, en septembre prochain. Elles seront ainsi protégée par leur royal cousin, contre mes armes, qui n'ont pourtant rien d'hostile à leur endroit...
- Engagement bien dangereux, ne trouves-tu pas ?
- A te parler franchement je te dirai que oui. Parce que, quand la dame de Beaujeu est sortie de la salle d'armes, j'étais assez près d'elle pour l'avoir entendu murmurer :
« Nous y voilà donc ! A Péronnes, notre « empereur »

que voici cantera d'autres cançons ! »

25. LA NUIT DE PERONNES

Je passai toute la saison d'été à Sotteghem : j'étais arrivé auprès de ma femme et de mes chers enfants, en fin de mois de juin, juste à temps voulu pour la naissance de notre quatrième enfant. Nous l'appelâmes Marguerite.

Durant les semaines qui suivirent donc, je restai éloigné de la cour de Flandre, dont ne nous parvenaient que de lointains échos.

Mon proche entourage, tant mon père Englebert que la famille d'Ide et celle de son premier mari, était demeuré fidèle au parti de Jeanne et de Marguerite de Constantinople.

Tous ces seigneurs des régions Est de l'Escaut avaient refusé l'accès de leur terre à l'Empereur. Celui-ci ne manifestait nulle intention de les forcer à une reconnaissance de son autorité retrouvée. Arnould d'Audenarde lui avait même refusé l'accès de son château de Flobecq. Et Michel de Harnes, les deux frères de Grimberghe, et autres frères de Ligne demeuraient dans l'entourage des deux comtesses.

Même Rasse de Gavere s'était joint à eux, lui qui avait accompagné l'empereur en croisade : c'était le frère de ce bavard d'Arnould, qui m'avait accompagné en bois de Glançon. Et dire que, plus tard, il allait même épouser notre

nouveau-né, la petite Marguerite !

Vers la fin du mois d'Août, un courrier de Baudouin me rappela à Gand : le comte me priait de l'accompagner, dans la petite escorte prévue pour le voyage de Péronnes, afin de répondre, comme convenu, à l'invitation du Roi Louis et de Blanche de Castille.

Je rejoignis donc la troupe des fidèles. J'entrepris avec eux ce douloureux voyage, dont je garde en mémoire la tragique conclusion.

Je trouvai bien du changement dans l'attitude de l'empereur : ces quelques semaines de l'exercice du pouvoir semblaient l'avoir marqué profondément.

Tout son entourage le pressait de refuser d'entreprendre cette visite, qui était jugée fort imprudente. Les plus belliqueux rêvaient d'expéditions de reconquête de l'Artois, du Boulonnais et du Vermandois, que Philippe-Auguste et son fils Louis avaient arraché aux anciens territoires du comté.

Mais Baudouin s'y refusait : pour lui, la période des combats héroïques étaient passés. En lui sommeillait le souvenir des paisibles heures de retraite et de vie contemplative, vécues en de lointains ermitages, sous l'austère bure franciscaine.

« Ah, mon fils, me dit-il un jour, je ne suis plus fait pour les vaines gloires de ce monde ! Et mes comtés ne sauraient plus trouver en moi le prince glorieux, dont ils ont rêvé à mon retour !

- Mais, mi Padre, oubliez-vous donc que votre décision ne fut prise que pour asseoir, auprès d'eux, la reconnaissance de vos deux petits-fils ?
- Non : pas deux mais trois aujourd'hui !
- Trois ? Comment cela ?
- Margot, mon fils, vient de donner naissance à un autre enfant, un petit Guy, qu'elle a conçu des oeuvres de Guillaume de Dampierre.
- Mais n'est-il pas, aux yeux de l'Eglise, tout aussi bâtard que les deux autres ?
- Sans doute, puisque le second mariage est tout autant invalidé que le premier. Mais ces enfants innocents doivent –ils pâtir des décisions de leurs parents et des autorités dont ils dépendent ?
- Est-ce donc cette nouvelle naissance qui vous préoccupe tant ?
- C'est, en tous cas, une raison supplémentaire, qui justifie mon déplacement à Péronnes, ces jours prochains.

Et, après un moment de silence, dont il était coutumier, il ajouta :

- Péronnes ! Après un quart de siècle, j'y retourne en bien d'autres circonstances : en 1199, j'y vins en vainqueur, avec Richard Coeur de Lion. Nous y avons traité d'égal à égal avec mon beau-frère Philippe. Richard est mort,

quelques semaines plus tard, de cette blessure au bras qui fut, hélas, si mal soignée !

Et me voilà qui retourne, en ce même château royal, en quémendeur, dont on méconnaît jusqu'à l'identité !

- Ah, mi Padre? Avez-vous gardé en esprit les grossiers propos de votre soeur Sibylle?

- Comment en savez-vous donc la teneur ?

- Par mon beau-frère Gilbert, mi Padre :il assistait à cet entretien : ce m'est toujours, vous le savez, une précieuse intelligence dans les rangs de nos adversaires !

- Que vaines sont ces surnoises démarches politiques dont je voudrais m'écarter à tout jamais ! », dit Baudouin en esquissant un pâle sourire.

Il me souvient avoir frémi à cette réflexion :le voyage en terre française se présentait bien dangereusement. Je n'osais avouer, à notre ancien ermite, que je connaissais le redoutable mot d' « a parte » de Sibylle, qui n'avait pas échappé aux oreilles de Gilbert de Sotteghem.

M'étendre d'avantage sur les évènements qui marquèrent notre court séjour à Péronnes n'aurait guère d'intérêt : notre équipage, quoique restreint et escorté par la seule compagnie de sergents d'armes, que justifiait l'insécurité des routes, fut très honorablement reçue au château royal.

Le Roi et le Reine Blanche accueillirent leur oncle avec sympathie ; ils le prièrent à un dîner officiel, lui et ses barons.

Mais l'empereur refusa poliment cette invitation : il lui tardait de voir traiter les sujets, qui lui tenaient à coeur : la reconnaissance de son autorité retrouvée et la levée de cette inadmissible bâtardise de ses trois petits-fils. Louis accepta sa demande en proposant une entrevue nocturne.

Pendant que Barthélémy de Roye recevait les seigneurs flamands comme il convenait, il chargea son conseiller privé, Guérin, évêque de Senlis, de traiter en son nom des questions pendantes évoquées.

Baudouin me pria d'assister à l'entretien : il allait, hélas, le mettre en présence du plus redoutable adversaire qu'il ait jamais affronté !

Dès l'abord, l'évêque de Senlis était un personnage vraiment impressionnant : de haute taille, presque aussi fortement charpenté que le comte de Flandre, il était de quinze ans son cadet. Une chevelure encore noire cernait en couronne la tonsure soigneusement entretenue du prélat.

Dans son visage, buriné comme celui d'un soudard, on ne voyait surtout que des yeux clairs, très enfoncés dans les orbites, de part et d'autre d'un nez busqué : il donnait à sa physionomie un aspect d'oiseau de proie. Son regard vous pénétrait jusqu'aux tréfonds, même quand il cherchait à l'adoucir, pour séduire son interlocuteur.

Pour l'entrevue de ce fameux soir, avait été réservée une salle retirée du château, non loin de la chapelle, où le célèbre évêque avait coutume de faire ses dévotions, quand la Cour se

déplaçait en cette ville, placée aux limites septentrionales du domaine royal.

Guérin s'étonna d'abord de la présence d'une tierce personne à leur entrevue. Mais l'empereur tenait à ma présence :

« N'y voyez pas malice, Monseigneur ! Notre entretien ne doit pas être consigné par secrétaire, ni greffier royal. Nous espérons qu'il ne sera qu'amicale conversation entre Croisés et gens d'Eglise, hommes d'honneur et de parole s'il en est ! Mais nous souhaitons qu'y assiste un témoin personnel et discret. Nous ne verrions nul obstacle à ce que vous agissiez de même, si tel est votre désir.

- Pour ma part, Monseigneur, répartit l'évêque, la confiance absolue, dont m'honore le Souverain, me rend inutile la présence d'un témoin attaché à la couronne. Mais j'admets que nos positions respectives ne sont certes pas pareilles aujourd'hui !

L'ermite de Glançon accusa le coup :

« Il est vrai que votre identité et votre réputation ne sont mises en doute par personne. Mais ce n'est pas par vanité ou désir de gloire que nous avons accepté, sous pression de circonstances extérieures, de quitter vie d'anachorète,
qui nous convenait si bien...

- ...mieux, en tous cas, que celle d'un grand vassal du roi, que vous êtes aujourd'hui ! Mesurez-vous bien l'étendue des conséquences que cette situation nouvelle fait naître ? Et de la menace qu'elle présente pour notre suzerain ?
- Voilà cinq mois que nous avons repris possession de nos

comtés. Auriez-vous à nous reprocher quelque velléité belliqueuse, à l'endroit de notre neveu ?

- Je vous concède qu'aucun de vos discours n'a jamais cherché à ré-attiser des litiges anciens. Mais, encore que vos vassaux ne partagent point, loin s'en faut, cette actuelle bénignité, il faut bien reconnaître que certaines de vos initiatives vont très à rebours de notre politique.
- Lesquelles, par exemple ?
- Certaine joyeuse entrée à Saint-Omer, particulièrement spectaculaire.. quand ce n'est pas la réception accordée à un ambassadeur d'Angleterre, particulier adversaire.
 - Adversaire ? Ne recherchons-pas, voulez-vous, qui, alors, est l'assaillant de l'autre, ni leurs respectives légitimités sur tant de territoires contestés ! Même aux temps lointains, où nous avons cru à la vertu des armes, pour faire valoir notre bon droit, bafoué par notre royal beau-frère !...
 - Vous pensez sans doute à votre agression en Vermandois, avec Richard Coeur de Lion ?
 - Agression ? Le mot ne convient pas : juste reconquête me semblerait plus exact ! Mais, même à ce moment, nous avons, ici même, consenti à un traité, qui était bien plus à l'avantage du roi qu'au nôtre !
 - Je n'étais pas alors appelé aux affaires du royaume : Le roi ne m'y a fait entrer qu'il y a douze ans...

- Juste avant Bouvines : nous le savons. Le roi fit un choix judicieux, en confiant la direction de ses armées à ce brillant Templier, que vous étiez !
- Frère de l'Hôpital, pour être plus exact !
- Mais il le fut moins, en vous confiant, avant, l'évêché de Senlis : prince d'Eglise, vous ne pouviez plus, dès lors, participer personnellement au combat : notre beau-frère s'est privé, ce jour-là, d'une brillante épée ! L'évêque de Beauvais, votre confrère, fut moins scrupuleux que vous : faute de manier le fer, il usa, m'a-t-on dit, de la masse d'arme, pour mettre à bas Salisbury !

Guérin ne put s'empêcher de sourire à cette évocation :

- Il me semble que vous êtes bien au courant des moments de la bataille ! Comment en connaissez-vous ces détails ?
- Sohier d'Enghien, ici présent, combattait, ce jour-là, dans le rang des forces impériales : c'est lui qui m'en a conté le déroulement.

Le ministre du roi me jeta un regard intéressé :

- Nous le savions. Mais je n'avais pas encore, jusqu'ici, rencontré votre informateur. Le choix que vous en avez fait fut, du reste, judicieux : car il me paraît bien fort introduit auprès de nos fidèles, pour vous prévenir de nos desseins !
- Vos informateurs, dis-je, n'en sont pas moins habiles, Monseigneur ! Mes faits et gestes me semblent vous

avoir été correctement rapportés !

- Le sort d'une bataille tient souvent à de semblables renseignements. Sans notre fausse retraite au pont de Bouvines, jamais nous n'aurions su y attirer Othon II, l'empereur, pour le vaincre en terrain de notre choix.

L'entretien se déroulait, me semble-t-il, dans une atmosphère détendue. Je remarquais que Baudouin y abandonnait le Nous de majesté, dont Guérin n'usait point, voulant ainsi quitter toute apparence de la pompe impériale, dont il avait cru bon de s'armer, au début de l'entrevue :

- Abandonnons, si vous le voulez bien, ces évocations du passé, aussi glorieuse soient-elles : je ne suis pas venu ici à Péronnes, pour y traiter de semblables propos. Il n'était question que d'y rencontrer le Roi qui, si j'en crois les propos de ma soeur, doutait toujours de mon identité !
- C'est en tous cas le prétexte qu'il a choisi, pour nous permettre ce tête-à-tête. En fait, les rapports de nos informateurs ne nous laissent pas de doute. Et le début de notre conversation vous a, je crois, laissé comprendre que je ne mets personnellement pas en question la réalité de vos prérogatives et de vos titres .
- Pourquoi donc tant de réticences apparentes ?
- Parce que la politique des états ne s'embarrasse pas des sentiments et convictions personnelles de leurs chefs. Votre incroyable retour compromet tout cet équilibre fragile des régions du Nord. Notre roi souhaite les voir

tranquilles et sûres, tandis qu'il cherche à venir à bout de l'hérésie cathare, en région albigeoise.

- Mon attitude lui donne-t-elle à penser que je voudrais rouvrir des conflits, auxquels mon esprit répugne ?
- Votre présence seule remet tout équilibre en question. Votre fille Jeanne nous est solidement attachée. Voudrait-elle secouer le joug ? Le maintien en captivité de votre gendre Ferrand nous est garant de sa quiétude... Et voilà qu'à présent sa légitimité est mise en doute par votre retour !
- Trouvez-vous donc qu'il y a péril en la demeure ?
- L'existence de deux partis, attachés à défendre des sujets divergents, risque fort de dégénérer en des conflits internes, dont profiterait, soyez-en sûr, un empereur Frédéric en saint-Empire, ou un Henri III, qui vient de se manifester chez vous !
- Je vous sais gré, Monseigneur, de votre franchise. Et je ne voudrais pas vous laisser en reste sur ce plan. sachez que c'est bien malgré moi que je suis sorti de mon ermitage !...
- Vous n'avez pas à m'en convaincre : j'en connais toutes les circonstances, jusqu'à leurs prémices, auxquelles le seigneur d'Enghien que voici n'est pas étranger ! »

J'étais ahuri d'entendre ces propos dans la bouche de Guérin : ainsi, ce diable d'homme nous suivait à la trace ?

Baudouin, lui, n'en semblait pas surpris :

« Vous n'êtes donc pas sans ignorer que les seules raisons de mon apparente résurrection ne réside pas dans une gloriole personnelle, dont je me serais volontiers passé, comme je le fis durant ces années passées en paisible retraite. Restons, si vous le voulez bien, au niveau de la politique de nos états ! Si j'avais voulu retrouver la pompe impériale qui fut la mienne à Constantinople, à laquelle je pourrais prétendre en lieu et place de mon frère Henry, pourquoi me serais-je prêté à la reconquête des comtés de Flandre et Hainaut, si je ne voyais pas intérêt essentiel pour leur avenir ?

- Leur avenir, dites-vous ? Mais n'était-il pas tracé, en paix avant votre retour ?
- Paisiblement ? Certes pas ! Mais tracé selon vos souhaits, cela je l'admets, sans aucun doute !
- Qu'entendez-vous par là ?

- ..que mon astucieux beau-frère - et son fils Louis ne fait que suivre ses traces !- a compris que, malgré Bouvines, la force des armes ne viendrait jamais à bout de nos vigoureux flamands. Aussi a-t-il tout fait pour y affaiblir le pouvoir : démantèlement des places fortes, prise en otage de ma fille aînée- ce qui l'empêche, bien sûr aussi, d'assurer une progéniture !, annulation du mariage de la cadette, et par deux fois encore, pour que ces mariages, féconds ceux-là, ne donne aucune assurance de légitimes héritiers .. : voilà, n'est-il pas vrai, une façon bien peu ordinaire d'y assurer quelque avenir !

- Croyez-vous donc que Philippe-Auguste avait, sur vos états, des visées d'acquisitions personnelles ?

- Voyons, Monseigneur ! Ne cherchez pas à me faire croire que vous n'en connaissez rien ! Quand Philippe d'Alsace, notre oncle mourut sans enfant, en 1191, sous les murs de Saint Jean d'Acre, le Roi de France quitta la croisade des Rois, pour rentrer au pays... Pas assez vite pourtant : car, quand il rentra au pays, mon père, son beau-père, avait hérité du comté de Flandre, qui lui revenait dans l'ordre de parenté normal, puisque ma mère, Marguerite était la soeur de Philippe d'Alsace. Et ce fut à l'assentiment de tous ses sujets. Je sais que mon beau-frère n'en a pas décoléré ! Et il n'a pas cessé, depuis lors, de grapiller des avantages, même aux dépens de certaines possessions du Saint-Empire. Dès qu'on annonça ma mort, il a pris mes deux filles en otage !...

- Parrainage noble, auquel il pouvait prétendre !

- Mon frère Philippe le Noble, de Namur, plus que lui :

mais il a su en venir à bout ! S'il a accepté Ferrand pour gendre, c'est qu'il n'en connaissait pas le caractère entier et il lui fit de fameux affronts : Il s'en voulut venger !

- Le roi aurait pu aussi bien faire disparaître le rebelle : il lui a pourtant laissé la vie !

- Je sais : il savait être magnanime, quand il y voyait un intérêt. De même, il ne s'est pas opposé au mariage de Marguerite et de Bouchard : c'était un moindre mal et un beau tour à jouer à Jean-sans-Terre !
Mais, après la victoire de Bouvines, d'où Bouchard s'est échappé, il peaufina sa vengeance : il fit signer à Jeanne une lettre au Sacré-Collège, pour faire annuler une liaison qui, dès lors, lui déplaisait...

- Les raisons en furent jugées recevables par le Concile de Trente, non ?

- Une seule, Monseigneur : toutes les autres étaient bien trop grossières : on voyait bien par là que cette lettre ne pouvait venir de ma fille ! Quant à la cléricature de Bouchard, vous savez, comme moi, qu'en de nombreux cas antérieurs, on a contourné cet obstacle : certains rois de France en ont même profités pour être élus ! Mais il aurait fallu, pour cela, que la volonté royale appuie une levée de l'interdit : or, bien à rebours, c'est le Roi qui l'avait suscité ! Vous ne m'ôtez pas de l'idée que vous en fûtes pour quelque chose !

Guérin d'infirma ni ne confirma cette assertion :

« Mais il approuve néanmoins le second mariage de
votre
Marguerite !...

- Avec Guillaume de Dampierre ? Mais voyons ! Quelle plus belle façon d'éviter un retour en arrière, que de sceller une autre union ? Et maintenant que celle-ci semble aussi féconde que la première, et qu'un fils vient d'y naître récemment, voilà le manège qui recommence : Rome annule cette nouvelle union, pour raison de parenté, qui est justifiée cette fois !
- Si je suis bien votre raisonnement, logique j'en conviens, vous ne voyez là que manoeuvre, pour mettre la Flandre en vacance de pouvoir ?
- Mais non : vous savez comme moi que l'ordre de priorité d'héritage, une fois Jeanne et Marguerite écartées avec leur descendance, y admettrait le Roi de France d'abord, lui-même ou son héritier direct. Ensuite Humbert de Beaujeu, son cousin, qui est un de ses plus fidèles amis : l'envoi en ambassade de ma soeur Sibylle, sa mère, m'a fait ouvrir les yeux à ce sujet !

Guérin répondit alors, sarcastique :

- Et quand cela serait ? Convenez qu'il n'y aurait alors
pas
plus de vacance de pouvoir qu'à la mort de Philippe
d'Alsace, qui ne laissa pas d'héritier ! Votre père et
vous

Louis à sa suite n'y aviez pas, alors, plus de droit que n'a
aujourd'hui ! Comment comptez-vous pallier cet
ennui, à vos yeux si redoutable ? Songeriez-vous à vous
remarier avec une jouvencelle, pour assurer à votre famille
une plus durable continuité ?

Baudouin demeura calme sous l'attaque : il dit paisiblement :

« A cinquante cinq ans, Monseigneur, j'ai passé l'âge
des folles amours. Et, même si la raison d'état me
poussait à envisager une nouvelle union, mes vœux devraient
m'interdire de la conclure !

- Des vœux ? Vous n'êtes pas tonsuré, que je sache ?
- Est-il besoin de signes extérieurs, pour lier un être avec Dieu ? Voilà cinq ans que j'ai revêtu la bure franciscaine, faisant, dans le secret, vœu de constante chasteté. Est-ce à un prélat que je dois expliquer qu'un tel lien n'a besoin ni d'écrit, ni de tonsure ?

L'évêque de Senlis, radouci, pria d'excuser son emportement :

- Hormis l'indiscrétion funeste vous chassant d'ermitage, quelles sont donc les raisons qui vous poussèrent à venir regagner vos états ? N'auriez-vous pas mieux fait de vous

retirer, dans quelque couvent de votre ordre ? Ils ne manquent pas à présent !

- Monseigneur, lui répondit Baudouin, j'ai pensé au Hainaut, j'ai pensé à la Flandre : ils se veulent voir dirigés par des seigneurs nés sous leurs cieux, qui connaissent leurs besoins, partagent leurs peines, leur labeur et leurs joies, et parlent aussi leur langue. Je sais gré à Sohier de m'avoir éclairé sur le péril qui les guettait. Des princes étrangers, légitimement investis ou non, seront toujours prétextes à révolte chez nous. Nous sommes bien trop fiers pour nous laisser marchander nos terres par de lointains mercantis !

J'ai deux petits-fils que je chéris et qui l'aiment. Voici qu'un troisième vient de naître. Bâtards tous trois, ils seront à jamais écartés du pouvoir, alors qu'ils sont de vrais enfants de nos terroirs. C'est pour eux, et pour eux seuls, entendez-vous, que j'ai voulu peser de tout le poids d'une couronne impériale, pour les faire reconnaître enfin comme légitimes héritiers. »

Guérin écoutait, songeur, la plaidoirie de son hôte. Un silence s'installa, épais, et comme lourd des décisions qui allaient tomber. Enfin, le prélat reprit :

« Et quand cela serait ?..Quelles seraient alors vos souhaits les plus chers, en ce qui vous concerne ?

- Mes souhaits, Monseigneur ? Rien d'autre que reprendre la route, me faire oublier et retourner en ermitage, loin de ce monde vain, qui nous éloigne de Dieu !

- Imaginons ensemble, si vous le voulez bien, l'avenir qui serait celui de vos petits-fils ! Ils sont bien jeunes encore et leur tutelle doit être envisagée.
- J'en suis bien conscient, n'en doutez pas !
Je n'envisagerais même pas de l'assurer personnellement. Et, même si je souhaite que Bouchard remplisse, auprès de ses fils, le rôle naturel d'un père, comme Guillaume auprès du sien, je sais qu'il sera malaisé de dénouer l'écheveau des mariages successifs de Marguerite, sur qui pèse l'interdit. C'est affaire de gens d'Eglise.
- Ce serait en effet le cas.
- Le Roi pourrait, avec un habile conseiller tel que vous,
bien proposer quelque issue. Tout comme il pourrait aussi libérer Ferrand, dont la longue captivité semble avoir apaisé le bouillant caractère. Il serait pour la couronne,
alors, gage de la stabilité, qu'elle souhaite voir établie dans ses régions du Nord.
- C'est, en effet, une issue possible et envisageable. Et si, les époux à nouveau réunis, leur naissait un rejeton ?
- Il va de soi que celui-ci deviendrait le premier héritier des comtés ! »

Guérin réfléchit quelques instants, avant de prendre, au nom du Roi, les ultimes décisions :

- Nous sommes, vous et moi, Croisés e gens d’Eglise. L’un comme l’autre avons conscience de la haute valeur que représente un serment : point d’écrit qui ne le vaille, aux yeux de Dieu ! »

Puis, il fit une pause et éleva la voix :

- Devant Lui, je fais serment aujourd’hui que, tant que vos petits-fils, nés ou à naître, demeureront vivants, ils seront considérés par leur suzerain, le Roi de France, comme les seuls dépositaires des droits du comté de Flandre. Le Roi, comme moi -même, n’auront de cesse de les faire délier, par le Saint-Siège, de la bâtardise qu’a entraîné l’interdit jeté sur les mariages de leurs parents. Ce serment répond –il à votre souhait ? »

Baudouin, ému, s’était levé : sa haute stature s’encadrait dans la lumière blafarde, que la lune dispersait à travers la baie de la fenêtre :

« La mission que je m’étais fixée, en venant aujourd’hui à Péronnes, me semble presque accomplie. Cependant, il reste un obstacle délicat à franchir : miraculeusement réapparu dans mes états, avec l’éclat qu’a pris cette étrange résurrection, comment expliquer au monde que,

tout soudainement, j'ai disparu, cette fois, pour
toujours ?
 Comment également permettre à mes fidèles
vassaux, qui
 m'ont entouré durant cinq mois, de sauver la face,
aux
 yeux de leurs sujets, ainsi que leurs pairs qui
formaient le
 parti de mes deux filles ? »

L'évêque de Senlis réfléchit à nouveau durant quelques
temps : ce brillant esprit allait-il trouver une issue à ce délicat
problème ? Je n'avais pas dit un mot, durant l'entretien et ma
gorge se nouait.

Guérin avait baissé la voix, quand il dit :

« Monseigneur, il m'apparaît un moyen, peu glorieux
il est

 vrai, pour chacun de nous. C'est à vous, plus encore
qu'aux autres, qu'il sera demandé le plus gros sacrifice,
puisque'il s'agit de votre honneur lui-même !

- Lequel, demanda Baudouin

- Le Roi, comme vous vous en étonniez d'abord, a laissé
croire au doute qu'il avait de votre identité . En présence
de toute la cour, il vous salua pourtant comme son oncle.
Imaginons que la réunion de ce soir fut, en quelque sorte
une inquisition que j'entrepris, afin de déjouer quelque
habile faussaire...

- Un faussaire ? A ce point ?

- Il y en eut naguère ; il s'en trouvera dans l'avenir, sans aucun doute. Celui-ci sort du commun : n'a-t-il pas abusé

jusqu'au roi lui-même ?...

Par l'instruction que je fis en son nom, j'ai réussi à vous

confondre. Certaines questions insidieuses, la perspective

de vous voir prochainement déjoué, vous poussèrent à

différer à demain la réponse à quelques plus délicates

interrogations. Alors, vous avez profité de la nuit, pour

vous enfuir du château...

- Et comment ?

- Un cheval vous attendrait dans la cour. Vous vous en emparez et disparaissiez en une forêt lointaine, hors de

nos états, où qu'elle soit. Le Roi fera grand bruit autour

de cette fuite ; il lancera même des ordres de recherche.

Nous y obéirons avec un empressement...relatif. Cela

vous donnera le temps de disparaître, à jamais, dans un

ermitage nouveau, comme tel semble être votre
désir ! »

Tout s'écroulait autour de moi ! Je regardais Baudouin, ahuri
et stupéfait de le trouver si maître de lui, en un pareil instant.
Mais lui :

« Je me range, Monseigneur, à vos raisons et suivrai
votre
conseil. Ne craignez pas que l'honneur, que je perd
ici
me ferait différer mon assentiment : le Christ, qui est
mort pour nous de la manière la plus infâme, nous a,
depuis toujours, montré le chemin du devoir ! »

L'évêque de Senlis, dans toute sa majesté, semblait bien petit
auprès du grand empereur, en ce moment !...

Il se redressa, se dirigea vers la porte de la salle... En passant
près de Baudouin de Constantinople, il dit simplement :

« Je fais seller une monture. Dieu vous garde,
SIRE ! »

Il s'effaça dans la nuit du couloir...

Les larmes me coulent encore, quand j'évoque mes adieux !
Et que dire des tragiques journées qui suivirent !...
Les chroniqueurs, les historiens en ont rapporté et demain en
rapporteront encore longtemps les échos.

Mais leurs propos déforment, comme il se comprend bien, la vérité de la tragédie.

Dame ! Il convient que les puissants, dont ils dépendent et qui les entretiennent, ne s'y trouvent pas ridiculisés !

Certains déclarèrent que l'ermite de Glançon ne sut pas dire à Guérin avec qui, ni quand, il avait été marié ! D'autres y ajoutèrent qu'il frémit à la perspective de retrouver, le lendemain, certains de ses anciens frères d'armes ! ..

Soyons sérieux, voyons ! N'ont-ils pas écrit portant que même son frère Philippe de Namur l'avait reconnu dans son ermitage ?

Et que dire du témoignage que j'en pourrais faire ! Mais ma parole donnée à mon seigneur me clouait dans le silence.

C'est avec effroi que j'appris, un jour, qu'un faux ermite avait été arrêté en Bourgogne, porteur de doublons d'or aux armes de Flandre.

Je pense que ces allégations ne proviennent que d'ennemis : car Baudouin, je suis formel, partit revêtu d'une simple bure de franciscain, comme il en portait, au premier jour lointain de notre première rencontre.

Il avoua, dit-on, se nommer Bertrand de Rains, être un ancien bateleur et avoir cherché, quelque temps, à se faire passer pour l'empereur de Constantinople !

Chargé de fers, roué de coups, traîné à Lille, où l'attendaient les juges qu'y avait réunis la Comtesse de Flandre, il y fut condamné à mort pour cette forfaiture. Il fut enfin pendu, au gibet de Looz.

J'appris que c'est, sans se défendre, sans presque proférer une parole, qu'il a subi son infâme supplice...comme son Christ, son Dieu, à qui il avait voué sa vie entière et dont il portait la croix sur la poitrine !

Ah ! Comme j'aurais voulu courir à Lille, témoigner de sa bonne foi, de sa réelle identité, dussé-je y perdre mon propre honneur aux yeux de tous !

Mais Ide, ma tendre épouse, à qui j'ai confié, en pleurs, mon terrible secret, m'en dissuada avec raison : un serment ne se peut contourner ! J'ai tu, jusqu'à ce jour, ce terrible secret...

Je fis, l'année qui suivit, le pèlerinage à Rougemont, en comté de Partenay où l'empereur fut arrêté, pour recueillir quelques détails auprès de ses habitants.

J'obtins, du prévôt, quelques précisions qui m'éclairèrent :

Ce furent, une fois de plus, quelques tristes et fortuites circonstances, qui aboutirent au drame que l'on sait :

On arrêta, un jour, un rôdeur, en flagrant délit, au moment où il commettait un larcin. On trouva sur lui, non des doublons d'or flamands, mais un livre d'heures armorié aux armes impériales : celui que l'ermite de Glançon cacha promptement lors de ma première visite.

Le manant avoua l'avoir volé à un anachorète, non loin de là. Celui-ci fut aussi arrêté aussitôt. La nouvelle courut alentour.

Et qu'y vit-on arriver à Rougemont, je vous le demande ? Une douairière voisine, la comtesse Sibylle en personne : elle fit prévenir de la nouvelle sa nièce Jeanne...

Le reste ne fut plus que formalité : la Bourgogne étant terre d'Empire, comme le Hainaut, la comtesse Jeanne obtint, de son suzerain impérial le transfert de ce Bertrand de Rains, « ancien bateleur natif de Champagne »...

Tel est, de ce drame, ce que me narra le prévôt...

« La comtesse Sibylle reprit-elle possession du fameux livre d'heures ? lui ai-je demandé.

- Non, elle ne voulut point le garder.

Quoi d'étonnant ? Judas lui-même n'alla-t-il pas rejeter ses trente deniers ?

- Et qu'en a-t-on fait à présent ?

- Il est toujours ici ! Le voulez-vous, Monseigneur ? »

Je confiai au prévôt une bourse pour les pauvres du canton. Et je garde, depuis lors, comme le plus précieux de mes biens, le petit livre d'heures, aux armes impériales.

Il scelle le secret de mon histoire...

EPILOGUE

Qu'elle était belle aujourd'hui l'ondoyante campagne du Pévèle ! En cette fin de juin 1240, le soleil la brûlait, presque au sommet du ciel.

L'angélus était passé, depuis une heure à peine ; partout, clochers et campaniles l'avaient sonné, presque au même moment. Et Dieu sait s'il y en avait, dans la cité de Tournai où il était de passage !

De concert avec les autres, la plus jeune cloche avait tinté, ce matin, pour la première fois : celle du couvent des Frères Mineurs, en bordure de l'Escaut.

Sohier d'Enghien avait assisté, comme il se devait, à la consécration du nouveau monastère : c'était son frère, le chanoine Hugues d'Enghien, que l'évêque Walter de Marvis avait délégué pour cet office... Et un jeune chanoine d'Enghien l'assistait dans la célébration : ce fils de Sohier allait monter plus tard jusqu'au trône épiscopal.

Pour le vieux chevalier, c'était une occasion de revenir en Tournaisis.

A l'issue de la cérémonie, il passa saluer le comte Arnould Radulf, qui reçut son oncle en son château du Bruille. Puis, passant l'Escaut pour entrer en ville, il avait quitté le territoire d'Empire, sur la rive droite, pour celui du roi Louis neuvième.

Pour cet après-midi, Sohier s'était décidé à une sorte de pèlerinage.

Remontant toute la cité, il sortit par la Porte prime, en bordure de l'abbaye de Saint-Martin. Voilà donc le chemin qu'avait emprunté l'armée française, près de vingt six ans plus tôt ; au matin du dimanche 27 juillet 1214 !...

Lui, avec les troupes impériales, avait, la veille, bivouaqué dans les bois de Flines, qu'il allait plus tard retrouver, de si étranges façons...

Vingt six ans déjà !

A présent, il éprouve parfois bien de la peine à chevaucher, un jour entier. Les gens de sa maison ont beau trouver que leur seigneur, sire de Sotteghem, ne paraît guère ses cinquante printemps, les signes de l'inévitable vieillesse s'accumulent cependant ! Tiens : ce goût morbide de retour en arrière ..cette pérégrination de ce jour !

Le voici sur la vieille chaussée romaine, celle qui conduit vers Seclin, Théroüannes et Boulogne. A sa gauche, les villages d'Esplechin, Wannehain, Cisoing, Bourghelles, piquant leurs tours sur le fond bleuté de la grande forêt charbonnière.

A droite, ce sont des boqueteaux marécageux, descendant vers le fleuve. Ici, au centre, ce vaste plateau, où mûrit une moisson nouvelle !

La plaine s'étrangle jusqu'au marais de la Marque, à l'ouest. Ici, le rusé Philippe-Auguste les attira, par sa fausse retraite,

vers ce pont de Bouvines, qu'il aperçoit au loin.

Ah, cet impétueux empereur Othon !

Sûr de sa force supérieure, il avait accepté la bataille, avec le soleil dans les yeux !..Pensez-vous ? Ils étaient plus de quatre vingt mille combattants, contre les vingt cinq mille cavaliers et fantassins français !..

Terrible journée ! L'empereur savait finement manoeuvrer. Mais ses ordres ne furent que lentement suivis : ses troupes étaient par trop disparates :le désir de gloire des vassaux, leur vindicte personnelle, freinaient ses initiatives. Par contre, l'union des Français décuplait leur force et fit la différence.

Notre pèlerin était arrivé au lieu-dit « la Créplaine ». A cet endroit, il avait vu Othon de Brunswick, démonté, assailli par les barons français, faire retraite et fuir le champ de bataille : l'empereur ne devait la vie qu'à la qualité de son armure !

Aujourd'hui, dans le frémissement blond des avoines, fleurissaient, par milliers, d'éclatants coquelicots :la terre généreuse elle aussi, témoignait du flot de sang répandu, ici même, dans ce que les siècles à venir appelleraient peut-être une grande bataille historique...

Plus loin, un peu avant Willems, voici l'endroit où Ferrand fut capturé, après de vaines et inutiles tueries...

Ah, celui-là ! en avait-il entassé de fougueuses imprudences et de fautes diplomatiques ! Il n'avait laissé, en terre picarde, que haine et rancoeur, après ses exactions.

Aussi, quand, traîné en captivité sur un chariot attelé de gros percherons, il avait traversé la vieille cité scaldéenne, les Tournaisiens goguenards l'avaient escorté, en chantant :

Quatre ferrants
Tous bien ferrés
Traînent Ferrand
Bien enferré !

Et cette tontine satyrique l'avait escorté jusqu'à Paris !...

C'est justement sur sa tombe, au couvent de Looz, à quelques lieues de là, que Sohier mit un terme à sa chevauchée.

Quel prodigieux hasard, pensait-il, a-t-il pu unir, en un même lieu, les ossements aussi dissemblables que l'orgueilleux portugais Ferrand et ce cher et mystérieux Ermite de Glançon ?...

Entre vêpres et Complies, la chapelle était déserte. Il entra.

Derrière l'autel, une dalle d'un beau marbre brillant, cernant une lame en cuivre doré, couvrait les restes du noble comte :

« Ferrand de Portugal obiit 1233 »

Il n'avait donc, depuis Bouvines, survécu que dix neuf ans ; et il en avait passé douze de ceux-ci, prisonnier du Louvre, dans ce Paris, qui lui serait revenu en partage, si les troupes impériales avaient remporté la victoire !...

Une vieille paysanne, au visage chiffonné de rides, s'avança dans la nef. Elle avait dans ses mains un humble bouquet de

fleurs sauvages.

Elle s'arrêta à la vue du chevalier qui s'approcha en souriant :

« Ce couvent, cette chapelle semblent bien nouveaux !

- C'est que ces pierres n'ont pas plus de dix ans, seigneur !

- Et quel en fut le donateur ?

- L'ignorez-vous ? C'est la comtesse Jeanne elle-même !

- La comtesse de Flandre ? L'aurait-elle fait édifier, pour honorer la mémoire de son mari ?

- Oh que nenni ! C'était quelques ans plus tôt ! Le comte Ferrand, à peine libéré par la reine Blanche de Castille, s'était croisé et pourchassait l'infidèle, en Saint Jean d'Acre. M'est avis que Madame Jeanne n'en était point fâchée !

- Mais alors ? Pour quelle raison ?

- Ne le savez-vous pas ? C'est ici, juste à l'emplacement de l'autel, que le chêne était planté !

- Le chêne ?

- Oui : celui où notre maître fut pendu, aux ordres de la comtesse !... »

Sohier d'Enghien tressaillit : un voile semblait lui passer sur les yeux...

Ainsi, d'autres que lui, les plus humbles, gardaient la mémoire de l'ermite de Maubray !...

La pénombre des lieux cachait son trouble à la paysanne :

« Oui : pendu, Monseigneur !..Comme le dernier des faussaires et des brigands, un masque aux pieds, marqué aux fers...et deux chiens noirs pendus à ses côtés !...

- A cet endroit ? Pendu à un chêne ?

- Oui : pour garder sa fortune et son fief, la fille a fait tuer son père !..Alors, vous comprenez, pour effacer tous les souvenirs d'une telle forfaiture, quoi de mieux que de remplacer... un gibet... par un couvent ? »

Elle s'avança jusqu'au pied de l'autel, y déposa son bouquet. Puis elle s'en fut, sans plus dire un seul mot.

Elle se fondit, sans se retourner, dans l'éclatante clarté du porche.

Sohier restait seul. Ses yeux se fixaient sur les corolles, qui éclairaient les dalles de marbre noir.

Coquelicots, boutons d'or, mêlaient leurs douces senteurs de terre aux odeurs épaisse d'un ancien encens : D'or, de sable et

de gueule...les couleurs de Hainaut !

C'était donc bien ici, en 1225, qu'était mort, sous la hart, celui qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Bertrand de Rains, l'Ermite de Glançon...

Alors, dans cette église toute neuve, bâtie de larges pierres blanches de Lezenne, régénées de doubles lits de briques un peu comme le sont les murailles de Constantinople, Sohier d'Enghien s'est promis d'écrire ce qu'il savait de cette triste et dramatique histoire qu'il avait vécue.

Oui ! Pour les générations à venir, il témoignerait des derniers jours de ce prince mystérieux, le grand Baudouin VI de Hainaut et IX de Flandre...

Ephémère empereur d'Orient, il demeurerait à jamais pour tous : Baudouin de Constantinople !

FIN

TABLE

Préface

1	Un soir d'hiver à Maubray	
6		
2	L'ermite de	
Glançon		10
3	Retour à	
Mortagne		17
4	Propos de	
cavaliers		28
5	Une seconde	
entrevue		35
6	La nouvelle se	
répand		42
7	Matinée au	
château		53
8	Semaine sainte à	
Fontenelle		62
9	Un premier	
soir		69

10	Ce pauvre		
Bouchard		82	
11	Office des Ténèbres		94
12			
	Résurrection		103
13	Le blanc		
dimanche		111	
14	Ambassade à		
Tournai		119	
15	Walter de		
Marvis		130	
16	Les consaux		
tournaisiens		136	
17	Le lion de		
Flandre		143	
18	Espionnage à		
Gand		152	
19	Confidences de Dom		
Ribéra		160	
20	Margot la		
Noire		173	
21	Une étonnante		
nouvelle		185	
22	Joyeuse entrée à		
Bruges		191	
23	Une étonnante ambassade		
202			
24	Redoutable Sibylle		207
25	La nuit de Péronnes		216
	Epilogue		238

